

Part LVII-23.

OEUVRES

DE MONSIEUR

REGNAULT DE WARIN.

~~~~~

L'HOMME

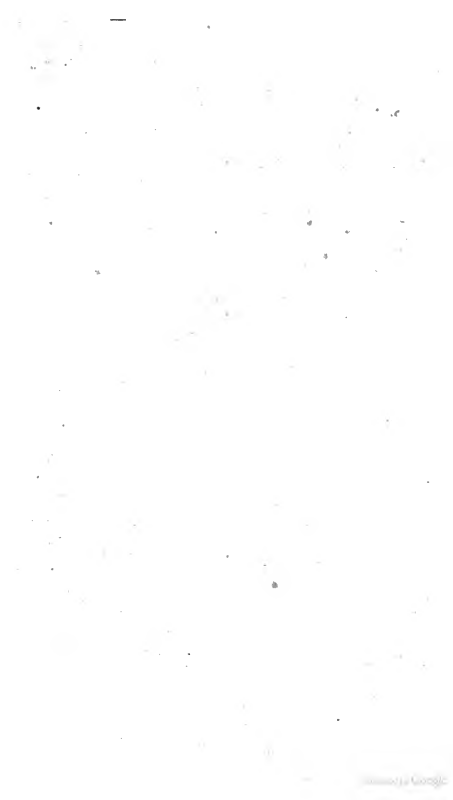
AU

MASQUE DE FER.

---

IMPRIMERIE DE DOUBLET,

RUE CIT-LE-COEUR, n° 7.





## L'HOMME AU MASQUE DE FER

(Selon M. Regnault de Wœrin.)

*Du repos des états déplorable victime ,  
Le sort courba son front sous trente ans de rêves ;  
Cet enfant du malheur était le fruit du crime .  
Il naquit sur le trône et mourut dans les fers ?*

597-13-5  
L'HOMME.

1810.





547-13  
L'HOMME

AU

MASQUE DE FER,

PAR M. REGNAULT DE WARIN.

QUATRIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE

- 1° D'une DISSERTATION HISTORIQUE sur l'Existence et la  
Captivité de l'HOMME AU MASQUE DE FER;  
2° Des PASSAGES SUPPRIMÉS par la censure;  
3° Du TESTAMENT MORAL de ce Prisonnier célèbre;

ET ORNÉE DE SON PORTRAIT,

Peint long-temps avant sa longue détention.

~~~~~  
SURREXIT É MORTUIS.
~~~~~

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ { PLANCHER, ÉDITEUR - PROPRIÉTAIRE, RUE  
SERPENTE, N° 14;  
EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30;  
DELAUNAY LIBRAIRE AU PALAIS-ROYAL.

—  
1816.





---

## AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR CETTE QUATRIÈME ÉDITION.

---

L'ÉLOGE des auteurs aussi bien que leur critique, est toute entière dans leurs ouvrages. Quelque encens que leur prodiguent la flatterie, l'intérêt ou une prévention trop favorable; quelques traits que leur lancent l'envie, l'ignorance ou le faux goût, le succès a bientôt infirmé les arrêts de ceux-ci; tandis que la chute dément les augures de ceux-là.

Nous nous garderons donc de faire intervenir ici le jugement, ou plutôt les opinions des journalistes qui ont parlé de *l'Homme au Masque de Fer*. Ceux qui se sont occupés de l'examen de ce livre l'ont loué, presque sans exception; quelques uns ont seulement blâmé son auteur d'avoir brodé d'une manière trop roma-

nesque un canevas historique; mais ils ont rendu hommage au talent de M. Regnault de Warin, qui a réuni dans cette dernière production les facultés d'un penseur profond au don d'un peintre brillant et vrai.

Le débit des trois premières éditions de l'*Homme au Masque de Fer* (1803 et 1804), et l'intérêt qu'il a inspiré aux lecteurs de toutes les classes; ne détruisent sans doute pas le motif des censures qu'il a éprouvées, et dont l'auteur lui-même a reconnu la justice; mais ils témoignent sans réplique que les beautés étant en nombre infiniment supérieur aux défauts, on a fait grâce aux uns en faveur des autres.

En effet si, dans ce roman historique, comme dans tous ceux qui sont sortis de la plume de M. Regnault de Warin, on peut lui reprocher des réflexions trop multipliées, quoique toujours saines, et des descriptions trop étendues, quoique riches et magnifiques, il faut convenir aussi qu'il rachète ces excès par des morceaux d'un ordre si élevé, qu'on est étonné et presque mécontent de les

trouver dans un ouvrage purement littéraire.

Car sans parler de la marche générale de celui-ci, de la force avec laquelle en sont tracés, soutenus et contrastés les caractères, qui n'a pas remarqué le bel épisode de la *Conspiration de Montmorency*, aussi bien que cette *Correspondance politique*, où le père Joseph et le cardinal de Richelieu dévoilent le mystérieux génie de leurs ruses diplomatiques? Ces morceaux ont révélé au monde littéraire une plume destinée à peindre des caractères et à écrire l'histoire (1).

Ces motifs nous ont engagés à réimprimer un livre qui, ayant tout l'intérêt d'un roman, y joint toute l'utilité d'un ouvrage sérieux, et qui d'ailleurs manque depuis long-temps dans le commerce. Nous croyons que l'homme d'État trouvera dans un tel ouvrage quelques le-

---

(1) Ce que M. Regnaud de Warin vient d'essayer avec succès dans l'ouvrage récemment publié sous ce titre : CINQ MOIS DE L'HISTOIRE DE FRANCE, ou *Fin de la Vie politique de Napoléon* (1815). A Paris, chez Plancher, éditeur, rue Serpente, n° 14.

cons et beaucoup d'exemples, comme le cœur sensible y puisera de douces émotions. Nous ne disons rien du style qui, malgré l'opinion d'une certaine école, ne peut être séparé des pensées, et leur appartient, non comme l'habit au corps humain, mais comme la peau à ses membres.

M. Regnault de Warin a cru témoigner au public sa reconnaissance ; en augmentant cette nouvelle édition d'un *Testament Moral de l'Homme au Masque de Fer* ; et en rétablissant, soit dans le texte, soit dans les notes ; les longs passages que la police impériale avait fait mutiler et cartonner.



---

## AVERTISSEMENT.

•

**M. REGNAULT DE WARIN** a fait précéder les trois premières éditions du roman historique de l'Homme au Masque de Fer, par une Dissertation, où sont rapidement discutées et lumineusement jugées les opinions de divers auteurs relatives à ce personnage mystérieux et célèbre. Nous avons conservé cette dissertation, qui a semblé résoudre si clairement ce problème historique, que, depuis la publication du livre de M. Regnault de Warin, presque tous les écrivains qui s'en sont occupés, et le public qui y prend part quelquefois, ont paru se ranger à l'avis de cet auteur. Toutefois M. Roux-Fazillac et M. Lafont d'Aussonne s'en sont diamétralement écartés : le premier, dans ses Recherches très laborieuses et très prolizes sur l'Homme au Masque de Fer, a voulu établir que ce personnage n'était aucun de ceux rêvés et présentés à la curiosité ou à l'intérêt public, tour à tour, par madame de Motteville, La Grange-Chancel, Saint-Foix, Voltaire, le maréchal de Richelieu, le P. Papon, Anquetil, M. Le Sur et Lenglet du Fresnoy ; le second, c'est-à-dire M. Lafont d'Aussonne,

dans son estimable Histoire de Madame de Maintenon, a essayé de prouver, non seulement que l'Homme au Masque de Fer n'était ni l'individu présenté par ces écrivains, ni celui qu'a cru établir M. Roux-Fazillac, ni celui dont M. Regnault de Warin a démontré l'existence et écrit les aventures, mais qu'il était précisément un de ceux que l'invéraisemblance de son histoire, quoique d'abord conjecturée par Saint-Foix, avait fait repousser par l'opinion universelle. A la suite de la Dissertation de M. Regnault de Warin, nous présentons de ces deux sentimens, dont l'un est nouveau et l'autre renouvelé, ce qu'il importe de connaître pour la satisfaction du public. Il jugera si ce grand secret d'Etat est enfin éclairci; et après avoir entendu les auteurs et comparé les motifs, s'il peut prononcer, en connaissance de cause, sur l'existence et le nom de l'anonyme fameux auquel, au défaut d'appellation plus distincte, il a donné le titre caractéristique de l'Homme au Masque de Fer.

# DISSERTATION HISTORIQUE

SUR

## L'HOMME AU MASQUE DE FER.

L'HISTOIRE moderne ne présente aucun événement plus extraordinaire que celui dont, en quelques lignes mystérieuses, elle a consacré le souvenir à l'illustre inconnu, désigné sous le nom de *l'Homme au Masque de Fer*. L'obscurité qui, du berceau de cet infortuné, s'étendit sur toute sa vie, se prolonge encore sur son cercueil, et semble jusqu'ici n'avoir été dissipée qu'à demi. D'autant plus célèbre qu'on le connaît moins, la destinée de ce singulier personnage a été d'exciter l'inquiétude d'une partie de ses contemporains et la curiosité de l'autre, comme aussi depuis sa mort, de provoquer le vif intérêt de la postérité. Et pour satisfaire ce sentiment devenu universel par la difficulté qu'il trouvait à se satisfaire, des plumes recommandables n'ont pas dédaigné de vover à celui qui

en était d'objet, quelques-uns de leurs précieux loisirs. Presque toutes, à la vérité, ne pouvant ou n'osant répandre sur une matière aussi délicate des lumières certaines et complètes, elles n'ont hasardé que des aperçus, des renseignements imparfaits ou des conjectures. Mais de ces données éparées, de ces lucurs semées de loin en loin, la réflexion des observateurs a formé un faisceau lumineux qui a presque éclairé sur le point unique et précis de la vérité. Je dis presque, car des deux écrivains qui seuls auraient pu la divulguer, l'un, c'est le maréchal de Richelieu, me paraît avoir donné le change à ses lecteurs, en lui substituant la vraisemblance; et l'autre, M. de Voltaire, a réuni ce qu'il devait à sa qualité d'historien, avec ce que lui prescrivait l'intérêt personnel : j'entends par là, qu'il s'est contenté de démontrer quel n'était point l'Homme au Masque de Fer, en laissant à la sagacité de ses lecteurs le soin de deviner qui il était.

J'essaie à mon tour d'ouvrir un nouveau point de vue dans l'histoire du fameux prisonnier. Quelques journaux, sur l'annonce de l'ouvrage auquel il a donné lieu, m'ont demandé si, rejetant enfin les conjectures systématiques, je m'expliquerais avec franchise et vérité ? Un anonyme et plusieurs lettres m'ont interpellé de remplir la promesse qu'avait faite mon éditeur, c'est-à-dire de ne laisser aucun louche sur l'exis-

tence et les aventures de l'Homme au Masque de Fer. Cette courte dissertation sera ma réponse ; l'ouvrage suivant , qui rentre dans la classe des romans historiques , y servira de développement. L'une et l'autre dans mon opinion ne sont point amenés pour justifier une simple hypothèse , mais pour établir un fait avec sincérité. Le considérant ici , dépouillé de tous ses accessoires , je vais d'abord passer en revue les suppositions de mes prédécesseurs , dont je ne ferai qu'effleurer la doctrine , en indiquant les points les plus erronés. Après avoir procédé de cette manière , et prouvé quel n'était point le personnage qui nous occupe , je démontrerai , autant qu'il me sera possible , quel il m'a paru être.

L'auteur des *Mémoires secrets de la cour de Perse* avance comme un fait si incontestable , qu'il n'a besoin d'être étayé d'aucune preuve , que l'Homme au Masque de Fer était le comte de Vermandois , fils de Louis XIV et de madame de la Vallière. Le très estimable écrivain à qui nous devons l'histoire intitulée *Louis XIV , sa Cour et le Régent* , explique cette assertion. Il prétend que le comte de Vermandois , dont le caractère était plus que brutal , eut avec le dauphin son frère une dispute fort vive , à la suite de laquelle il le frappa ; qu'ayant été condamné à mort par le conseil , la bonté paternelle du roi commua cette peine en une détention per-

pétuelle; qu'en conséquence, pendant que le jeune prince était au siège de Courtray, on fit courir le bruit qu'il était attaqué d'une maladie contagieuse; que sous ce prétexte, on écarta tout le monde de sa tente, et qu'après avoir publié sa mort, on le conduisit dans le plus grand secret aux îles Sainte-Marguerite, d'où il fut transféré à la Bastille, où il mourut.

Cette version est contredite par la mort publique et légalement prouvée du comte de Vermandois, emporté, selon MM. de Voltaire et Lenglet du Fresnoy, par une maladie aiguë, au siège de Courtray en 1683, et enterré à Aire en Artois, ainsi que l'attestent les registres mortuaires. En supposant d'ailleurs que ce prince eût perdu le respect à l'égard du dauphin, est-il naturel de penser que le conseil l'eût condamné à la peine capitale pour l'erreur d'un moment fougueux? Aucune loi donna-t-elle jamais le droit de vie et de mort sur le sang des rois, et Louis XIV était-il homme à l'accorder autrement que dans le cas où le salut de l'état en dépendît? Admettons pourtant que cela eût été. Quelle cruauté dans un monarque, qui ne passa point pour inhumain; quelle rigueur dans un père, de punir d'un châtiment sans terme une faute grave à la vérité, mais sans doute irréfléchie! Enfin, quand on supposerait que ce prince eût porté jusque-là son ressentiment, expliquerait-on pour quels motifs il en avait caché l'objet

sous un masque perpétuel? Qu'importait à la sûreté de l'état, à la tranquillité ou à la gloire du gouvernement, que le prisonnier se nommât, se découvrit, se divulguât, si ce prisonnier eût été le comte de Vermandois? Cette objection, déduite de l'importance qu'on attachait au mystère de cette détention, doit être faite chaque fois qu'il sera question d'en désigner pour objet tout individu sur la figure duquel ne reposait pas le secret de l'état. Elle sera donc commune à ceux dont nous allons parcourir les anecdotes; et nous serons bientôt convaincus, que s'il n'est qu'un seul personnage auquel elle puisse convenir, celui-là est nécessairement l'Homme au Masque de Fer. Pour en finir sur ce qui concerne M. de Vermandois, nous ajouterons que le caractère emporté que l'histoire lui donne, comme fils de Louis XIV, est formellement démenti par celui qu'il aurait manifesté comme prisonnier. On sait que celui-ci fut, durant sa longue captivité et jusqu'à sa mort, un modèle exemplaire de douceur, de patience et de résignation.

Le sentiment de M. de la Grange-Chancel ne me semble pas plus plausible, lorsque sur le témoignage de M. de la Motte-Guérin, gouverneur des îles Sainte-Marguerite, il a nommé le duc de Beaufort. Car, en accordant que, selon les relations du temps, le corps du prince eût disparu du nombre des tués au siège de Candie,

il resterait toujours cette insoluble question : Pourquoi le masque et ce mystère ? M. de Voltaire a remarqué que la défense de Candie n'eut lieu qu'en 1639 ; tandis que l'Homme au Masque de Fer était à Pignerol en 1662 ; mais cet historien me paraît faire des questions peu conséquentes et faciles à résoudre , lorsqu'il demande comment on aurait arrêté le duc au milieu de son armée , et comment on l'aurait transféré en France sans qu'on en sût rien. Qu'y a-t-il d'impossible à l'autorité suprême , quand sa volonté est conduite par la prudence ? Une objection plus faisable est celle-ci : Pourquoi eût-on mis le duc en prison , et surtout dans une prison perpétuelle ? Comment , d'un autre côté , accorder son caractère de turbulence , connu de toute l'Europe , avec celui de calme que montra le prisonnier ? Enfin , lors des mouvemens de la Fronde , M. de Beaufort avait été arrêté sur un simple ordre de la régente , et celui du cardinal Mazarin avait fermé la Bastille sur le grand Condé lui-même. Est-il vraisemblable qu'on ait pris pour une détention moins importante , des précautions plus extraordinaires ? Ne l'est-il pas davantage , ou que M. de la Grange , relégué aux îles Sainte-Marguerite , aura ouvert une oreille trop complaisante aux insinuations du gouverneur , chargé de fourvoyer les opinions à ce sujet ; ou que M. de la Grange , ennemi de M. de Voltaire , n'aura pas été fâché de contredire le brillant et quel-

quelquefois infidèle auteur du Siècle de Louis XIV ?

Le même annaliste a réfuté la version qui faisait de l'Homme au Masque de Fer, détenu dès 1662, le duc de Montmouth décapité publiquement à Londres en 1675. Il a prouvé par les hypothèses assaisonnées d'une raillerie fine et victorieuse, que rien n'était ni plus ridicule, ni plus invraisemblable. Nous croyons inutile le revenir sur une supposition qui tombe d'elle-même : l'admettre, c'est la réfuter.

Selon un article inséré dans une gazette de Leyde, année 1786, le célèbre captif ne serait autre que le premier ministre du duc de Manoue, appelé *Jérôme Magni*, lequel aurait provoqué la vengeance de Louis XIV, en suscitant contre ce monarque la Ligue d'Augsbourg. La gazette ajoute, que par l'entremise de l'ambassadeur Sarde, le marquis de Louvois aurait fait enlever le ministre infortuné qui était à la fleur de l'âge; et afin d'éviter toute reconnaissance et toute réclamation, aurait ordonné qu'on lui emboîtât la tête dans une sorte de masque de velours, dont la carcasse et les ressorts étaient d'acier.

Sans parler du silence que l'on garde sur la coïncidence des dates, ceux qui ont tant soit peu étudié le caractère magnanime et loyal de Louis-le-Grand, répondront que cette donnée est non seulement une imposture, mais qu'elle est dénuée de vraisemblance. A. qui fera-t-on ac-

croire que si Louis XIV eût daigné se venger , il eût eu recours à des moyens aussi bas ? La dignité , trop souvent même l'orgueil , enflèrent l'âme de ce monarque ; jamais elle ne se dégrada par de lâches perfidies , par des trahisons. Tout-puissant , il ne lui fallait qu'un mot pour atteindre et pulvériser son ennemi : pourquoi aurait-il rusé contre lui ? Supposons au surplus que l'enlèvement ait été opéré , et que l'expédient du masque ait paru nécessaire , qui expliquera la déférence respectueuse dont Louvois lui-même usait envers le prisonnier ? Nous tirerons tout-à-l'heure de ce respect , de la part d'un tel homme , une induction que nous croyons d'un grand poids en faveur du nouveau personnage que nous pensons avoir démasqué. Quant au ministre Mantouan , il était impossible qu'il l'obtint du vaniteux Louvois , et peu naturel que le gouverneur de la Bastille le lui accordât à ce degré.

L'éditeur des *Mémoires du maréchal de Richelieu* , ouvrage plein de recherches intéressantes et d'anecdotes instructives , a inséré dans le tome troisième de son recueil , un écrit extrêmement curieux qui , sans montrer des rapports exprès et formels de l'individu dont il offre l'histoire , avec l'Homme au Masque de Fer , semble cependant remplir mieux que toute autre conjecture , le vide que formeraient dans la chronique du temps , la naissance , l'éducation

et la catastrophe de ce grand infortuné. Cet écrit communiqué, dit-on, par le régent à mademoiselle de Valois sa fille, et par cette princesse au duc de Richelieu, fut tracé par le gouverneur du prisonnier, qu'il fait fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, et frère jumeau de Louis XIV. Selon ce mémoire, l'infortuné, soustrait d'abord par la politique du cardinal de Richelieu aux grandeurs auxquelles l'appelait sa naissance, fut élevé en Bourgogne, comme neveu ou comme fils du seigneur auquel son éducation avait été commise. Ensuite, sur une imprudence échappée au jeune prince qui soupçonnait la vérité, l'instituteur et l'élève avaient été séquestrés à perpétuité, dans la crainte que, profitant des agitations qui désolaient la France, ce jumeau ne fit valoir des droits opposés à ceux du monarque régnant. Le même éditeur, dans le tome sixième des mémoires précités, développe avec beaucoup de sagacité et quelquefois de vraisemblance, les motifs qui font pencher son opinion vers l'authenticité et la véracité du mémoire. J'avoue même que la masse d'indices et d'inductions qu'il en tire est assez imposante pour tenir lieu de plusieurs preuves, et qu'il serait difficile de détruire ce système et de lui en opposer un nouveau, s'il avait répondu aux objections que lui-même il s'est modestement adressées, et que je vais reproduire en peu de mots.

La première qui se présente concerne la

forme de l'écrit : il est anonyme , et conséquemment dépouillé des caractères légaux , qui attestent l'authenticité. On répond , il est vrai , que , dans les circonstances actuelles , il est tout ce qu'il pouvait être ; le gouverneur l'ayant tracé au lit de la mort , et aucun notaire ne pouvant , sans courir les plus grands risques , recevoir une déclaration d'une telle importance. Mais pour un acte de cette nature , l'office d'un notaire ne paraît pas indispensable ; celui des principaux officiers de la Bastille eût suffi : qu'auraient-ils eu à redouter de la révélation d'un secret qu'ils n'avaient pas manqué de pressentir ? Et si le moribond craignait leur silence , devait-il être plus assuré de leur fidélité à remettre son écrit ? Il est même inconcevable , si cet écrit est véridique , que le roi ne l'ait point anéanti , puisque son existence immortalisait un crime auquel il avait participé. Plus inconcevable encore que Louis xiv , pour prouver à Philippe d'Orléans qu'il n'était point fils de Mazarin , comme avait osé le prétendre les ennemis de la branche régnante , lui ait remis une pièce très-curieuse à la vérité , mais que son illégalité marquait d'un signe de réprobation. Un monarque qui ne fit rien de commun serait-il descendu à de si petites ressources pour justifier la légitimité de sa naissance et la possession de sa couronne ?

On ne s'explique pas plus clairement sur le nom , la qualité du gouverneur , la situation de ses

propriétés en Bourgogne, les fonctions qu'il remplissait auprès des chefs du gouvernement, enfin sur l'époque de sa disparition. Toutes ces lacunes dans les faits en produisent aussi dans les esprits, et suggèrent des objections insolubles. Je n'ignore pas que la série des événemens qui concourent à mon ouvrage puisse en faire naître de semblables ; mais dans l'occurrence actuelle, il n'est question que de démontrer qui était le Masque de Fer : les détails de son histoire présentent une nouvelle catégorie, et sont susceptibles d'une autre discussion. Ne perdons pas de vue celle-ci.

Après avoir examiné sérieusement, discuté avec maturité la plupart des opinions émises sur le fameux prisonnier, j'ai cru reconnaître qu'hormis celle du maréchal de Richelieu, qui me paraît plus spécieuse que fondée, elles reposaient sur la fragile base des conjectures. Voici ce que l'étude des faits, la comparaison des dates, la connaissance des caractères et le résultat des événemens m'ont décidé à y substituer.

Anne d'Autriche, selon tous les annalistes du temps, commença par montrer des mœurs romanesques, et finit par la galanterie. Madame de Motteville, sa favorite, jette sur les faiblesses de cette souveraine le voile de l'indulgence ; mais ce voile est transparent. Elle ne dissimule pas que Bassompierre, Richelieu, Chalais, de Retz, aient parlé d'amour à une femme, à qui

son mari ne parlait jamais d'hymen. Il est de notoriété que Montmorency brûla pour elle ; et la circonstance du portrait d'Anne, découvert au bras du maréchal , lors de sa déroute de Castelnaudary , détermina sa condamnation , selon la remarque de son historien. Madame de Motteville ne se tait pas non plus sur la témérité de Buckingham , qui , non content de compromettre la reine par la publicité de son amour , pénétra jusqu'à son lit pour lui en faire l'aveu dans les termes les moins mesurés. Loin de s'en montrer irritée , elle n'en fit que rire , ce qui enhardit l'ambassadeur. Selon le véridique historien des Stuarts, ce jeune et fougueux courtisan , ayant conduit à Boulogne madame Henriette , sœur de Louis XIII , il revint à Amiens , où il eut avec la reine Anne une entrevue dont le souvenir s'est conservé long-temps dans le pays. Ce fut à la suite de cette conférence , qu'on ne soupçonnera pas d'avoir été diplomatique , que , d'une part , la reine s'enfonça dans la retraite , sous prétexte de jaunisse , et que , de l'autre , le roi irrité changea la maison d'une épouse dont il suspectait la fidélité. Buckingham , prêt à revenir en France avec la qualité d'ambassadeur , reçut de Louis l'ordre formel de ne pas y mettre le pied. Furieux de ce contre-temps , il jura qu'il reverrait Anne malgré son époux et Richelieu ; et depuis , il amena la rupture entre les deux puissances. On sait qu'il fut envoyé au

secours des protestans révoltés à la Rochelle ; qu'il échoua , et qu'étant retourné en Angleterre , il fut assassiné par un ennemi privé. Quelques-uns ont écrit que sa mort avait été commandée par le cardinal de Richelieu ; mais il n'est guère vraisemblable que l'influence de ce ministre lui ait de si long-temps survécu ; et si j'ai paru adopter cette version dans un endroit de mon ouvrage , j'ai assez montré par la note qui l'accompagne , quel était mon véritable sentiment.

C'est donc de Buckingham et d'Anne d'Autriche que je crois issu l'inconnu célèbre , sous le nom de l'Homme au Masque de Fer. L'extrême ressemblance de cet infortuné , avec celui que je lui donne pour père , prouve peut-être mieux la vérité de cette opinion , que tous les raisonnemens. Ceux qui pourront se procurer le portrait du duc seront à même de le comparer avec celui de son fils , que j'ai fait graver à la tête de ce livre.

Si l'on concluait de cette ressemblance , partagée d'une manière si sensible par Louis XIV que ce monarque était aussi le fils du lord Buckingham , bien qu'il n'y ait aucune preuve pour étayer cette présomption , je ne pourrais disconvenir qu'elle a peut-être un côté de vraisemblable. Cependant , comme sur une matière aussi délicate de simples indices seraient téméraires , je juge plus prudent d'attribuer à l'énergie de

l'imagination maternelle le jeu de cette ressemblance, qu'il faudrait dans un cas différent imputer à la réitération de l'infidélité conjugale.

Ce serait ici le lieu de discuter l'assertion d'une brochure, publiée dans ces derniers temps sous le titre d'*Intrigues secrètes du cardinal de Richelieu*, si les caractères que l'éditeur donne à la reine, au ministre et au P. Joseph, si les discours qu'il leur fait tenir, n'étaient également démentis par la raison, par l'histoire et par la vérité. Que dire à un homme qui représente Anne d'Autriche comme une dévote, menée par le cardinal; le capucin comme le plus vil des scélérats, et Richelieu lui-même comme un intrigant subalterne qui, pour venger un affront, pratique un métier dont le nom même ne se prononce pas en honnête compagnie ?

Au demeurant, que le Masque de Fer soit le fils de Louis XIII, de Buckingham, ou de tout autre, toujours est-il prouvé : 1° Qu'il était frère de Louis XIV; car, dans toute hypothèse, il n'était point né hors le mariage; 2° qu'il était son frère aîné, et qu'en cette qualité il avait à la succession de la couronne les droits incontestables de la primogéniture; 3° que la singularité de sa ressemblance détermina l'usage du masque, comme celle de sa position avait nécessité les mesures extraordinaires et les précautions de sévérité employées contre lui par le gouvernement.

Maintenant, pour ce qui regarde les anecdotes dont se compose ce que nous savons de la vie de ce personnage, s'il faut l'avouer, je crois les unes apocryphes, ou au moins exagérées, et les autres présentées de manière à rendre singulièrement attachant celui qui en est l'objet. Quant à celles dont j'ai fait usage, elles concordent presque toutes avec les mémoires du temps; et hormis quelques développemens qui appartiennent à la rédaction, tout mon ouvrage a une base historique. C'est un canevas fourni par les registres du passé, et que j'ai brodé de mes couleurs.

Ce sujet a déjà souri à l'imagination d'un romancier connu par plusieurs ouvrages agréables, et notamment par l'*Aventurier Français*; il a écrit en se jouant l'anecdote du Masque de Fer. Mais outre qu'il a semé dans ce petit ouvrage, dont le sujet paraît sérieux, les saillies d'une plume badine, l'opinion qu'il y professe, en donnant pour père à son héros le cardinal Mazarin, ne peut soutenir l'examen d'une saine critique. Pourquoi en effet Louis XIV. aurait-il redouté un frère utérin, né long-temps après lui? Quelle nécessité de le condamner au masque, à la détention perpétuelle et à une mort violente, s'il se découvrait? Toutes ces circonstances révèlent invinciblement un personnage dont l'existence était embarrassante, dont les droits pouvaient être réclamés, et qui eût trouvé, pour appuyer

sa cause, les efforts de la justice et les larmes de la pitié. En dira-t-on autant d'un fils de Mazarin ?

Les égards distingués que l'impérieux Louvois témoigna toujours au Masque de Fer, égards qu'avec son caractère altier, il eût toujours refusés, même qu'il n'eût pas dus au seigneur italien dont nous avons parlé plus haut; ces égards, disons-nous, au jugement d'un écrivain périodique qui a débattu cette controverse, forment une présomption qui équivaut à une preuve. Deux seuls personnages, le frère aîné ou le frère jumeau de Louis XIV, ont pu obtenir d'un ministre si dur et si vain la déférence qu'il eût volontiers déniée aux têtes couronnées. On sait qu'il cherchait toutes les occasions de traiter de niveau avec le roi lui-même; et il fallait que l'Homme au Masque de Fer eût sur ce monarque une sorte de supériorité, sinon avouée, au moins tacitement reconnue, pour que l'orgueilleux se tint debout et déconvert devant lui.

J'aurais pu enfler cette petite dissertation, de détails déjà semés dans quelques journaux, et d'anecdotes insérées dans plusieurs livres; j'ai préféré y renvoyer mes lecteurs: d'ailleurs j'ai fait entrer dans le corps du mien tout ce qui m'a semblé propre à captiver la curiosité ou l'intérêt. Heureux, ajouterai-je en copiant

les dernières lignes de ma lettre à un journaliste, « heureux l'auteur, qui fondant sa renommée sur les revers de ses liéros, s'associe à leur gloire par ses talens, et reçoit, dans les larmes de ceux qui le lisent, le prix de celles qu'il a versées en les célébrant ! C'est mon vœu le plus cher, comme son accomplissement serait ma plus douce récompense ! »

*En continuant d'examiner ce problème historique, nous mettrons sous les yeux des lecteurs l'extrait des Recherches publiées par M. Roux-Fazillac, auquel nous nous permettrons d'opposer quelques objections. On jugera de l'importance des unes et de la validité des autres.*

La forteresse de Pignerol et son territoire, acquis à prix d'argent, de la maison de Savoie, en 1632, donnait à la France de grandes facilités pour pénétrer en Italie : la position de la forteresse de Casal lui en offrait de plus grandes encore, et l'abbé d'Estrades, ambassadeur de Louis XIV auprès de la république de Venise, conçut (en 1677) le projet d'un traité qui devait engager le duc de Mantoue à recevoir dans cette place une garnison française. L'entreprise était à la fois difficile et délicate, en ce que l'intérêt et la politique de la maison d'Autriche et

des autres princes souverains de l'Italie leur commandaient l'obligation de s'y opposer.

Ferdinand-Charles de Gonzagues, duc de Mantoue, était encore, quoique majeur, dans la dépendance de sa mère, sur l'esprit de laquelle un moine, nommé *Bulgarini*, avait pris un empire absolu. Quoique entraîné par le goût des plaisirs, ce prince n'en était pas cependant assez esclave pour n'avoir pas l'ambition de se couer le joug, et par là même de se rendre indépendant de la maison d'Autriche, à laquelle ce moine et sa mère étaient entièrement dévoués. Mais pour conduire cette négociation, il fallait un homme en qui Gonzagues dût avoir confiance, et qui eût un accès facile auprès de lui. D'Estrades crut l'avoir trouvé dans le comte Matthioly.

Depuis long-temps celui-ci avait témoigné à l'ambassadeur le désir de se rendre agréable à Louis XIV. Il avait été secrétaire d'état du précédent duc de Mantoue, et connaissait à fond les intérêts et la politique des princes de l'Italie; mais comme il avait aussi des liaisons dans le Milanais, et même avec des ministres espagnols, d'Estrades ne voulut se confier à lui qu'après l'avoir fait observer secrètement et avec beaucoup de soin.

Il chargea de cette commission un vénitien nommé *Juliani*, rédacteur de feuilles publiques, et qui, lui ayant été utile, en avait déjà reçu

des gratifications. L'ambassadeur, qui ne formait aucun doute sur sa fidélité, lui donna des instructions et l'envoya à Véronne où résidait le comte Matthioly.

Au premier abord, Matthioly ne dissimula pas qu'il avait beaucoup à se plaindre du ministère espagnol, et Juliani crut pouvoir entrer aussitôt en matière avec lui. « Les personnes » qui avaient de l'attachement pour le duc de » Mantoue devaient être affligées de le voir à » son âge sous la tutelle de sa mère, sans ar- » gent, sans autorité, toujours dans la défiance » de ceux qui l'entouraient, uniquement occupé » de ses plaisirs et passant sa vie avec des fem- » mes publiques : l'opinion qu'on avait » qu'il ne naîtrait point d'enfans de lui » portait les Espagnols à alimenter dans la » cour des intrigues et des divisions qui pou- » vaient les mettre à portée de s'emparer de » Casal, et même de tous les états de ce prince. » C'était un espèce de miracle qu'il n'en fût pas » encore dépouillé, et en courait tous les jours » le danger ; enfin la protection de Louis XIV » pouvait seule prévenir les malheurs dont Gon- » zagues était menacé. » Tel fut le début de Juliani, et le comte Matthioly avoua la vérité de tous ces faits et les conséquences qui pouvaient en résulter. Il ajouta que, quelque grand que fût le mal, il n'était pas sans remèdes ; qu'il connaissait assez ce jeune prince, pour assurer qu'il

avait plus d'esprit et d'ambition qu'on ne pensait; et il offrit, si tel était le vœu de l'ambassadeur, de se rendre auprès de Gonzagues l'organe des vues politiques de la France.

Juliani, qui crut ne devoir pas aller plus avant, se hâta de retourner à Venise rendre compte de sa mission.

A peine y fut-il arrivé, qu'une lettre de Matthioly annonça à d'Estrades qu'il venait d'avoir une conférence secrète avec le duc. Envoyé de nouveau, Juliani eut lui-même une audience particulière de Gonzagues, qui accueillit favorablement la proposition qu'on venait lui faire de le délivrer des inquiétudes que lui causaient les Espagnols, et qui consentit à remettre Casal au pouvoir de Louis XIV, sur l'assurance que d'Estrades obtiendrait en sa faveur tout ce qu'il pourrait raisonnablement prétendre. L'ambassadeur desira avoir lui-même une entrevue avec ce prince; mais en y acquiesçant, Gonzagues voulut qu'elle se fit à Venise, et pendant le carnaval, afin que, sous le masque, ils conférassent plus aisément sans être aperçus. Le temps qui s'écoula depuis ce moment jusqu'au carnaval fut employé à tromper la vigilance des princes voisins, et le comte Matthioly fit un voyage à Milan, uniquement pour cet objet.

Le duc lui promit alors que si la négociation réussissait, il le rétablirait dans ses fonctions de secrétaire d'état, et qu'il le ferait son premier

ministre dès qu'il aurait pris les rênes du gouvernement. Les choses en étaient à ce point lorsque le comte M<sup>or</sup>thioly écrivit à Louis xiv une lettre ainsi conçue :

14 décembre 1677.

« SIRE,

» J'ose attester à Votre Majesté que parmi  
» les grands ministres que , dans sa sagesse su-  
» prême elle a envoyés en divers temps en Italie,  
» son ambassadeur à Venise, M. l'abbé d'Es-  
» trades, doit être distingué par son habileté  
» et par son zèle à saisir toutes les occasions  
» qui peuvent lui procurer des avantages et  
» l'agrandissement de ses états.

» Cet ambassadeur m'ayant confié que, pour  
» réussir dans l'entreprise que vous méditez sur  
» les Etats de Milan, il serait nécessaire de dé-  
» tacher le duc de Mantoue du parti autrichien,  
» et de l'attirer dans celui de Votre Majesté, je  
» me suis empressé de contribuer de mes fai-  
» bles moyens à le mettre à même d'arriver à ce  
» but. Votre Majesté apprendra tout ce qui s'est  
» passé par les dépêches de M. l'ambassadeur.  
» Je bénis le sort qui me procure l'honneur si-  
» gnalé de servir un aussi grand monarque, que  
» je regarde, et que je révère comme un demi-  
» dieu.

» Je transmettrai à Votre Majesté tout ce que  
» j'apprendrai de la place de Casal, qui a été  
» fortifiée par un des plus habiles ingénieurs

» du Milanez. Cet ingénieur nous a promis  
» des plans de toutes les places de cet Etat, et  
» même, si Votre Majesté l'ordonne, il se déta-  
» chera du service d'Espagne, qui ne sait pas  
» récompenser les travaux et les talens de ceux  
» qui la servent avec fidélité.

» Je crois qu'il serait utile de m'étendre davan-  
» tage pour vous faire connaître de quelle impor-  
» tance est la place de Casal. Votre Majesté  
» doit se rappeler qu'à différentes époques elle  
» a arrêté la marche de plusieurs armées, et  
» qu'elle est le seul point d'appui d'où dépend  
» pour les Espagnols, la perte ou la conservation  
» des états de Milan : états qui, à plus d'un titre,  
» devraient appartenir à Votre Majesté.

» On sait que dans ce moment les Autrichiens  
» arment pour s'emparer, par surprise, de Ca-  
» zal, au préjudice du duc Ferdinand, mon  
» maître, son possesseur légitime. Ce prince,  
» neveu du prince Charles, et petit-neveu de  
» Charles 1<sup>er</sup> (ce dernier plutôt Français qu'Ita-  
» lien, et par l'intervention duquel la place de  
» Sigueral est restée à votre maison royale) ; ce  
» prince, dis-je, Ferdinand, fera voir, en temps  
» et lieu, qu'il n'est pas dégénéré de ses an-  
» cêtres ; il a promis de vous servir avec la plus  
» grande fidélité, et de combattre pour vous.  
» Digne de sa naissance, et comme il est ex-  
» trêmement avide de gloire, j'espère que Votre  
» Majesté aura lieu d'applaudir à la conduite

» qu'il tiendra dans les armées. De l'aveu même  
 » des observateurs politiques, il est à l'abri des  
 » soupçons que peuvent inspirer les autres prin-  
 » ces de l'Italie. M. l'abbé d'Estrades est instruit  
 » que Son Altesse a des liaisons avec de grands  
 » personnages qui se plaignent avec raison du  
 » joug insupportable des Espagnols, et qui pren-  
 » dront les armes avec lui pour combattre et  
 » pour chasser plus promptement de l'Italie une  
 » puissance qui s'y établit pour l'opprimer. Si  
 » le destin le voulait ainsi, je ne doute pas que  
 » les autres princes de ce pays ne fussent bien  
 » aises de jouir d'une paix inaltérable sous les  
 » auspices de Votre Majesté. Je fais des vœux  
 » pour les progrès de ses armes victorieuses, et  
 » je prie le ciel qu'il prolonge ses jours pour la  
 » consolation du Monde. »

On verra par les événemens qu'amena cette  
 négociation, qu'il n'était pas inutile de rapporter  
 cette lettre dans son entier; par le même motif,  
 je place ici la réponse faite par Louis XIV.

Du 12 février 1678.

« MONSIEUR LE COMTE MATTHIOLY,

» J'ai vu par la lettre que vous m'avez écrite,  
 » et par ce que m'en a mandé l'abbé d'Estrades,  
 » mon ambassadeur, l'affection que vous témoi-  
 » gnez pour mes intérêts. Vous ne devez pas  
 » douter que je ne vous en sache beaucoup de

» gré, et que je n'ai du plaisir de vous en donner  
 » des preuves en toutes rencontres : et me re-  
 » mettant encore à ce qui vous en sera dit plus  
 » particulièrement de ma part par ledit abbé  
 » d'Estrades, je ne vous ferai la présente plus  
 » longue, que pour prier Dieu qu'il vous  
 » ait, M. le comte Matthioly, en sa sainte  
 » garde. »

Cette lettre, peu importante, prouve cependant que le conseil de Louis XIV mettait un grand intérêt au succès de cette négociation; elle dut faire naître dans l'âme de Matthioly le désir et l'espoir d'arriver à une haute fortune.

De Milan il se rendit à Venise pour y conférer secrètement avec d'Estrades des conditions du traité proposé. Celle sur laquelle il insiste le plus, fut qu'on donnerait à Ferdinand Gonzagues cent mille pistoles pour la cession de Casal. L'ambassadeur trouvait cette somme exorbitante; mais Matthioly s'obstinait d'autant plus à l'exiger tout entière, qu'elle devait, disait-il, être employée à des objets utiles au service même de la France. Cependant il finit par se contenter d'une somme de cent mille écus; et l'ambassadeur y mit pour condition expresse qu'on n'en ferait le paiement qu'après l'échange des ratifications.

Les conventions préliminaires arrêtées, et le temps du carnaval arrivé, le duc de Mantoue alla à Venise. Il fit dire à l'ambassadeur, par le

comte Matthioly , que leur entrevue serait différée , parce qu'il voulait écarter quelques personnes chargées par sa mère d'observer ses démarches , mais que deux jours avant son départ il lui ferait donner avis de l'heure et du lieu où ils pourraient se réunir.

Ils se virent en effet , dans une place publique , à une distance égale de la maison de l'un et de l'autre. Leur conférence dura une heure. L'ambassadeur dissipa les craintes qu'avait conçues le duc sur les intentions de l'Espagne , en lui donnant l'assurance positive des dispositions favorables de Louis XIV , et qu'il aurait tout lieu d'en être satisfait. Ferdinand répondit à cette déclaration par des marques de confiance : de lui-même il fit observer à l'ambassadeur , que les affaires se traitaient lentement par la voie des dépêches , et qu'il jugeait à propos d'envoyer en France le comte Matthioly pour peindre sa situation à Louis XIV , et le supplier d'en hâter le changement. D'Estrades n'eut garde de combattre cette résolution , qui sans doute avait été suggérée à Ferdinand de Gonzagues par Matthioly même. Loin de s'y opposer , l'ambassadeur pensait au contraire que le conseil de Louis XIV s'assurerait bien plus aisément du duc de Mantoue , lorsque le comte Matthioly , en qui ce prince avait une entière confiance , serait à la cour , et qu'il y ferait plus aisément connaître les moyens qu'il

faudrait employer pour conquérir le Milanez. Le départ de Matthioly fut arrêté pour la fin de mars (1678) ; mais il fut ensuite différé jusqu'au mois d'octobre.

Dans cet intervalle, Matthioly eut deux entrevues avec l'ambassadeur ; il l'assura que le duc de Mantoue était toujours bien disposé ; que cependant il lui avait prescrit de ne consentir qu'à la dernière extrémité à l'entrée des troupes françaises dans Casal ; mais il ajouta que cette condition devait être un point essentiel dans le traité, et qu'il avait dit franchement à Gonzagues qu'il fallait montrer ici plus de loyauté, et ne pas hésiter de donner à Louis XIV toutes les sûretés nécessaires à sa satisfaction. Le désir et le besoin qu'avait le comte Matthioly de faire fortune garantissaient à l'ambassadeur le zèle et l'activité qu'il allait mettre à cette négociation. Mais cette même avidité que d'Estrades avait reconnue en lui n'aurait-elle pas dû lui inspirer quelque défiance ? Matthioly écrivit de nouveau à Louis XIV pour lui annoncer son prochain départ. Il l'informa, par la même dépêche, que le duc de Mantoue persévérerait dans le dessein de se mettre sous sa protection, et que tous les habitans de Casal, lui étant dévoués, manifestaient les meilleures intentions en faveur de la France. Juliani l'accompagna dans son voyage. Pour éviter tout soupçon, ils passèrent par la Suisse, et ils arrivèrent à la fin de novembre (1678).

Le comte Matthioly se rendit aussitôt chez M. de Pomponne, alors ministre des affaires étrangères; il y trouva l'ambassadeur d'Estrades, et ils conclurent, en trois conférences, le traité qui était l'objet de leur voyage.

On attachait une telle importance à ce que le secret de cette négociation fût scrupuleusement gardé, que l'envoyé ordinaire du duc de Mantoue auprès de Louis XIV n'en eut aucune connaissance; il est même vraisemblable qu'il ignora le voyage de Matthioly.

Le traité portait en substance, que le duc de Mantoue recevrait des troupes françaises dans Casal; que, dans le cas où Louis XIV serait passer une armée en Italie, le duc en aurait le commandement; et que, immédiatement après l'exécution du traité, on lui compterait une somme de cent mille écus. Quant au comte Matthioly, il reçut pour récompense une somme de quatre cents doubles, et un diamant que Louis XIV lui donna dans une audience secrète. On lui promit en outre qu'après l'exécution du traité, il lui serait remis quatre cent mille roubles, que son fils serait placé dans les pages du Roi, et qu'on nommerait son frère à une bonne abbaye. Il reçut une instruction du marquis de Louvois sur la manière d'exécuter les articles du traité, et il repartit aussitôt pour Mantoue.

En conséquence des mesures ainsi concertées, le marquis de Boufflers alla à Briançon prendre

le commandement des troupes qu'on assemblait sur la frontière. Catinat, alors maréchal de camp, qui devait servir sous ses ordres, se cacha dans la forteresse de Pignerol, sous le nom de *Richémont*; et le baron d'Asfeld, colonel de dragons, se rendit à Venise avec la mission d'échanger les ratifications du traité dans le lieu et dans le temps que le comte Matthioly devait lui indiquer.

D'Asfeld se réunit à Pinchennes (resté à Venise chargé d'affaires politiques durant l'absence de l'ambassadeur) pour hâter l'exécution du traité; ils pressèrent Matthioly de se rendre auprès d'eux. Celui-ci différa d'acquiescer à leurs desirs; il leur fit dire par Juliani que le duc de Mantoue persistait dans les mêmes intentions; ensuite il alla les en assurer en personne; il ajouta que ce prince, voulant donner dans sa capitale le spectacle d'un carrousel, alléguait ce motif pour différer l'exécution du traité. Cette allégation parut d'abord d'autant moins suspecte à Pinchennes, qu'il savait que le jeune Gonzagues sacrifiait à ses plaisirs les intérêts les plus graves. Ce délai inattendu nécessita l'envoi d'un courrier pour ralentir ou suspendre la marche des troupes.

La direction de ces troupes vers Pignerol, l'argent et les munitions qu'on y avait envoyés, un voyage que Vauban y avait fait, des exprès qui allaient sans cesse de Turin à Milan, de Milan à Venise; toutes ces circonstances avaient déjà

répandu l'alarme dans l'Italie : on y disait publiquement que Louis XIV avait conçu quelque grand projet ; qu'il voulait attaquer ou Casal , ou Genève , ou Gènes , ou envahir la Savoie ; enfin les esprits y étaient dans la plus vive agitation ; le comte Matthioly , qui devait-en connaître la cause mieux que personne , disait à d'Asfeld et Pinchennes que le duc de Mantoue son maître , tirant de ces bruits le prétexte de sa conduite politique , allait se rendre à Casal , et qu'il déclarerait que , redoutant les desseins de la France , il voulait en personne pourvoir à la sûreté de cette place.

Parmi les différentes inductions tirées de la marche des troupes , celle d'un concert entre Louis XIV et le duc de Mantoue , pour livrer Casal et le mont Ferrat à la France , n'avait pas échappé à la perspicacité des puissances , et les ambassadeurs de Madrid et de Vienne près la république de Venise se transportèrent à Mantoue , et représentèrent au duc Ferdinand de Gonzague les inconvéniens qui pouvaient naître de cette cession pour toute l'Italie , et particulièrement pour la maison d'Autriche. Le duc leur répondit qu'il s'étonnait que des personnes de leur caractère ajoutassent foi à des bruits populaires , dénués de toute vraisemblance. Dans un moment où la paix générale venait d'être conclue. En effet , le traité de Nimègue avait éteint l'incendie de la guerre dans toute l'Europe ; mais quoique

la négociation pour Casal eût été entamée et terminée avant cette époque, Louis XIV n'en persistait pas moins dans le dessein de faire exécuter le traité, et de se mettre en possession de cette place.

Soit que le duc de Mantoue fût en effet, ou qu'il seignit d'être dans les mêmes intentions, ou ce qui est plus probable, que le comte Matthioly voulût encore pousser plus loin la dissimulation et la perfidie, il dit, au nom du duc à d'Asfeld et à Pincheanes, que l'échange des ratifications se ferait le 9 mars, dans un village qu'il indiqua, à dix milles de Casal, et que ce prince se rendrait lui-même le 15 mars dans cette place pour y recevoir le 18 les troupes françaises.

Les choses étant ainsi concertées, d'Asfeld partit de Venise pour se réunir avec Catinat dans Pignèrol; mais en passant sur le territoire espagnol il fut arrêté et conduit dans le château de Milan. Le gouverneur du Milanais, le comte de Malgar, qui avait ordonné cette violation du droit des gens, ne le fit remettre en liberté que lorsqu'il jugea que toutes les mesures qu'on avait prises pour l'envahissement du mont Ferrat se trouvaient inutilisées. Il voulut même, à titre de réparation, faire accepter un présent à d'Asfeld, qui mit à le refuser beaucoup de dignité. La nouvelle de cet événement fournit au comte Matthioly le prétexte de retourner secrètement.

à Venise. Pinchennes lui témoigna son étonnement de ce que ni lui ni son maître ne s'étaient rendus à Casal. Ce qui ajouta encore plus à la surprise du secrétaire d'ambassade, c'est qu'il apprit de la bouche de Matthioly que la séduction d'un conseiller vendu à la maison d'Autriche avait déterminé le duc de Mantoue à conclure avec la république de Venise un traité dans un sens tout à fait opposé, et qu'il refusait de tenir ses engagemens avec la France. Il lui donna pourtant l'assurance que, si en effet le duc avait changé de résolution, comme il était, lui, porteur de toutes les pièces pour l'exécution du traité et même de la ratification, il était prêt à les remettre entre les mains de Louis XIV.

Mais c'était bien plutôt sur la conduite de Matthioly que devait tomber le soupçon. Pinchennes était informé que, passant depuis peu à Milan, il était resté trois jours caché dans une maison particulière, tandis qu'il avait laissé son frère dans une auberge : il était invraisemblable qu'au moment de l'arrestation du baron d'Asfeld, Matthioly, principal agent de cette négociation, fût demeuré en sûreté à Milan, s'il n'avait pas eu quelque intelligence avec le gouverneur espagnol. Un autre fait qui déposait contre lui, c'est que, dans un précédent voyage, il avait eu plusieurs conférences nocturnes avec les inquisiteurs de Venise ; bien qu'il eût dit à Pinchennes qu'ayant à se soustraire à l'exécution d'un décret de prise

de corps, il était obligé de se tenir caché sous la protection du ministre d'Espagne. Pinchennes le pressa néanmoins de remplir ses promesses ; il lui peignit le danger auquel il s'exposait en y manquant ; et avec adresse et sans avoir l'air de le soupçonner, il lui inspira beaucoup de crainte. Le résultat de cette conférence fut que Matthioly se rendit à Turin.

Le marquis de Villars avait été, durant la guerre, ambassadeur de France en Piémont ; il avait quitté cette cour pour passer avec le même caractère à celle de Madrid. Les intérêts politiques qui se traitaient en Italie appelaient naturellement d'Estrades à l'ambassade de Turin, et déjà il en remplissait les fonctions.

Instruit de la détention du baron d'Asfeld, Louis XIV avait aussitôt fait donner ordre à Catinat de se transporter au village de Notre-Dame d'Incréa, peu éloigné de Casal, et d'y effectuer l'échange des ratifications. On était encore à la cour de France dans une telle erreur sur les intentions de Matthioly, qu'on y craignait pour lui le sort de d'Asfeld.

Se conformant aux ordres qu'il avait reçus, Catinat, toujours sous le nom de *Richemont*, sortit mystérieusement de Pignerol, accompagné d'un lieutenant, de M. de Saint-Mars, et d'un homme de confiance donné par l'ambassadeur d'Estrades, avec qui il venait d'avoir une conférence secrète. Catinat apprend dans le village

l'Incréa que le comte Matthioly n'y a pas encore paru : il veut en savoir des nouvelles ; il s'approche de Casal ; il y envoie un de ses compagnons de voyage ; et ne voulant pas se rendre suspect, il continue sa route, s'arrête dans un village à six mille de la place ; il y passe la nuit, attendant le retour de son émissaire. Il est averti, à la pointe du jour, que des paysans ont pris des armes, et qu'un détachement de cavalerie vient lui dire de se rendre dans la ville. Il cache dans l'auberge la ratification du traité, et il se rend à Casal. Le major de la place lui fait un accueil favorable ; il lui demande, en termes ménagés, le sujet de son voyage. Catinat se donna pour un officier de la garnison de Pignerol. Le gouverneur l'envoya chercher dans son arrosse, et l'on porta, dans un repas splendide, la santé de Louis XIV ; il le laissa ensuite repartir en s'excusant de l'avoir obligé de venir dans la place. Catinat va reprendre la ratification, et entre à Pignerol sans le moindre éclaircissement sur les démarches ultérieures de Matthioly. Il ignorait encore que des difficultés imprévues s'opposaient à l'exécution du traité ; et d'Esclades, qui partageait cette ignorance, s'étonnait avec inquiétude du retard qu'éprouvait l'échange des ratifications : il écrivit de Turin à Matthioly, le 24 mars 1679, une lettre dont le ton était d'inspirer tour à tour des craintes et des espérances au ministre italien, déjà trop sus-

pect à ses yeux. Il lui paraissait impossible qu'il eût transpiré des détails sur son voyage et son séjour en France, si lui-même ne les avait pas révélés. Dans ces entrefaites, Matthioly errait çà et là en Italie; on ne savait point où il était, et cependant il écrivait à d'Estrades pour l'assurer de sa persévérance. Bientôt les justes soupçons qu'il fait naître se changent en certitude. Jeanne-Baptiste, princesse de Nemours, duchesse de Savoie, devenue veuve à la fleur de son âge, gouvernait alors les états de la maison de Savoie pendant la minorité de Victor-Amédée, son fils. Attachée comme Française aux intérêts de Louis XIV, elle remit un jour à d'Estrades les copies authentiques des pièces concernant Cazal: elle exigea qu'il en fît la lecture, quelque fût sa résistance respectueuse; il reconnut avec indignation, dans ces copies, le traité de la cession de Cazal, la lettre du duc de Mantoue au roi, la réponse du monarque, l'instruction de Louvois, enfin toutes les pièces relatives à cette négociation.

La duchesse raconta ensuite que Matthioly, revenant de France, avait séjourné trois jours à Turin; que dans une audience particulière, il lui avait dévoilé jusqu'aux moindres circonstances, même le mystère des précautions mises dans son entrevue avec Louis XIV.

Cette révélation frappa l'ambassadeur comme d'un coup de foudre; et ne perdant pas tout es-

voir de terminer encore cette affaire à la satisfaction du roi, il jugea que le succès en serait impossible, tant que le perfide Matthioly jouirait de sa liberté; et dès ce moment, il ne s'occupait que du moyen de le faire enlever. Cet enlèvement lui parut d'autant plus facile, que Matthioly, continuellement en voyage, laissait toujours ignorer où il pouvait être, et que sous prétexte de conférer avec lui, on l'attirerait aisément dans un lieu propre à l'exécution de son dessein.

Pour en venir à ses fins, l'ambassadeur crut avoir mettre la duchesse dans sa confidence. Il paraissait impossible d'enlever Matthioly sur le territoire du Piémont, sans commettre une violation qui aurait choqué dans la régente le respect pour le droit des gens. L'ambassadeur pria, au nom de son maître, d'observer le silence sur tout ce qui pouvait s'opposer à l'accomplissement de sa résolution: elle lui en donna parole, en lui recommandant de faire en sorte que cet enlèvement ne s'exécutât pas sur son territoire, afin qu'on n'eût pas à lui reprocher d'avoir livré un homme qui ne pouvait pas être suspect à ses yeux, parce qu'il avait eu confiance en elle.

D'Estrades persévéra encore plus dans sa résolution, ayant appris que ce ministre, doublement perfide, avait refusé au duc de Mantoue la

remise des pièces originales, quelques instances qu'on lui en eût faites.

Il se présenta cependant à l'ambassadeur plein de cette sécurité que devait lui inspirer la discrétion présumée de la régente ; il employa les ruses ordinaires à ceux qui ont intérêt à cacher leur conduite. D'Estrades démêla sur-le-champ, à travers ses discours équivoques, toute l'astuce de sa trahison ; mais n'ayant rien de prêt pour s'assurer de ce traître, il affecta de lui montrer toujours la même confiance. De Turin, Matthioly alla à Casal, pour conférer, disait-il, avec le gouverneur, qui l'en pressait : il promit un prompt retour. D'Estrades, craignant qu'il lui échappât, prépara tout dans cet intervalle pour l'exécution de son projet.

Avant son départ, il lui avait adroitement suggéré le désir d'une entrevue avec Catinat, au delà des frontières du Piémont ; et pour préparer un bon succès à cette embûche, l'ambassadeur alla s'en entretenir hors Turin avec Catinat. Là, on convint du jour, et on fixa le lieu où tous deux devaient se rendre, l'un avec Matthioly, et l'autre avec une petite force armée ; car Matthioly portait toujours sur lui un poignard et des armes à feu.

Revenu à Turin, il confia à Juliani que les frais de voyage et les présens qu'il avait faits aux maîtresses du duc de Mantoue, l'avaient réduit

tu plus extrême besoin d'argent. L'ambassadeur ira de cet aveu l'occasion de lui dire que M. de Catinat, étant autorisé à faire avancer les troupes qui devaient entrer dans Casal, avait disponible, en conséquence de ce pouvoir, une somme considérable : il ajouta que toute fausse délicatesse était là hors de saison ; qu'il n'ouvrait ni sa bourse ni celle de Catinat, mais qu'il offrait l'argent du monarque, persuadé lui-même qu'on ne pouvait en faire un meilleur usage. L'artifice de cette phrase, émise avec l'art d'une diplomatie dès long-temps exercée, fit naître dans l'âme du ministre italien le désir, l'impatience la plus vive de communiquer avec Catinat, et il développa sur-le-champ des raisons véhémentes pour que l'ambassadeur ne différât pas cette entrevue : on lui donna rendez-vous pour le 2 mai 1679, à un demi-mille de Turin, dans une église, où l'ambassadeur, accompagné de l'abbé de Montesquieu son parent, alla chercher Matthioly à six heures du matin. Arrivés à trois milles du point où Catinat devait les attendre, un ruisseau qui coulait à torrent les arrêta ; il fallut réparer un pont à demi détruit ; et telle était la bizarre destinée de Matthioly, qu'il travailla lui-même avec activité au rétablissement d'un passage qui le conduisait à sa perte. D'Estrades laissa aux bords de ce ruisseau sa voiture et les gens de sa suite, et Matthioly, l'abbé de Montesquieu et lui, mar-

chant à pied dans un très mauvais chemin , arrivèrent au lieu où ils étaient attendus.

Catinat, qui avait amené avec lui deux officiers et quatre soldats de la compagnie de Saint-Mars, avait disposé toutes choses de manière que personne ne parut que lui. Introduits dans une chambre particulière, d'Estrade amena insensiblement Matthioly à convenir qu'il avait à sa disposition tous les papiers originaux concernant la cession de Casal, et de plus deux signatures en blanc du duc de Mantoue, l'une au bas du traité pour servir à la ratification, l'autre au bas d'une feuille de papier blanc, sur laquelle devait être écrit l'ordre au gouverneur de Casal de recevoir les troupes françaises dans cette place. Matthioly avoua de lui-même que le duc de Mantoue avait voulu l'obliger de lui remettre tous ces originaux, mais que s'y étant refusé, il les avait laissés à Bologne entre les mains de sa femme, et que le duc n'en avait que des copies. D'Estrades après cet aveu, jugeant que sa présence était inutile, crut qu'il appartenait à la dignité de son maître de se retirer. Matthioly n'opposant aucune résistance, fut arrêté et conduit sur-le-champ au château de Pignerol, absolument inconnu aux officiers et aux soldats qui lui servirent d'escorte.

D'Estrades avait pris sur lui les suites éventuelles de cette arrestation. Il en avait fait, il est

trai, la proposition à Louis xiv, qui ne l'autorisa pas d'abord, craignant l'éclat d'une pareille violence; mais croyant, d'après l'assurance de l'ambassadeur, qu'un pareil enlèvement aurait lieu sous le voile du plus profond mystère, le monarque en approuva le dessein.

Une dépêche prescrivit en conséquence la remise du prisonnier entre les mains de Saint-Mars (et non dans celles du marquis d'Herleville, gouverneur de Pignerol). On voulait que Saint-Mars seul fût dépositaire de ce secret, et qu'on ignorât en Europe si Matthioly avait été en effet arrêté, et dans quel lieu on avait pu le conduire. Le nom de *Hestang* lui fut donné par l'atinat, et c'est celui sous lequel il est désormais désigné dans sa prison.

D'Estrades, qui se doutait que Matthioly avait laissé à Turin des papiers importants, lui fit écrire l'homme qui l'accompagnait, l'ordre pour qu'il se rendit avec tous ses effets auprès de Pignerol. L'homme fut arrêté et conduit dans la même prison que son maître.

L'abbé de Montesquieu et Juliani font, avec l'atinat, l'inventaire des papiers : on y reconnaît des *chiffres* espagnols, français et italiens. Le chiffre espagnol avait été donné par le comte de Galgar, avec lequel, après l'avoir nié d'abord, il avoua qu'il entretenait une correspondance ; parce qu'il voulait, dit-il, connaître l'opinion et les intrigues de la politique espagnole sur les

résultats du traité de Casal. Il tenait les chiffres italiens des inquisiteurs de Venise ; le chiffre français était celui que lui avait remis M. de Pomponne , lorsqu'il était parti de la cour. Il y avait parmi ces papiers deux passeports, l'un du gouverneur du Milanez , et l'autre de l'ambassadeur d'Espagne à Venise. Toutes ces pièces ne laissaient aucun doute sur la culpabilité de Matthioly. Il paraît même que la crainte d'être traité sévèrement lui avait donné la volonté sincère de contribuer, de toute sa possibilité, à l'exécution du traité ; mais il avait mis tant de fourberies dans tout ce qu'il avait dit et fait avant son arrestation , qu'il n'y avait que par l'espérance de sa grâce qu'on eût pu le ramener à la bonne foi.

Il n'avait point remis ces papiers entre les mains de sa femme , comme il l'avait d'abord déclaré ; il les avait laissés chez son père , à Padoue : il était cependant essentiel de s'en emparer. On lui fit écrire deux lettres , dont Juliani fut porteur. Il ne devait remettre la seconde , où Matthioly faisait le tableau de sa véritable position et de ses dangers , que dans le cas où la première , qui était toute simple , n'aurait produit aucun effet. Il suffit de la première pour déterminer le père à remettre le dépôt qui lui était demandé.

Il résulta, de l'examen de ces pièces nouvelles, la conviction pleine et entière de la trahison du

ds, puisqu'on n'y trouva point la ratification désirée.

Tant de tromperie faisait perdre toute espérance; Catinat, suivi de quelques soldats, entre eut à coup dans la chambre de Matthioly; il le renace, l'intimide, il a l'air de vouloir lui faire abjurer la question. Le prisonnier tremblant avoue que le duc de Mantoue n'a jamais souscrit de ratification : il convient seulement en avoir reçu un blanc-seing ; qu'au haut de cette feuille, lui Matthioly a tracé de sa main : *Ratification du traité fait avec le Roi Tres Chrétien*, et que cette pièce est à Casal, entre les mains du gouverneur.

Dès lors l'exécution du traité parut une chimère : les troupes cantonnées sur la frontière eurent ordre de rétrograder, et Catinat revint en France.

Ainsi échoua une négociation entamée et dirigée avec une artificieuse activité depuis près de deux ans, et dont l'heureux dénouement paraissait du plus grand intérêt aux yeux de Louis XIV : de ses ministres. Jonet de tant d'impostures, fortifié d'avoir trouvé l'écueil où le succès semblait certain, l'orgueil du monarque dut prononcer en secret la détention perpétuelle du coupable.

Cet homme arrêté avec tant de mystère, à qui Catinat donne un autre nom, et dont la réclusion dut être inconnue au marquis d'Herle-

ville (gouverneur de Pignerol); ce personnage uniquement confié à la garde de Saint-Mars, est-il le prisonnier équivoque désigné dans l'histoire sous le nom de *l'Homme au Masque de Fer*?... Pénétrons dans le donjon de Pignerol, et déchirons le voile qui nous en cache les événements.

Première victime confiée à la garde de Saint-Mars, Fouquet entra dans le château de Pignerol le 16 janvier 1665. Son gardien y était arrivé peu de temps avant lui avec un piquet d'infanterie. Ils y étaient depuis deux ans, lorsque le tonnerre, tombé dans la forteresse, fit sauter un magasin à poudre. Cette explosion produisit des ruines qu'il fallut réparer, et nécessita la translation du prisonnier au château de Lapeyrouse, situé non loin de là : quelque temps après on reconduisit Fouquet dans sa première prison. Il y fut seul jusqu'en 1669.

En cette année-là, Saint-Mars reçut de Louvois l'ordre de préparer un cachot; et il arriva le 20 avril, à Pignerol, un prisonnier amené par M. de Vauroy, major de la place de Dunkerque. On ne découvre dans la correspondance ni la qualité du nouveau prisonnier, ni la cause de son emprisonnement : quelques lettres donnent à penser que c'était pour espionnage : il se nommait Eustache d'Auger. Quand Saint-Mars l'eut mis en lieu de sûreté, il lui dit, en présence de son conducteur, que s'il proférerait un mot qui

tendit à le faire connaître, il lui mettrait son épée dans le ventre. Le bruit se répandit que c'était ou un *maréchal de France*, ou un *président*; mais par la suite on vit ce *grand personnage* placé auprès de Fouquet, pour lui servir de domestique. Néanmoins il est avéré que Louvois avait mis, dans le commencement de sa détention, la plus haute importance à ce que ce prisonnier n'eût aucune communication.

Le comte de Lauzun, arrivé à Pignerol en décembre 1671, est soumis, comme les précédens, à la surveillance de Saint-Mars.

Il ne se passa rien de nouveau jusqu'en 1673, où Saint-Mars envoya à Lyon un sergent et des soldats de sa compagnie pour y recevoir un nouveau prisonnier nommé Caluzzio.

En mars 1674, Legrain, agent principal de l'alice, conduisit au delà de Lyon, et mit entre les mains du chevalier de Saint-Martin, lieutenant de Saint-Mars, un prisonnier qui devait être très rigoureusement traité : selon la coutume, il y avait des ordres exprès pour que rien ne transpirât sur son compte. On a pensé depuis que c'était un dominicain : il obtint un bréviaire et put entendre la messe.

En juin 1676, un autre prisonnier nommé Breuil, arrêté en Alsace, fut amené et enchaîné dans la même chambre que le précédent. Son dépense journalière ne devait pas excéder sept sous. Tel était l'état de la prison de Pigne-

rol lorsque le comte Matthioly y fut enfermé, en 1669, comme nous l'avons dit.

Entre Fouquet, Lauzun, Eustache d'Auger, Caluzzio, l'ecclésiastique anonyme, Dubreuil et Matthioly, doit se trouver nécessairement le personnage dont nous nous occupons. Il est vrai que, récapitulant lui-même tous ces noms dans une lettre à Louvois, Saint-Mars ne parle point de Caluzzio, mais bien d'un sieur Buticary : je présume qu'il y a, dans l'un et dans l'autre, identité de personne. Il ne paraît pas que, depuis Matthioly, il soit entré d'autres prisonniers à Pignerol, tant que Saint-Mars en a été le commandant.

Fouquet mourut dans sa prison, en 1680 : Lauzun fut mis en liberté en 1681.

On n'eût pas pour le comte Matthioly plus d'égards que pour les autres prisonniers. Louvois avait écrit : Il faut tenir le nommé Lestang (on sait que c'est le même personnage) dans la rude prison que je vous ai marquée, sans souffrir qu'il voie de médecin que lorsque vous connaîtrez vous même qu'il en aura besoin. L'ordre du ministre fut sans doute exécuté avec la plus sévère exactitude : et Matthioly se plaignait quelquefois de ce qu'on ne le traitait pas en homme de sa qualité, et comme ministre d'un grand prince. Il disait même (et cette particularité mérite la plus grande attention) qu'il avait l'honneur d'être proche parent du roi.

lui qui il voulait écrire pour se plaindre du mauvais traitement qu'on lui faisait. Ces discours parvenaient à Saint-Mars des traits de folie ; et il pensait qu'il y avait dans cette tête un tel dérangement qu'il était impossible qu'on apprît désormais du prisonnier ou son nom ou ce qu'il avait été ; il l'enferma dans le lieu ( que lui et Louvois désignaient par *la Tour d'en bas* ) avec l'ecclésiastique, également fou, ou qui feignait de l'être.

Matthioly accompagnait quelquefois des expressions les moins ménagées ses plaintes sur la manière dont il était traité. Cette indiscretion porta Blainvilliers, l'un des lieutenans de Saint-Mars, à le menacer d'une détention plus étroite et plus dure, s'il n'était à l'avenir plus mesuré dans ses propos. Saint-Mars attribue à l'effet de cette menace une anecdote qu'il ne doit pas perdre de vue. Quelques jours après, Blainvilliers servant Matthioly à table, celui-ci lui dit : Monsieur, voilà une bague dont je vous fais présent, et que je vous prie d'accepter. C'était sans doute le diamant que lui avait donné Louis XIV, lorsqu'il était question, à Paris, du traité de Casal. Louvois ordonna à Saint-Mars de garder ce diamant, pour le remettre au prisonnier, dans le cas où le roi consentirait à lui rendre sa liberté.

En 1681, Louis XIV donna à Saint-Mars le gouvernement d'Exilles. On voulut que le nouveau gouverneur emmenât avec lui les prison-

*niers de la Tour d'en bas, Matthioly et le dominicain.* Saint-Mars eut ordre de faire emporter avec lui les effets de l'ex-ministre italien, toujours dans la supposition que le roi pourrait lui rendre sa liberté; car la manière dont il était vêtu dans sa prison, ainsi que les autres prisonniers, correspondait à la dureté du traitement qu'ils éprouvaient. *Il faut, écrivait Louvois, que les habits durent trois ou quatre ans à ces sortes de gens-là.* Qu'il me soit permis de dire, avec une sorte d'assurance, que le prisonnier désigné sous le nom de *l'Homme au Masque de Fer*, doit être l'un des deux auxquels Louvois prescrit de ne donner des *habits neufs que tous les trois ou quatre ans.* Ce fait est prouvé dans pièces officielles autant qu'aucun fait historique puisse l'être; et dès lors les beaux habits, le beau linge, les dentelles, le personnage d'un haut rang; le prince, le frère d'un roi, toutes ces pompeuses suppositions s'évanouissent. Il était d'un usage ordinaire, dans toutes les prisons d'état, d'exercer envers les individus les plus obscurs la même surveillance qu'envers ceux du plus haut parage.

Le confesseur des prisonniers étant mort en 1683, on découvrit qu'il avait toujours favorisé Lauzun et Fouquet, en les entretenant de leurs intérêts particuliers: l'inquiet et soupçonneux Louvois profita de cette découverte pour donner l'ordre qu'on ne laissât confesser Matthioly et le

dominicain qu'en vertu d'une permission expresse du roi ou dans le cas d'un danger imminent de mort. Ces ordres ne tendaient pas à diminuer l'idée du caractère important de ces deux détenus. Leur translation de Pignerol s'effectua dans une litière qu'escortait un détachement d'infanterie.

Durant le séjour de Saint-Mars dans la forteresse d'Exilles, mourut un des deux prisonniers : était-ce Matthioly ou le moine ?.... Le survivant fut aussi très malade, et on crut devoir le faire confesser.

L'air étant mal sain à Exilles, Saint-Mars obtint du roi le gouvernement des îles Marguerites et Saint-Honorat. Y étant allé seul d'abord pour préparer les logemens, il y fut retenu un mois par une maladie; ce qui prouve, contre le dire des historiens, qu'il quittait quelquefois le prisonnier confié à sa garde.

De retour à Exilles, il se mit en marche avec son prisonnier, caché dans une chaise à porteur enveloppée d'une toile cirée, et tellement close qu'il fut incommodé pendant la route. Une chaise hermétiquement couverte dérobie à tous les regards la connaissance de l'individu qu'elle renferme, et détruit la supposition d'un masque tenu sans cesse, disent quelques historiens, sur le visage du prisonnier de Saint-Mars; car la première mesure atteste évidemment l'inutilité de la seconde.

Des gens armés , un chef militaire à leur tête , et toutes les précautions précitées , en voilà assez pour faire naître mille conjectures. Celles qui s'accréditèrent le plus dans la province , furent que le prisonnier était ou M. de Beaufort ou le fils de Cromwel. Ce n'était pas les précautions qu'on prenait pour la garde du prisonnier ( puisqu'elles étaient les mêmes pour toutes les personnes confiées à Saint-Mars ) qui excitaient l'attention et la curiosité publique , mais c'étaient ces mystérieuses précautions et cette attention étonnante de cacher sa vue à qui que ce soit.

A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, les réformés penplaient les prisons d'Etat. Salves, ministre protestant , enfermé aux îles Sainte-Marguerite , avait , comme on le voit dans une lettre de Saint-Mars au ministre , *la fureur d'écrire sur la vaisselle d'étain , pour faire entendre qu'on le retenait injustement pour la pureté de la foi*. Et ce fait commande ici une attention particulière.

Après un séjour de dix ans aux îles de Sainte-Marguerite , en 1698 , Saint-Mars fut appelé au gouvernement de la Bastille ; il y vint et amena avec lui son ancien prisonnier. On a dit que la nomination de Saint-Mars au gouvernement de la Bastille avait eu pour motif une plus grande surveillance du prisonnier ; il est plus naturel de penser que Saint-Mars vieill-

lissant dans le service des prisons d'Etat, on avait jugé à propos de récompenser son zèle par un gouvernement important; mais ne voulant confier à d'autres qu'à lui le secret du prisonnier anonyme (secret qui cependant n'a pas l'air d'une si haute importance), on exigea toujours qu'il le trainât à sa suite. Ce qui prouve qu'on commençait à mettre moins d'importance au secret de ce prisonnier, c'est que Saint-Mars ayant demandé qu'on lui expédiât des ordres qui lui assurassent les logemens le long de sa route, le ministre lui répondit : « Il suffira que vous logiez, en payant, le plus sûrement qu'il vous sera possible. » Si le nouveau gouverneur eût amené avec lui un prisonnier d'un haut parage, il est hors de doute que le ministre eût acquiescé à sa demande.

La correspondance n'indique dans ce voyage-ci aucune des précautions prises dans le précédent. On n'y découvre ni la voiture dont Saint-Mars fit usage, ni la route qu'il a prise pour arriver à sa destination. Il est dans l'ordre des probabilités qu'il ait rendu un compte verbal de son voyage à son arrivée, et dès ce moment cesse toute relation écrite entre lui et le ministre avec lequel il pouvait s'entretenir tous les jours de vive voix. Le prisonnier mourut cinq ans après; il fut inhumé dans la paroisse de Saint-Paul, le 19 novembre 1703.

Essayons maintenant de prouver d'une manière positive quel fut l'état du prisonnier.

Confié à tant de personnes, dans une cour corrompue, un secret qui semblait intéresser la tranquillité du royaume serait-il resté inviolablement gardé?..... Influencé par les femmes, Louis xiv aurait-il pu le dissimuler, surtout à madame de Maintenon, et celle-ci ne se serait-elle pas empressée de le communiquer à ses directeurs? Le régent et le cardinal Dubois n'en auraient-ils pas fait un sujet de risée dans le scandale de leurs orgies? Les Mailly, les Châteauroux, les Pompadour, les Dubarry, etc. n'auraient-elles pas pénétré ce mystère dans l'âme de Louis xv, lorsqu'il avait perdu la raison au sein de l'ivresse et de la volupté?..... Tous les secrets en ce genre ont été dévoilés, et si Turenne a pu trahir, un jour de faiblesse, celui de l'Etat, supposera-t-on que tant d'hommes qui n'eurent ni sa vertu ni son caractère réservé, aient eu la force de se taire?

Les hommes en place, contemporains de Louis xiv, n'ont pas prévu sans doute qu'un secret si peu important, donnerait lieu aux plus graves discussions, vers le milieu et la fin du dix-huitième siècle. C'est parce que le fait est simple qu'il est devenu un mystère, et que des circonstances éparses le présentent

sous l'apparence du merveilleux; un prisonnier, Eustache d'Anger, arrive à Pignerol sous la conduite de Vauroy, major de la place de Dunkerque. Un tel conducteur fait supposer que ce prisonnier est un personnage d'importance. Saint-Mars menace de le tuer, s'il dit un mot qui le fasse connaître. Le bruit se répand que c'est un maréchal de France ou un président, et Saint-Mars ajoute à l'illusion des curieux, en leur faisant, selon son expression, des contes aunes ! Le comte Matthioly, bien traité d'abord, mais ensuite sans aucuns égards, se plaint qu'on n'ait pas pour lui la déférence que l'on doit au ministre d'un grand prince. Il veut écrire le sujet de ses plaintes à Louis XIV même, dont il se dit proche parent. Il donne un diamant à l'un des officiers qui le gardent. Ses habits (sans doute les mêmes avec lesquels il avait paru à la cour de France), ses habits le suivent quand il est transféré de Pignerol à Exilles.

Un ministre protestant, Salves, prisonnier à Sainte-Marguerite, a la manie d'écrire sur une vaisselle d'étain. Enfin, des mesures mystérieuses font remarquer la translation d'un prisonnier du fort d'Exilles aux îles Sainte-Marguerite. . . . . Et les historiens ont accumulé, lentifié, appliqué indistinctement dans le même individu qu'ils ont nommé l'*Homme au Masque de Fer*, toutes les particularités que je viens de

rapprocher , mais qui sont relatives à plusieurs ; et sur la foi de leurs écrits on a répété : *Que le prisonnier était un prince , un proche parent , un frère de Louis XIV ; que Saint-Mars ne le quittait jamais ; qu'il avait ordre de le tuer s'il se faisait connaître ; qu'il portait de beaux habits et de beau linge ; qu'il avait des bijoux précieux. La vaisselle d'étain se transforme en plat d'argent , qu'un pêcheur rapporte. On suppose que le nom de l'inconnu y est gravé , et le pêcheur ne doit ou sa vie ou sa liberté qu'au bonheur de n'avoir pas su lire....* Saint-Mars se garde bien de détruire l'impression de ces bruits qui flattent sa vanité , et qui lui donnent plus d'importance et de considération ; il les accrédite , il les augmente avec des contes qui fortifient la croyance publique. Il s'applaudit de ce que ses précautions mystérieuses excitent encore plus la curiosité en faisant supposer que c'est on Beaufort ou le fils de Cromwel qu'on a confié à sa garde. Actuellement a-t-il existé ou non un masque sur le visage d'un prisonnier ?..... Il serait ridicule d'écrire , sur la foi du vulgaire , qu'il y ait eu un masque de fer , et qu'il ait constamment demeuré sur la figure d'un individu. Est-il dans la nature qu'un homme supporte seulement quelques jours une pareille contrainte ? Cette existence physique étant impossible , je vois d'ailleurs que Saint-Mars n'en dit pas un

mot dans toute la série de ses lettres au ministre. Cependant il n'est pas hors de toute vraisemblance que le gouverneur, recherché dans les détails de sa surveillance, n'ait quelquefois et momentanément voilé les traits de son prisonnier, soit durant son premier voyage, soit dans la Bastille même, lorsque le médecin allait le voir ; et on aura inféré de cette circonstance qui, si elle est vraie, a dû être fort rare, que le prisonnier était toujours masqué, parce que, disait-on, il avait une ressemblance frappante avec Louis XIV.

Lorsque la raison a classé des événemens dans leur ordre naturel, les conséquences se lient bientôt au principe, et la découverte de la vérité devient la récompense des recherches utiles.

Quel est donc enfin cet anonyme impénétrable, que les regards poursuivent depuis si long-temps, et qui a fourni tant de textes aux entretiens, aux romans, aux spéculations politiques?.... C'est, nous osons l'assurer, ou le ministre du duc de Mantoue, ou le moine dominicain ; et si j'arrêtais ma discussion au milieu de cette incertitude, il n'en jaillirait pas moins un trait de lumière que l'histoire devrait s'empresser de recueillir.... Mais je trouve dans le nom de *Marchialy*, sous lequel le prisonnier a été inhumé, si peu de différence avec celui de *Mat-*

*thioly* (1) que je les identifie et que je n'y vois que le ministre italien. On peut attribuer la cause de cette dissemblance à une erreur de transcripteur : on sait que cette espèce d'altération est assez commune sur les registres des naissances et des morts, et qu'elle produit trop souvent de funestes incertitudes sur l'état civil des personnes. Mais sans m'arrêter à cette dernière idée, je vois dans la seule politique l'intérêt de faire mal écrire sur le verbal mortuaire le nom de Matthioly : l'enlèvement de celui-ci, quel qu'en soit le motif, déploie dans toute son évidence une violation du droit des gens. Qu'on se rappelle quel scandale donna à l'Europe l'incarcération du gazetier d'Utrecht, celle du comte de Furstemberg, l'un victime de l'orgueil humilié de Louis XIV, l'autre du despotisme de Léopold ? Il était donc intéressant à la dissimulation de la cour de laisser sous le voile du secret les vestiges d'une action violente, même après la mort de celui qu'elle avait immolé ; et si Catinat avait cru devoir substituer le nom de Létang à celui de Matthioly, l'altération remarquée sur le

---

(1) Il est encore à remarquer que dans les originaux ce nom est écrit de différentes manières. Saint-Mars surtout, dont l'écriture est très incorrecte, l'écrit souvent *Matthioly*. On sait d'ailleurs que dans la langue italienne le *ch* produit l'effet du *k*.

registre mortuaire de Saint-Paul est une conséquence de la mesure prise à cet égard lors de l'arrestation : enfin si c'est un autre individu où, peut-on trouver l'intérêt et le motif de l'avoir inhumé sous un nom qui diffère si peu de celui de Matthioly ?

De la réunion des faits aux raisonnemens résulte évidemment la non existence d'un prisonnier au Masque de Fer, dans la supposition qu'on veuille peindre un personnage dont la cour de Louis XIV voulait dérober les traits à la clairvoyance de l'Europe. Ainsi les risons, la nature, la notoriété de l'intrigue dont nous venons de démêler tous les fils, attestent que l'individu faussement désigné par l'opinion sous le nom de l'*Homme au Masque de Fer*, n'est et ne peut être que le comte Matthioly puni d'une détention perpétuelle, parce que négociateur d'un traité qui avait pour objet la cession de Casal au roi de France, il fit ensuite échouer son propre ouvrage en dévoilant ce secret à la cour de Piémont, au sénat de Venise et aux agens de l'Autriche et d'Espagne.

Les mensonges adroitement semés et longtemps soutenus sont tôt ou tard accueillis au milieu d'un peuple crédule. Les historiens qui ont pensé qu'une opinion appuyée sur des suffrages devait tenir lieu de notoriété ont composé des tableaux intéressans : ils ont plu, par là même qu'ils ont exagéré; l'erreur exerce un si

doux empire sous l'attrait de la séduction ! On tient si peu à l'évidence ! et c'est presque toujours le sort des événemens de perdre une partie de leur intérêt, dès que la vérité, se chargeant de les peindre, les dépouille du merveilleux qui les rend aimables.



OBJECTIONS CONTRE LE SYSTÈME PRÉCÉDENT.

UN problème mathématique n'a qu'une bonne solution, parce qu'il est établi sur des données certaines ; un problème historique, qui repose sur des assertions contestées, est soluble autant de fois que, pour le résoudre, on substitue à la vérité qu'on cherche et qui échappe, la vraisemblance qui en simule la figure et en acquiert souvent l'autorité.

Après avoir examiné les recherches laborieuses par lesquelles on a essayé de prouver que le prisonnier masqué était l'agent d'une cour d'Italie, plus d'un lecteur croira sentir dans son âme une sorte de conviction favorable au système du savant auteur. Moi-même, dont le sentiment à cet égard doit de beaucoup différer du sien, je me serais surpris à le partager, sans cette réflexion : ce que cette nouvelle opinion me fait éprouver, ne l'ai-je pas ressenti, quand j'ai con-

nu, dans leurs développemens, celles qui l'ont précédé ? J'ai entendu tour à tour M. de Saint-Foix, le père Papon, Voltaire, l'éditeur des Mémoires de Richelieu ; et j'ai pu croire que l'Homme au Masque était tour à tour Montmouth, le comte de Vermandois, Beaufort, Lauzun, Fouquet, un prince turc, le fils de Cromwel : chaque système ne manque en effet ni d'indices ni de vraisemblance. Mais précisément, parce qu'ils sont tous vraisemblables, n'en peut-on pas conclure qu'il est difficile qu'aucun soit vrai ? Du moins n'y en a-t-il qu'un qui puisse l'être. Sera-ce celui dont je viens de présenter ce que son auteur avance comme des preuves ? Ici s'élève contre elles une masse d'objections, que je vais réduire à leur expression la plus simple. Le lecteur, auquel je les livre, pourra les discuter, y répondre ; et comparant mes doutes aux assertions qui les font naître, en déduire des conséquences. Je ne sais si la logique approuve cette méthode comme la meilleure ; je la crois du moins consciencieuse et favorable à la découverte de la vérité.

L'écrivain auquel on doit les recherches historiques dont je viens d'offrir l'extrait a adopté deux manières d'établir son système : il le fonde sur des faits, il l'appuie par des raisonnemens. Cet ordre, qui satisfait à la fois la curiosité et l'intelligence, serait excellent si les faits sont vrais et manifestes, si les raisonnemens sont

justes et concluans. C'est ce qu'il faut examiner.

Quant aux faits, que je ne conteste point, puisqu'ils sont constatés dans des pièces diplomatiques, dont j'admets l'existence et reconnais l'autorité; si j'avoue leur authenticité absolue, je ne saurais reconnaître ni la nécessité de leurs relations, ni la succession immédiate de leur enchaînement. Isolés, je les répute véritables; réunis, ils peuvent être discutés. Leur examen amènerait même ce résultat: que loin de former un ordre de preuves complet et satisfaisant, ils ne présentent qu'une hypothèse mal étayée par des analogies et des probabilités. Un système par suppositions est l'irréconciliable ennemi de l'esprit systématique.

Les raisonnemens sont moins irréprochables encore. Les uns, reposant sur des faits isolés, s'évanouissent en les appliquant au système général; les autres, qui ne conviennent qu'à l'ensemble de l'hypothèse, perdent toute leur force, si on les rattache à ses détails. Un grand nombre est d'induction ou d'analogie; quelques uns se réduisent à des conjectures; quelques autres ne sont que des suppositions; et pour étayer un paradoxe, l'auteur ne s'est même pas refusé quelques sophismes. Parcourons rapidement ces différens écarts.

On avance d'abord que le secret du prisonnier au Masque de Fer ayant été confié à beaucoup de personnes, il a dû transpirer. Cette supposition

prendrait quelque consistance, si, d'une part, le secret eût en effet été confié à *beaucoup de personnes*; et de l'autre, si le caractère ou la position de ces personnes les eût déterminées à révéler ce secret. Mais Louis XIV, Louvois, Saint-Mars, pouvaient et devaient être les seuls qui le connussent; ce dernier même en était vraisemblablement réduit à le conjecturer; et ni la situation de ces trois personnages, ni leur caractère, bien établi quant à la discrétion, ni leur intérêt, ne leur permettaient de se livrer à une divulgation dangereuse ou du moins inutile.

Louis XIV, ajoute-t-on, a dû confier ce secret à madame de Maintenon. — Cela est possible, cela même est probable, quoique rien ne soit moins prouvé; et cela surtout n'amène pas les conséquences forcées que l'auteur en déduit.

Madame de Maintenon l'a révélé à son confesseur. — Je le nie. Parmi les qualités éminemment remarquables de cette dame, sa prudence fut tellement accréditée, que Louis XIV, prince non moins discret, tenait devant elle et chez elle son conseil privé. Or, les affaires politiques, les mystères de la diplomatie, les secrets d'Etat, ne sont nullement du ressort de la conscience; et madame de Maintenon, douée du tact le plus fin, connaissait trop bien les convenances, ses devoirs et ses intérêts, pour confondre deux domaines si différens. A Fénélon, qui la dirigeait, à l'abbé Gobelin, qu'elle confessait, s'ils eussent voulu la

pressentir, la sonder sur d'autres affaires que sur celles de son âme, n'aurait-elle pas répondu : Un secret d'Etat n'est point un péché ?

On continue : Le Régent et l'abbé Dubois ont dû parler de ce secret dans leurs orgies, ils en devaient rire.—Pourquoi ? Autres étaient l'impur Dubois et le dissolu Philippe chez madame de Phalaris, ou aux petits soupers de la duchesse de Berry ; et autres étaient au conseil l'habile et rusé cardinal, le spirituel et transcendant duc d'Orléans. Un mystère que madame de Maintenon distinguait de ceux de sa conscience, ils l'écartaient facilement de leurs priapées. On ne saisit pas, on ne peut guère saisir le côté ridicule d'un tel secret ; et quant au rapport sérieux qui eût pu servir les projets du Régent ( en admettant chez ce prince l'ambition de régner ), on ne voit pas trop son importance, depuis la mort de l'Homme au Masque. Vivant, et dans l'hypothèse de sa consanguinité fraternelle avec Louis xiv, il pouvait nuire au successeur de ce monarque : mort, en quoi pouvait-il lui être dangereux ? Dans tous les cas, son existence actuelle ou passée n'était nullement favorable au duc d'Orléans ; et l'eût-elle été, pourquoi l'aurait-elle fait rire, lui, son Dubois, ses odalisques, ses pages et ses roués ?

Louis xv, dans un de ces momens de faiblesse qui lui étaient journaliers, eût laissé échapper le secret, qui eût été recueilli par une ou par plu-

sieurs de ses nombreuses favorites.—Pour admettre cette version, il faut supposer trois choses : l'une, que Louis xv était causeur, confiant et indiscret, ce qui est contre toutes les notions historiques que nous avons de ce prince; l'autre, que dans les bosquets de Choisy ou dans les boudoirs du Parc-au-Cerf, il s'occupait davantage des épines de la politique, que des fleurs dont étaient jonchés ces asiles de l'amour; la troisième, que parmi les sultannes d'un mois ou les odalisques d'une nuit, il s'est trouvé une tête forte et curieuse pour laquelle les intrigues du cœur ou l'ivresse des sens n'aurait été que des moyens de satisfaire une plus noble passion. Madame de Châteauroux seule montra qu'elle était digne de l'éprouver; mais outre qu'on ne voit pas ce que Madame de Châteauroux eût gagné à la révélation de ce mystère, peut-on admettre, dans la supposition même qu'il lui eût été confié, qu'une femme de ce caractère l'aurait transmis?

Turenne *vertueux* faillit se perdre en *laissant aller* un secret d'État; et tant de gens *vicieux* auraient gardé celui-ci! — La discrétion est une qualité sociale, bien plus qu'une vertu morale ou religieuse; et Turenne, quoiqué moralement et religieusement vertueux, n'avait point cette qualité-là. Peut-être d'ailleurs ne fesait-il que *confier* ses secrets à son ami; mais il les *laissait échapper* pour sa maîtresse. Les vices du cœur ne rendent pas toujours si faible; et l'on sait que

les hommes d'État, qui se croient souvent forcés de devenir criminels et qui, par délasement, par nécessité peut être, sont vicieux plus souvent encore, se piquent de la religion du secret. Ce raisonnement d'analogie par opposition ne paraît pas déterminant.

L'Homme au Masque de Fer était le comte de Matthioly : c'est la simplicité de ce fait qui l'a rendu un mystère. — L'auteur confond l'unité du fait avec la *simplicité*. Il y a un prisonnier masqué : voilà le fait ; il est unique, il est constaté, personne n'en doute. Mais quel fut ce prisonnier ? Pour réponse, on vous donne des conjectures, des suppositions, des probabilités. L'unité du fait demeure sans doute, mais la complication des accessoires en détruit la simplicité. Ici, le secret *unique* devient mystère *compliqué*, et c'est cette complication même qui le rend mystère. Réduit à sa simplicité native, il cesserait d'être impénétrable.

Dans les précautions même que l'auteur donne pour preuves de l'existence captive de Matthioly sous le masque de fer, serait-il impossible de de trouver des indices qui amenassent au résultat contraire ?

Un officier général est chargé de conduire le prisonnier : c'était donc un personnage bien important aux yeux du potentat sous qui tremblait l'Enrope, que le petit ministre d'une petite cour d'Italie ! Eût-on donné un autre géolier ambulante à un souverain captif ? Saint-Mars avait ordre de

tuer le prisonnier s'il se permettait un mouvement suspect. Rien ne justifierait cette rigueur, qu'on pourrait qualifier d'atroce, si elle n'avait pour objet que le ministre italien. Elle n'est ni dans les mœurs françaises, ni dans le caractère généreux de Louis XIV, ni dans l'usage des prisons d'État. Qu'on cherche, dans un ordre d'idées vraisemblables, le motif plausible qui a pu, qui a dû la déterminer. Le trouvera-t-on dans le danger que pouvait causer à la France et à l'Europe l'obscur Matthioly? Cette sévérité politique, ce meurtre commandé au nom de l'État ne pouvait avoir pour objet qu'un individu dont l'existence, les manœuvres, la présence, l'aspect surtout eussent compromis l'État. Que le lecteur conclue.

Le public pensa que le prisonnier était un maréchal de France ou un président. Saint-Mars laissa conjecturer le public. Cette rumeur, sortie d'une classe qui ne voit rien dans l'ordre militaire au-dessus d'un *maréchal*, et dans les classes civiles rien de mieux qu'un *président*, ne s'éleva certainement pas jusque dans les salons, où le nom et le nombre des maréchaux sont connus. D'ailleurs, si ce bruit prouve peu en faveur des autres systèmes, prouve-t-il beaucoup pour celui-ci? Si de la forme ou de la décoration des vêtemens que portait le prisonnier, on inféra que ce pouvait être un maréchal; n'en faut-il pas conclure que, par leur nature, ils appartenaient à l'armée, comme par leur coupe ils indiquaient

le costume français, et par leur magnificence, un personnage d'un rang élevé? Toutes ces circonstances, qui éloignent autant du ministre mantouan que du costume italien, semblent rapprocher d'un personnage nécessairement français, dont le rang, pour ne pas être celui de maréchal, lui est supérieur et s'annonçait par l'habit que portent les maréchaux, et que ne peuvent porter que celui ou ceux qui ont le droit de faire des maréchaux.

Mais ces habits magnifiques étaient les mêmes qu'étaient Matthioly à la cour de France. — Qu'il ait été arrêté dans ce costume, cela est possible; mais ce qui ne l'est guère, c'est qu'il l'ait conservé durant sa captivité. Ce qui pour un prince était un vêtement ordinaire, eût semblé ridicule et embarrassant dans l'usage journalier d'un ministre dégradé.

Le captif s'ennuie: parmi les pêcheurs qui côtoient les rescifs de son exil, l'ennuyé en a remarqué un, dont la physionomie moins indifférente que celle de ses apathiques camarades, annonce la curiosité et promet l'intérêt. Que fait le prisonnier? il tente d'éveiller cette curiosité, de vivifier cet intérêt. On ne lui permet pas de parler: mais lui a-t-on défendu d'écrire? Il écrit donc. Il trace sur une assiette le narré très sommaire de son aventure, et lance cette dépêche, d'une nouvelle espèce, de manière à la faire tomber aux pieds du pêcheur. Grande

surprise de celui-ci. A l'examen de la missive expédiée par les airs, il se doute bien que l'assiette n'en peut être l'objet : elle n'en est donc que l'instrument. En effet, l'œil du manant distingue des caractères ; mais son intelligence ne va pas jusqu'à les déchiffrer. Quel parti prendre dans cette occurrence ? Le plus sûr est d'instruire le gouverneur, auprès duquel le silence compromettrait, tandis qu'une indiscretion indique la fidélité et provoque la récompense. Le dénonciateur est donc payé, et le malheureux continue de gémir : cela est si vulgaire qu'on ne le remarque plus.

Maintenant de cette vaisselle, que tous les historiens ont donnée pour être d'argent ; le nouveau critique fait un humble plat d'étain ; et de cette modestie dans le mobilier du détenu, il conclut que ce ne peut être que Matthioly. Apparemment que dans les pièces historiques dont il a long-temps disposé, il aura découvert, qu'en effet l'assiette sortait des mines de Cornwailles ; et apparemment aussi que des documens diplomatiques lui ont révélé que la richesse de la vaisselle d'un prisonnier d'État était mesurée à la dignité de ce prisonnier. Si donc, appuyé sur la béquille de Voltaire, qui empêche tant d'autres de broncher, j'avais pu démontrer que la fameuse assiette était d'argent, non seulement j'aurais aussi prouvé par là que le prisonnier n'était pas un petit négociateur ultramontain,

mais qu'il était un de ces êtres favorisés dont on fait les potentats. Le beau chapitre politique à composer : *De l'influence de la vaisselle plate sur la destinée des nations modernes !*

Mais voici un argument plus décisif : dans une conférence privée avec Louis XIV, Matthioly avait reçu de ce prince une bague magnifique, pendant le cours de sa détention, un prisonnier cherche, par le cadeau d'une bague, à se concilier ses geôliers : donc ce prisonnier est Matthioly, et sa bague est celle de Louis XIV.

Que dirait le père de ce système, si, usant du droit qu'il me donne d'argumenter, je raisonnais ainsi : Personne n'était plus magnifique que Buckingham, et ce fut surtout dans le choix et par le nombre de ses pierreries qu'il déploya cette magnificence ? Qu'il en ait transmis le goût à son fils, et avec ce goût un échantillon qui pouvait le tromper en le lui retraçant, c'est ce que je crois admissible. Or, cet échantillon était une bague : c'était un *solitaire* unique, ou si l'on veut un *jonc de brillans de la plus belle eau*. Le réclus portait ordinairement ce bijou : dans une occasion importante, il le tire de son doigt et le glisse noblement au doigt du gouverneur ; donc, si le gouverneur est Saint-Mars, ce prisonnier est le fils de Buckingham.

Les mesures extraordinaires, les précautions insolites adoptées pour la translation du captif d'une forteresse à l'autre paraissent à l'écrivain

que je combats des preuves de la validité de son hypothèse. Ce comte italien a pris aux yeux de son patron une telle importance, qu'il regarde comme n'ayant pas existé ceux qui pourraient la lui disputer. Il y a pourtant quelque raison de penser que cette terreur dont on environnait les démarches du prisonnier avait pour but d'écarter de lui les yeux observateurs. En quoi cependant auraient-ils été dangereux, s'ils ne se fussent exercés que sur un inconnu ? car Matthioli en France n'était pas autre chose. Il n'est pas insensé de soupçonner qu'il s'agissait d'un personnage, dont les discours et surtout la vue auraient étonné et remué les esprits. Quand le despotisme entoure ses actes d'une épouvante qui refoule l'opinion, n'est ce pas reconnaître une puissance qui lui est supérieure, et dont il redoute la souveraineté ?

Toutes ces circonstances, assure-t-on, appartiennent à plusieurs prisonniers ; le public, ami du merveilleux, a trouvé piquant de les réunir sur un seul. Quelle preuve donne-t-on de cette assertion ? suffit-il d'avancer un nouveau système pour le faire adopter au préjudice des anciens ? L'auteur de celui-ci ne tombe-t-il pas d'ailleurs dans l'inconvénient qu'il reproche aux autres ? toutes les particularités dont il s'environne sont-elles la propriété de son héros, au point d'exclure comme y portant atteinte toutes celles qui ne lui sont pas personnelles ? Nous allons voir ce-

pendant qu'il en est au moins deux sur lesquelles il n'a rien à prétendre, et qui semblent assurer à un autre contendant des droits incontestables.

La première, qui est rapportée par quelques historiens, fut dénoncée au ministère par les gardiens du prisonnier, et n'est pas révoquée par l'auteur des recherches : il avoue que l'Homme au masque se disait *PROCHE parent de Louis XIV.* A ces mots, l'alarme était dans le camp, et il y avait sujet. Matthioly avait-il le moindre prétexte pour parler ainsi; et ce langage qui ne saurait être celui que d'un seul individu, (car le comte de Vermandois, fils de Louis XIV et de madame de la Vallière, a été victorieusement écarté de ce débat), n'en exclut-il pas, l'unique excepté, tous ceux qui y ont successivement figuré?

L'autre circonstance concerne ce masque dans lequel la tête du captif était emboîtée et sous lequel il a vieilli. Comme une machine si étrange ne pouvait être employée que dans un cas aussi extraordinaire qu'imprévu; qu'elle ne pouvait convenir qu'à un seul individu, à l'exclusion de tout autre; surtout comme il serait impossible qu'on s'en fût servi pour le comte italien, l'écrivain auquel je propose ces doutes, a trouvé commode d'écarter ce masque importun : il en nie jusqu'à l'existence, qu'il rejette sur une opinion purement populaire. C'est dommage que celle de Voltaire, de tous les historiens celui qui a le plus combattu de préjuges historiques et dévoilé

d'impostures accréditées; c'est dommage, disons-nous, que le jugement de ce grand écrivain soit ici l'écho de cette même opinion. D'après Saint-Foix, et sur une tradition contemporaine qui, du fils de Le Tellier avait passé par le régent à sa fille et au duc de Richelieu, Voltaire a certifié l'existence et l'usage du masque. D'ailleurs, en rejetant l'une et l'autre, le patron de Matthioly admet qu'une politique ombrageuse couvrait souvent *d'un voile* le visage de ce prisonnier. A quoi bon ce voile ? Pour cacher à des yeux français, des traits qui leur étaient inconnus ! Cette précaution d'un voile momentané substitué à un masque permanent, tout le monde présumera qu'elle a eu un objet plus important, et plus d'un lecteur a pensé que mon hypothèse *démasquait* ou *dévoilait* cet objet.

Quant au nom de *Marchialy*, le même que celui de *Matthioly* mal déguisé ou mal orthographié, et qu'on lit sur les registres de sa paroisse Saint Paul, où fut enterré l'Homme au Masque, ( 19 novembre 1703 ); est-il concevable que ce soit le véritable nom de ce prisonnier dont cette révélation posthume, en faisant connaître la victime, eût dénoncé les oppresseurs ? Tant de précautions durant sa vie, une telle indiscretion après sa mort, sont difficiles à concilier, s'il s'agit du même individu : pourquoi garder si longtemps un silence qu'on voulait rompre une fois ? et si on ne l'a rompu qu'à demi, en faisant du nom

de *Matthioly* celui de *Marchialy*, pourquoi, par une transaction entre l'imposture qu'on avait tant d'intérêt à soutenir, et la vérité qu'on devait avoir tant de motifs à cacher, pourquoi ouvrir à celle-ci une issue lumineuse qui éclaire sur l'autre et la confonde ?

Une objection encore, et ce sera la dernière : Puisque *Matthioly*, perfide avec le duc de Mantoue et traître au roi de France, était doublement coupable, pourquoi, au lieu de le livrer à la juste sévérité des lois, le condamner aux rigueurs d'une détention arbitraire ? Dénier la justice à un criminel, c'est l'autoriser à se dire innocent. N'y avait-il d'ailleurs aucun danger, même pour le grand roi, de venger un crime contre l'autorité, par un attentat contre le droit des nations ? Cet enlèvement d'un étranger, non justiciable du roi de France, n'ajoutait il pas à l'oppression dont se plaignait l'Europe, les humiliations de l'insulte ? En un mot, Louis xiv, courait des risques par cette vengeance obscure ; il s'assurait des succès par une justice éclatante.

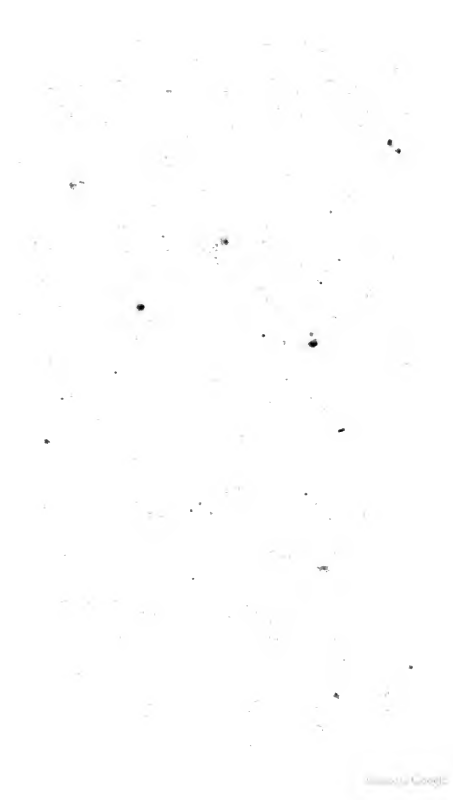
Dans une nouvelle *Histoire de madame de Maintenon*, publiée par un écrivain qui, à l'art d'embellir des grâces négligées de l'homme de bonne compagnie, joint les aperçus philosophiques de l'homme de lettres, on trouve avec plaisir, on lit avec intérêt un chapitre consacré au Masque

de Fer. Ce chapitre est un roman tout entier : il plaît autant par l'originalité du sujet, la singularité des aventures, le caractère du héros, que par l'agrément de la narration. Il ne manque à tant d'avantages qu'un seul mérite : la vraisemblance ; si je voulais m'exprimer plus durement, je dirais : la vérité.

L'auteur, M. Lafont d'Aussonne, développant l'hypothèse de Saint-Foix, avance que le célèbre prisonnier était le duc de Montmouth. Fils naturel de Charles II et adoré de la nation, ce prince leva contre Jacques II l'étendard de la révolte ; fut d'abord vainqueur, puis vaincu, et finit par porter sur l'échafaud une tête jeune et charmante, tout ombragée de myrthes et de lauriers. Voilà des faits authentiques, consacrés par des actes solennels et burinés par la muse sérieuse de l'histoire. A son témoignage véridique, qu'opposent M. de Saint-Foix et son continuateur ? La plus étrange supposition qu'ait pu rêver bâtisseur de système : ces messieurs attestent que Montmouth, décapité publiquement à Londres, n'y mourut point ; qu'on lui substitua un criminel *qui lui ressemblait prodigieusement* ; et que, tandis que ce Sosie tragique dupait ainsi l'Angleterre, le véritable Montmouth trompait la France en venant inquiéter sa curiosité et égarer son opinion par un masque imposteur. Cette aventure se passa en 1686, si l'on en croit les registres du parlement ; et si les historiens n'ont pas trompé

ou n'ont pas été trompés, ce fut en 1661 que l'Homme au Masque fut transféré des îles Sainte-Marguerite à la Bastille. Cet anachronisme n'embarrasse pas du tout M. Lafont, qui se contente de nier les dates établies, et de leur substituer les siennes : c'est aux chronologistes à décider. Mais ce sur quoi tout lecteur décidera, sans le secours des chronologistes et des historiens, c'est sur la *ressemblance PRODIGIEUSE* du faux Montmouth avec le véritable : bien *prodigieuse* en effet, puisqu'elle trompa toute l'Angleterre, hormis un seul homme, c'est-à-dire le Sosie de mélodrame, lequel, malgré l'appareil qui accompagne la mort des princes, eut probablement quelque peine à se persuader qu'il fût Montmouth.

Avancer gravement un tel système, c'est être un peu gai pour un historien; l'admettre, c'est le réfuter.





# L'HOMME

AU

## MASQUE DE FER.

Au moment où je prends la plume, pour confier au papier le récit de mes malheurs, le tems, dans sa course, que rien n'arrête, vient à la fois de terminer pour l'univers une révolution, et de marquer pour moi une époque : le dix-huitième siècle s'ouvre aujourd'hui, et aujourd'hui s'accomplit, à quelques jours près, la cinquantième année de ma captivité. Né sous un dais royal, mes premiers cris frappèrent le lambris des palais, et mes derniers soupirs murmureront sous ces voûtes, fatiguées hélas !

Tome I.

1

de les redire! Puis-je le répéter sans horreur? Oui, depuis que mes yeux furent condamnés à contempler leurs formes sépulchrales, la verdure et les fleurs ont cinquante fois embelli le séjour de l'homme; des générations sans nombre l'ont peuplé; moissonnées par d'interminables guerres, elles ont été remplacées par de nouvelles. La face du monde politique a aussi varié plus d'une fois; d'illustres brigands ont courbé les nations sous leurs sceptres usurpateurs, et l'on a vu des rois découronnés, mendier un asile, qu'ils ont à peine obtenu. Ceux que Dieu fit les maîtres de la terre, n'auraient-ils que deux destinées? Ou régner, ou devenir esclaves; ou ceindre leurs fronts du diadème, ou voir leurs mains chargées de fers? Quelle pourrait être en effet l'attitude de celui qui, monarque autrefois, et maintenant descendu du trône, se verrait confondu parmi la foule soumise? N'osant plus commander, et ne sachant pas obéir, il deviendrait pour les potentats un objet de crainte ou de scandale, pour les su-

jets un motif de pitié, bientôt peut-être un prétexte de révolte. Exilé des palais, sa place est donc marquée dans un cachot. Là, du moins, comme dans un cercueil, il jouit du calme, la flatterie n'importune plus ses oreilles; il n'a pour courtisans, que de sinistres geoliers. Mais plus heureux que lui le prince qui, de son lit de pourpre, marchant à l'échafaud, ne perd sa couronne qu'avec la tête, et la puissance qu'avec sa vie. Le sort de Charles Stuart fut moins digne de compassion que d'envie; il sortit de Wittehall le front paré du bandeau des rois, et ne cessa de régner, qu'en cessant de vivre.

Pour moi, d'abord triste jouet d'une fortune également aveugle et illustre, j'ai fini par en devenir le rebut. Elle avait jonché mon berceau de fleurs champêtres, et fait briller à mes regards adolescens le flambeau de la gloire dans les mains de l'amour. Douce illusion de mon printemps, qui sembla n'en éclairer un jour, que pour livrer les

autres à l'amertume des souvenirs et des regrets !

Plus de soixante ans se sont écoulés, depuis que je vins grossir de mon nom la liste des infortunés : je n'en ai pas vécu dix-huit. Le reste, consumé dans une végétation déplorable, a vu chaque jour qui le compose, signalé par de nouveaux revers ; les grandeurs dans lesquelles je nâquis se sont évanouies, quand je croyais les saisir ; fait pour partager d'immenses domaines, je ne possède pas un coin de gazon suffisant pour reposer ou couvrir ma dépouille mortelle. Que dis-je ? Est-elle à moi, cette dépouille misérable ? N'est-elle pas depuis un demi-siècle la propriété et la proie de ceux qui se sont aussi approprié ma liberté ? Juste Dieu ! ce n'était point assez de me ravir ce trésor ; dont la nature dote le moindre de ses produits, il fallait à ce vol ajouter les souffrances d'une épouse et le meurtre d'un fils, à-la-fois la consolation de mes calamités, et mon espoir pour l'avenir !

Ainsi il n'y a plus d'avenir pour moi ,  
comme il n'est plus de cœur qui puisse  
palpiter d'accord avec le mien . Ma  
compagne est morte , notre enfant n'est  
plus ; je suis seul dans l'univers , comme  
dans cette prison ; ou plutôt , je ne suis  
plus qu'un spectre errant dans ces tom-  
beaux , qui , si long-tems , rétentirent  
de mes gémissemens funèbres ; et si je  
sens encore l'existence , ce n'est que  
par la douleur .  
Je serais cependant bien peu digne  
de ma propre estime , et ce que je dois  
plus considérer , des regards de Dieu ,  
si je n'avais un peu profité de la cons-  
tante sévérité de ses leçons . Non , je ne  
cède point en lâche au joug qu'il appe-  
santit sur ma tête ; mais plus convaincu  
de sa justice encore que de mon inno-  
cence , je veux bénir la main qui me  
frappe . J'éprouve une sorte de fierté à  
lutter corps à corps avec le malheur :  
ce spectacle peut-être a quelque intérêt  
pour l'œil du Très-Haut . Je ne ressens  
donc plus cette anxiété vive , dont cha-  
que mouvement brise le cœur et trou-

ble les sens ; en me permettant ces plaintes tardives, tribut inévitable de l'humaine faiblesse, il me semble avoir exhalé les derniers sanglots de ma longue agonie. Soit que l'excès de l'infortune ait engourdi mon âme, ou d'ait conduit à la résignation, je sens que je puis m'abandonner à ce calme mélancolique, que mes geoliers nomment tranquillité.

J'emploie à rassembler quelques idées, l'espèce de sérénité qu'elle me procure. Les maîtres de mon existence et de ma liberté, qui me demandent le narré de ma vie, sans songer qu'il doit être l'histoire de leurs forfaits, servent, sans le savoir, mes desirs secrets. Quelle est donc cette soif de l'existence, cet avant-goût de l'immortalité, qui tourmentent celui même pour qui ils devraient être un supplice ? A la seule pensée de perpétuer mes souvenirs, tout mon être a frémi ; un sentiment, dirai-je de plaisir, a remué mon cœur, tout cendre qu'il est. Le nom sacré d'*Onézime*, ce modèle de l'héroïsme conjugal ; celui de *Clé-*

*mentin*, ce fruit de l'amour malheureux ; ces noms tracés par ma main tremblante, trouvent encore des larmes dans mes yeux épuisés. Je crois qu'un feu surnaturel réchauffe ma tête sexagénaire : non que mes cheveux blanchis dans l'adversité, réclament le laurier des littérateurs illustres ; je ne veux ; je ne dois les ombrager que d'un funèbre cyprès ; et c'est ainsi, qu'attendant, qu'appellant la mort, je me réunirai à ma tendre *Onézime*, et à mon fils bien-aimé.

Religion sainte, ô vous que sans me connaître, j'ai quelquefois outragée ; et qui m'avez toujours consolé, mon existence est votre triomphe ! Vainement j'aurais invoqué la sagesse de Socrate, la dialectique de Platon, la fermeté d'Epictète ; ces héros de la philosophie opposèrent-ils d'autre égide aux revers, que l'indifférence et l'orgueil ? Mais les dogmes sacrés du christianisme ouvrent aux âmes souffrantes la perspective d'un meilleur avenir. Le tyran qui opprimait doit craindre, le misérable qui pâtit

peut espérer, car par delà ce monde de persécutions et de larmes, ce n'est plus un magistrat faible ou pervers qui tient la balance; c'est la religion auguste qui en suspend les bassins sur l'abyme; afin que le même choc qui y précipite les méchants, élève les bons jusqu'au séjour des récompenses. Puisse cette narration, animée de son esprit, franchir un jour ces barrières infernales, devenir un monument de ses victoires, comme telle en sera du despotisme, et faire couler des pleurs sur sa victime, longtemps après que ce palais de ses vengeances ne sera plus!

A quelques lieues d'Auxerre, ville considérable de la province de Bourgogne, les voyageurs, que leur inclination ou leur fortune engagent à cheminer à pied, découvrent une route spacieuse, qui, après avoir tourné au pied d'un coteau de vignobles, s'ouvre et s'étend, à perte de vue, dans l'épaisseur d'une vaste forêt. Le milieu de cette longue avenue, fortifié par un double lit de sable et de rocailles, pré-

sente au lourd trot des chevaux campagnards, et aux chars massifs des rouliers, un encaissement commode et solide. Le paisible piéton qui marche aux côtés, y foule constamment une molle lièzière d'épais gazon ; et tandis que les rameaux flexibles de la jeune charmille et du coudrier, inclinent sur sa tête un abri de feuillage, il peut remarquer d'un oeil intelligent, et choisir d'une main adroite, les plantes balsamiques dont ces lieux sont prodigues. Quand l'aube blanchit l'Orient, à la renaissance des beaux jours, il est agréable de voir leurs tiges, de hauteurs variées, et de toutes formes, offrir l'émail de leurs couleurs étincelant de rosée. Les regards ne sont pas seuls charmés : souvent, alors même que de douces vapeurs, émanées des calices de l'églantine, viennent chatouiller l'odorat, les préludes de l'oiseau qui confie aux dards du chardon son nid moelleux, enchantent les oreilles. Cependant à l'extrémité de l'allée, du sein de l'horizon, qui paraît tout en feu, s'élance un globe de lumière qui inonde la

forêt. Mille bruits harmonieux s'y font entendre ; mille nuances charmantes peignent ses bocages , que balance légèrement la fraîche haleine du matin. Quelquefois un petit pâtre , qui chasse en sifflant des chèvres devant lui , vient animer ce tableau pastoral ; quelquefois aussi , il se transforme en paysage digne de Berghem , lorsqu'à travers une clairière ménagée , comme à dessein , on entrevoit un hameau avec ses toits de chaume et son modeste clocher ; surtout , si non loin , on distingue une jeune laitière , marchant lestement , sa cruche sur la tête ; la mythologie des Grecs n'eût pas manqué de la prendre pour une Hamadryade....

Je m'arrête un instant en cet endroit. Que ceux qui ont voulu connaître les détails de ma vie , s'habituent à ces excursions et me les pardonnent ; je me les permettrai le moins qu'il conviendra à mon sujet , et desirer sincèrement que ce ne soit pas le plus qui convienne à mes dispositions. Privé des facultés d'agir , on ne m'a laissé que celles de me ressouvenir et de penser ;

j'use sobrement de celle-ci, que la continuité de l'infortune a tant altérée ; l'autre est saine encore ; c'est ce qu'il faut pour la besogne qu'on me demande. On m'excusera, si l'habitude de vivre avec les ouvrages des poètes, et de multiplier sous mes crayons ceux des peintres, a fait contracter à mon style une couleur quelquefois chargée, et des formes un peu romanesques. J'étais né avec une imagination vive, que le continuel aspect des verroux n'a pu glacer. Des souvenirs d'un demi-siècle sont frais encore dans ma mémoire ; il ne m'est plus permis de vivre que par eux ; aurait-on la cruauté de me les défendre ? Je reviens sur la route d'Auxerre.

On doit juger par les objets que je viens d'indiquer, que pour peu qu'on ait du loisir et du penchant à l'étude de la nature, cette avenue a de quoi les satisfaire ; mais si elle présente au botaniste les moyens de composer un riche herbier, la crête de la montagne sur laquelle elle est tracée, offre au métallurgiste des échantillons les plus pré-

cieux et les plus variés. Qu'on se figure une immense esplanade, dont la surface nue et stérile, repousse d'autant plus le regard, qu'il vient d'errer agréablement sur des pelouses verdoyantes, des tapis de mousses dorées, et des dômes de feuillages. Ici, au contraire, le sol semé de cailloux anguleux, se hérisse de touffes d'orties, de groupes de chardons, de genêts d'un vert noir, de marrube empêté, de buissons épineux et d'arides bruyères, dont le vent agite les rameaux desséchés. L'espèce de gémissement qui en sort, rappelle tout à coup ces plaintes funèbres, que les esprits des montagnes font entendre dans les chants d'Ossian, lorsque ce Barde, assis sur le sommet d'un roc avancé dans les mers d'Ecosse, convoque, aux accords de sa harpe mélancolique, les mânes de ses aïeux errans sur les nuages (1). Mais ce petit désert,

---

(1) Les poèmes erses et gallois, découverts par Macpherson vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle, et publiés sous le nom d'Ossian, étaient-ils connus, pouvaient-ils l'être de l'Homme au Masque de fer ? Question de chronologie littéraire qui prépare des tortures aux Saumaises futurs, mais dont la solution est réservée à Huph' Blair, qu'on peut consulter.

si déplaisant au voyageur, obligé de le traverser en plein midi, a bien des attraits pour celui qui dirige vers la connoissance des métaux, ses études et ses recherches ; car presque tous ces cailloux renferment, sous leur grossière enveloppe, des parcelles brillantes de cuivre, de fer et d'or. La terre qui les contient, en les déguisant, paraît d'une couleur brune, qui teint de rouille les torrens formés par les pluies. Si l'on conclut de ces apparences, ou les flancs de cette montagne conçoivent et élaborent une mine métallique, ou son sommet fut jadis la bouche d'un volcan, dont ces substances seraient le cratère éteint : je ne crois pas cette remarque à dédaigner.

Des aspects rians embellissent le revers de cette croupe sauvage. On la descend par un sentier étroit et sinueux, pratiqué dans un jeune taillis, dont la tendre verdure contraste avec la sombre épaisseur du bois précédent. Les racines des arbrisseaux qui composent celui-ci sont abreuvées par une source limpide, qui jaillit et s'échappe sous un

dominer sur toute la contrée. Il paraît, au premier coup d'œil, composé d'une grande galerie voûtée, dont chaque arceau est accompagné d'un vitrage de couleur. Là sont empreints, dans des compositions gothiques, les hauts faits des châtelains, dont cet édifice retrace les siècles chevaleresques. D'une part, il est flanqué de plusieurs tourelles pyramidales, qui semblent de loin réunir en un seul faisceau les guidons de leurs girouettes. Du côté le plus découvert, s'appuie une grosse tour, percée de meurtrières et couronnée d'un double rang de crénaux ; leurs embrasures, d'où jadis tombaient des instrumens de mort, sont maintenant remplies par des touffes de giroflées jaunes, ou par des arbustes épineux. De plusieurs fentes, dont le temps a cicatrisé cette forteresse, sortent, par gerbes, des graminées saxatiles que le moindre souffle agite ; et de distance en distance, on voit se balancer de longues guirlandes de fleurs rouges et bleues qui se plaisent à décorer de leurs nuances bril-

lantes la sombre vieillisse du monument.

Quand on l'examine du côté opposé, on ne peut voir sans surprise et sans admiration, l'immense courtine de lierre qui le tapisse et l'enveloppe. Les souples rameaux de cet arbuste ont grimpé, s'insinuent et s'accrochent du pied de la tour jusqu'à son dernier sommet. A travers cette verdure luisante et ses bouquets en grappes, à peine peut-on distinguer les corniches brunes des fenêtres, dont elle masque l'ouverture comme par un réseau : c'est là, c'est dans le creux de cette retraite cavernieuse que des hibous ont établi leur domicile et leurs nids ; c'est aussi de là qu'à la chute du jour, on voit s'élancer d'innombrables chauves-souris, qui, cherchant leur pâture dans les airs, y planent d'une aile silencieuse.

Ce gothique manoir, avec le parc qui l'entoure, est assis sur le penchant de la montagne, d'où, au tems des guerres civiles, il commandait tout le pays. Durant les fureurs de la Ligue,

il fut la retraite et l'arsenal de plusieurs seigneurs bourguignons , partisans déclarés des Guises. Après la conquête d'Henri iv , il devint la propriété du seigneur des *Anglecourts* qui substitua ce nom à celui de *la Châteigneraye* , qu'il avait précédemment porté , et duquel il était redevable à une prodigieuse quantité de châteigniers plantés dans les environs. A la mort de M. des *Anglecourts* , ce domaine et ses dépendances formèrent la partie la plus considérable de sa succession , qui passa toute entière à son fils , l'un des *menins* du dauphin , qui fut depuis Louis xiii.

La situation de ce château le ferait jouir d'une vue très-étendue , si la plus grande partie de son horizon n'était borné par des montagnes ; on les voit entassées les unes sur les autres , coupées en amphithéâtre , et fuir dans un vague lointain , toutes chargées de vignes et de forêts sur lesquelles s'arrêtent les nuages. Par-ci , par-là , à travers des échappées de vallons , on distingue plusieurs maisons de campagne ,

dont les mansardes rouges se font remarquer parmi la verdure ; ou quelques clochers qui élèvent leurs flèches aigues au-dessus des plus grands arbres. Si, du haut du donjon, on jette les yeux sur les terrasses qui lui servent de base, elles paraissent tellement couvertes de bois, qu'il est difficile de concevoir qu'il existe entre elles des espaces où soient réfugiés plusieurs hameaux, qu'on devine cependant à la pointe de leurs clochers. Celui d'un abbaye de filles, situé à plus d'une demi-lieue, pourrait servir de point de mire à l'embrasure centrale des créneaux : de là, on découvre entièrement son église gothique, avec ses arcs-boutans, ses vitraux peints et la coupole hémisphérique de son chévet. En plongeant ses regards au Sud, on les égare sur les croupes vineuses de la Bourgogne ; mais en les ramenant plus près de soi, on les fixe par le spectacle d'une petite ville, à demi assise sur la pente de deux collines, dont l'une est garantie par deux énormes tours crénelées. Un

long ruban de cristal qui promène ses replis bordés de saules au fond d'une petite prairie, conduit l'œil qui suit ses détours; d'abord à plusieurs moulins, dont on entend le bruit; ensuite, à la chute d'une large écluse qui brise avec fracas ses écumes bouillonnantes, et court à cent pas dormir dans un gouffre; enfin, sur les rives d'un étang, dont la face légèrement ridée, réfléchit l'imposante masse du château.

C'est dans ce château, dont en reconnaissance des plaisirs que j'y ai goûtés, j'ai commencé par décrire les environs; c'est aux Anglecourts que j'ai vu s'écouler les premières années de ma vie et les seules de mon bonheur. Dans un coin du parc, abrité par un quartier de roc, on avait pratiqué un pavillon rustique, en forme de chaumière, où se trouvaient réunies toutes les jouissances des champs: ses murs de plâtre étaient parés à l'extérieur de volets verts, et sa toiture de simple paille paraissait toute bronzée de mousse. Au bout du petit tertre

sur lequel elle était bâtie, on avait planté un long berceau, dont la vigne faisait la richesse, dont le lilas, le seringat et le chèvrefeuille faisaient l'ornement. Une belle pelouse s'étendait sur le terrain légèrement inégal et montueux, qu'enfermait de trois côtés un fossé rempli d'eau limpide. Voilà le manoir où je devais recevoir les premiers élémens de l'existence. et Job

La fatalité qui a présidé à ma destinée ne m'a jamais permis de vérifier sous quelle date fixe je dois placer l'époque de ma naissance. Selon un calcul approximatif, je crois pouvoir la porter vers la fin de l'année mil six cents trente : ce fut donc alors que je commençai à habiter la maisonnette du parc des Anglecourts. et Job

J'y reçus pour nourriture première le lait d'une bonne femme dont j'ai vu le rôle qu'elle a joué dans quelques événemens de ma vie ; il faut que je crayonne ici le portrait. Madame Joblin touchait à sa trentième année, et en était à son second nourrisson, lorsqu'on me

confia à ses soins ; elle sévra pour moi  
 fille du baron des Anglecourts. Née  
 à Croisic, en Bretagne, et veuve de  
 l'intendant du baron, lequel était, je  
 sais, de Sens, elle avait, dans son ca-  
 ractère, un mélange de l'entêtement bre-  
 ton et de la cordialité bourguignonne. C'é-  
 tait plus qu'une paysanne, ce n'était pas  
 une bourgeoise. Petite, courte de taille,  
 fine de peau, elle possédait une gorge  
 d'une forme et d'une blancheur admi-  
 rables. Vive, leste et même emportée,  
 elle avait la répartie brève et le geste  
 prompt. La grandeur ne pouvait l'é-  
 blouir, l'opulence ne lui en imposait  
 point, l'autorité ne l'eût pas intimidée ;  
 elle concevait rapidement, voulait avec  
 force, exécutait avec opiniâtreté. Elle  
 était dévouée à ses maîtres, idolâtrait  
 ses nourrissons ; mais plus qu'eux, elle  
 méprisait ce qu'elle croyait son devoir.  
 Enfin, pour achever cette ébauche, et  
 en éloge, quoique femme, domestique,  
 quelquefois bayarde, elle savait gar-  
 der un secret. Si celui de mon origine ne lui fut

point entièrement révélé, du moins lui en laissa-t-on entrevoir une partie. C'était le seul moyen de l'attacher à ma destinée; car, quoique d'une condition au-dessous de la médiocre, elle eût rejeté la fortune que n'aurait point accompagnée la confiance. La suite de ces mémoires montrera combien elle en était digne.

Afin de mieux épaissir les ténèbres dont on vouloit couvrir mon berceau, M. des Anglecourts m'avait annoncé comme sa nièce. Sa sœur, la marquise de Louvigny, qui demeurait habituellement à la cour, s'était prêtée à cette supposition, sans cependant qu'on l'eût informée du véritable motif; car les menées de son mari étaient à redouter et auraient pu me devenir funestes. Ceci trouvera son explication.

Attentive à contribuer au mystère, madame Jobin, qui ne me désignait que sous le nom de *Caroline*, avait grand soin de ne laisser soupçonner mon sexe à qui que ce fût: elle ne m'habillait, ni ne me déshabillait de-

ant personne, hormis M. des Angles-ourts, qui en qualité d'oncle, recevait es complimens sur la gentillesse de sa petite parente. Chaque jour il venait le voir deux fois, m'embrassait tendrement et tristement, et ne manquait mais de terminer sa visite du soir par un signe de silence et de discrétion u'il adressait à la nourrice. J'ai su depuis que ce signe, que le bonhomme croyait nécessaire, et qui avec une telle fin même était au moins inutile, provoquait sa mauvaise humeur durant quelques minutes. Pour qui me prend-il ? disait-elle en me serrant fortement dans ses baniles de mon maillot. Vive Dieu ! nous savons ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire ; ce n'est pas d'aujourd'hui u'on garde des secrets. Et comme souvent mes cris, excités par ses brusques mouvemens, redoublaient : allons, murmure, ajoutait-elle, en me retournant, ne vas-tu pas me gronder aussi ? pleure, pleure ; accoutume-toi aux larmes, tu m'as bien l'air d'être condamné en verser ! Puis cette idée l'attendris-

sant, elle me mouillait des siennes, et ne me mettait au lit, que quand j'étais apaisé par ses carresses.

Mais celles qui, dès cet âge si tendre, me faisaient le plus de plaisir, et avaient sur moi une espèce d'empire, me venaient de mademoiselle des Anglecourts, ma sœur de lait, fille unique de celui qu'on appelait mon oncle; et qui, en conséquence, me regardait comme sa cousine. Une complexion très-délicate, et qui même jusqu'à la dentition, ne permettait pas qu'on se rassurât sur la possibilité de son existence, avait déterminé le baron et sa nourrice à lui continuer le lait jusqu'à dix-huit mois; et ce régime ménagé lui avait été si favorable, que non-seulement il avait contribué à fortifier son tempérament, mais que vraisemblablement il lui avait sauvé la vie. A l'époque de ma naissance, madame Jobin avait donc pu transmettre à un autre nourrisson les tendresses que jusqu'alors elle lui avait prodiguées; mais en la sévrant de son lait, cette bonne femme était

de la sévrer de son attachement et de ses soins. Considérant que M. des Anglecourts , veuf depuis quelques mois , et engagé dans un procès considérable relatif à une succession dont sa femme se prétendait héritière , et de laquelle il devait continuer la poursuite par intérêt pour sa fille ; pensant , dis-je , que son maître ne pourrait donner à elle-ci toutes les attentions qu'exigeait sa santé chancelante , Madame Jobin avait fait consentir le baron à lui abandonner cet enfant encore quelques années. Cette disposition s'accordait tout autant mieux avec les vues de M. des Anglecourts , que la présence continue de la petite Onézime suppléerait à la société d'autres enfans , dont on n'avait expressément défendu la fréquentation. Quant aux détails de la première éducation qui , de cette manière , se doublait pour la nourrice , le baron n'avait pas craint de s'en charger seul , afin de n'avoir à partager avec personne le secret de mon existence ; ensuite pour satisfaire son cœur , char-

mée de réunir ainsi les deux seuls objets de ses affections ; je dis les seuls , car son propre fils , le seul qu'elle eût eu de M. Jobin , était mort de la même petite vérole qui avait emporté le père et madame des Anglecourts, et qui avait respecté la mourante Onézyme.

Ce fut donc avec cet enfant que je partageai les soins de notre nourrice et de notre gouvernante commune. Plus d'une fois aussi, bien qu'elle fût sévrée dès long-temps, Onézyme partageait son lait. Lorsque nos gentillesse l'avaient mise dans une veine de gaieté, elle se donnait le plaisir de nous suspendre à ses mamelles et de nous porter, dans cette posture, au château, où le sensible baron nous accablait de caresses paternelles.

Je viens d'observer que sa fille, âgée plus que moi d'environ dix-huit mois, avait acquis sur mes volontés une sorte d'empire. Né vif et pétulant, à peine eus-je atteint ma première année, que ce caractère se manifesta par la mutinerie ; je dési-

rais sans motif, je voulais avec chaleur, je m'impatientais aisément. Les menaces de madame Jobin n'avaient pas le pouvoir de m'effrayer; souvent ses caresses obtenaient peu d'avantage sur mes emportemens : il y avait pourtant un moyen de les adoucir, quelquefois même de les faire cesser. On appelait Onézyne : Onézyne arrivait avec un peu de lenteur, s'approchait de moi sans empressement, et d'une petite mine grave, elle m'adressait quelques mots qui rarement manquaient leur effet. Le rire alors succédait aux larmes; je m'élançais impétueusement au visage de ma cousine, que j'empoignais de mes dix doigts, au risque de l'éborgner; mais un léger soufflet de ma jeune Minerve me rappelait aux convenances et rétablissait l'ordre. Madame Jobin disait alors au baron, que ces scènes enchantaient : on ne s'est pas trompé en nommant celui-ci Caroline; car, ajoutait-elle, en montrant mademoiselle des Anglecourts, voici le gar-

çon ; et si jamais ils étaient époux , je prédis qu'elle porterait le chapeau. A ces mots , le baron semblait effrayé , poussait deux ou trois soupirs , ne disait mot et se retirait sur la pointe du pied , après avoir posé son index en travers sur ses lèvres. Vive Dieu ! s'écriait madame Jobin , en le regardant sortir et en haussant les épaules , voilà bien du mystère pour un bâtard ! Quand ce serait celui d'une reine , croit-il qu'il serait plus difficile d'en garder le secret ? On voit par ces paroles , que la bonne nourrice ne savait que la moitié de celui-ci.

Plus je grandissais , plus Onézyne acquérait de l'influence sur moi. Tout excitait mes désirs ; la moindre contrariété décidait mon emportement ; il ne fallait rien alors pour le porter jusqu'à la colère. Madame Jobin , avec toute sa brusquerie , n'était guère propre à m'en corriger. Plus elle s'irritait , moins je voulais céder ; les punitions qu'elle m'imposait ne me corrigeaient pas mieux. Mais qu'Onézyne parlât

ou sourit, cela suffisait pour tout obtenir ; que son œil vînt à me lancer un regard sévère, le mien aussitôt se chargeait de pleurs. Son silence me mortifiait plus que les criailleries de madame Jobin ; son sourire ramenait déjà dans mon âme le plaisir et la sérénité.

Nous nous perdions peu de vue, et qui découvrait l'un, était sûr que l'autre n'était pas éloigné. Nos promenades, auxquelles d'ailleurs présidait toujours la nourrice, se renfermaient dans les limites du parc, d'où le baron avait eu la précaution de bannir insensiblement les importuns. Pour varier nos jeux, il ne dédaignait pas de les partager. Je gravissais avec une satisfaction inexprimable, les tertres revêtus de gazon ; je me plaisais à me rouler sur la pelouse épaisse ; avec un énorme danois, aussi complaisant que vigoureux, qui se prêtait à toutes mes fantaisies. Durant ces exercices, qui avaient lieu pendant la belle saison, presque tout

le jour, madame Jobin, assise sur un banc, à l'ombre, son tricot à la main, ne me perdait pas de vue. Un grand vivier, placé au bout de la grande allée du parc, lui donnait des transes cruelles; elle me criait sans cesse, d'une voix enrhumée : Caroline, prenez garde au vivier ! Prenez garde au vivier, mademoiselle ! Je tenais peu compte de ces avertissemens, qui me rappelaient mon sexe prétendu ; et le baron, qui, par égard, me quittait le moins possible, tantôt debout, tantôt assis vis-à-vis de madame Jobin, interrompait sa lecture ou sa promenade, et souriait en observant comme le naturel prenait le dessus et donnait le démenti aux subterfuges de la tyrannie. Pour mademoiselle des Anglecourts, tranquillement demi-couchée sur la verdure, elle était beaucoup plus attentive à tenir la conversation avec mademoiselle *Colombine*, sa poupée, qu'à examiner mes jeux périlleux. Cependant, lorsqu'elle commençait à se lasser, elle

venait poliment demander à son papa un recueil d'estampes de l'ancien testament ; et quand elle l'avait étalé sur ses genoux , elle me faisait signe du doigt de la venir trouver. J'accourais alors , précédé par le fidèle *Mouflar* : j'arrivais tout essoufflé , le front humide de sueur et les joues fleuries des plus belles roses. Je m'agenouillais aux pieds d'Onézime , qui m'essuyait avec son petit mouchoir. *Mouflar* , en agitant la queue , passait la tête sous ses mains caressantes , et nous admirions Jacob , à qui une supercherie vaut la bénédiction de son père , ou Tobie qui entreprend un grand voyage pour rendre la vue au sien. M. le baron et la nourrice n'étaient point indifférens à ces petits tableaux.

C'est dans ce calme heureux que s'écoulèrent les premières années de notre enfance ; je ne les comparerai point à un jour pur et sans nuages , elles ont trop peu duré ; mais à l'aube riante qui promet une belle journée : présages flatteurs , décevante espérance ,

ne nous avez-vous abusés que pour nous mieux trahir!

Nous jouissions, sans le savoir, des plaisirs de l'innocence et de la simplicité. Content de la compagnie du baron et de madame Jobin, ravi de celle de ma charmante cousine, j'étais à cette époque fortunée de la vie, où le cœur enfantin, ouvert à la nouveauté des sensations, s'occupe et se remplit du plus futile objet. Une belle fleur, un bon fruit, un jouet nouveau m'intéressaient avec une vivacité qui tenait de la passion. Mon oncle ayant remarqué que je me plaisais au jardinage, m'avait fait fournir des instrumens proportionnés à ma taille et à ma force; l'une et l'autre démentaient mon âge, et plus encore mon habit. Mon minois lutin et mes tours d'espiègle, cadraient assez mal avec le doux nom de Caroline; et quoique ma nourrice eût prédit à Onézime qu'elle porterait le chapeau, il s'en fallait de beaucoup qu'elle eût rencontré juste en me condamnant au jupon. Chaque jour

en effet démontrait qu'il était moins pour moi un vêtement qu'un embarras. Je ne manquais pas de le mettre en lambeaux dans chacune de mes courses. *Mouflar* d'un côté, les buissons de l'autre, jouaient avec ma dépouille, et lorsque bien harassé, haletant, tout en nage et poudreux, je me présentais à madame Jobin dans l'équipage délabré, dont l'aspect la mettait en fureur, je m'emparais d'un grand chapeau bordé, que mon oncle plaçait ordinairement sur une table, en entrant dans la maisonnette; je le mettais sur ma tête, et le penchant sur l'oreille, j'allais droit à elle, et la regardant d'un œil insolent, je lui criais : je suis capitaine, madame Jobin ! on ne donne pas le fouet aux capitaines ! Mon oncle, qui m'enseignait l'exercice, en dépit du jupon, étouffait de rire, et la nourrice l'imitait aussi malgré elle et en enrageant.

Onézyne plus âgée, mais de la même taille que moi, faisait avec mon caractère fougueux, un contraste parfait. Rien en elle cependant n'annonçait la

timidité ou la faiblesse. À cet égard, je montrais beaucoup moins qu'elle de fermeté et de constance. Une brûlure légère, le moindre choc suffisaient pour me faire jeter des cris aigus. Ma cousine alors me reprenait avec une sorte de sévérité ; mais comme si déjà elle eût compris que le précepte sans l'exemple n'est qu'un sermon inutile, elle n'oubliait pas de justifier les siens, en se proposant pour modèle. Je me rappelle qu'un soir, en voulant éclaircir la lampe, je fis tomber sur ma main une goutte d'huile bouillante ; je me crus mort pour le moins, et mes plaintes furent conséquentes à ma peur. Comme le mal que je m'étais fait, étant bien moindre qu'elle, me laissait l'esprit et la vue libres, je crus apercevoir Onézyne qui chiffonnait autour de sa poupée, s'enfoncer l'aiguille dans le doigt, au bout duquel le sang parut aussitôt ; elle le présenta d'un air riant, et me dit : je ne suis pourtant pas capitaine ! Il faut que je note, pour ma confusion, que depuis quelques jours mon

oncle , qui me continuait ses leçons de manoeuvre , m'avait élevé à ce grade. Dureste, sa fille était aussi tranquille que je me montrais pétulant , plus sérieuse que j'étais folâtre , et aussi réfléchie que j'étais éventé. Elle annonçait un grand caractère , un cœur haut : elle a tenu parole. Ma déférence pour elle était extrême ; avec un esprit juste et un tact sûr , je reconnaissais déjà qu'elle ne demandait de moi rien que de sensé ; et comme elle le demandait avec une douceur imposante , je trouvais du plaisir à lui obéir. Je me moquais de madame Jobin qui criait en commandant , qui exigeait d'un ton impérieux ; Onézyne seule avait le secret de mon caractère , et deux mots de sa bouche rendaient souple comme un mouton , ce petit lion déchaîné.

Ce fut sur ces entrefaites que dans la maisonnette , ou plutôt dans le parc , duquel depuis fort long-temps je n'avais franchi les limites , arriva le premier notable événement qui me fût personnel.

Il y avait bien huit jours que mon oncle , sous prétexte de récompenser mon application et mon aptitude aux évolutions militaires , me promettait un superbe habit uniforme. Un soir en effet il apporte sous son bras un grand carton , qu'il place hors de ma portée , mais non de ma vue et qui excite mon impatiente curiosité. Armé de la canne de M. des Anglecourts , je fais l'exercice sous son commandement et je le fais mal. Le baron , qui avait servi , qui servait même encore , oubliait qu'à mon âge on pût éprouver des distractions ; il me tançait vertement sur ma maladresse : Précisément la veille , murmurait-il entre ses dents , n'est-ce pas jouer de malheur ? Plus il y mettait d'obstination , moins j'y apportais de bonne volonté. Le carton avait tous mes regards et toutes mes pensées. Mon oncle enfin le remarqua , et se préparant à l'ouvrir : Caroline , me dit-il , c'est l'uniforme ; mais promettez-moi que vous ferez mieux demain. Je m'y engageai , en sautant

d'aise, et le bienheureux carton fut ouvert : il renfermait , outre un ajustement complet de hussard , un petit fusil et un cimeterre. Transporté , hors de moi , je m'en saisis avec vivacité , et courant comme un fou sur madame Jobin , toute étoudie d'une pareille scène , je la force à fuir et à se cacher dans ses rideaux. Revenu près de ma cousine , je dépose à ses pieds l'arme meurtrière , qu'elle me remet , en souriant , après l'avoir examinée en silence. Le lendemain , chaque pièce de mon nouvel équipement fournit matière à mon petit babil et fut l'objet de mes hommages. Je ne pouvais me lasser d'admirer le bonnet surmonté d'un panache flottant , et le plaçant sur ma tête d'un air déterminé , j'allais demander à mon oncle , à ma nourrice , à Onézyne même, comment ils me trouvaient ? Cependant on s'occupait beaucoup aussi de la toilette de cette chère cousine. Par l'avis de madame Jobin , on l'affubla d'une magnifique robe de brocard vert à fleurs d'or ; on chargea

sa tête d'une riche aigrette de diamans, on en couvrit sa poitrine. La pauvre enfant, comme emprisonnée dans ses chaînes pompeuses, ne pouvait ni se mouvoir, ni respirer. Elle en aurait volontiers pleuré. Moi, en face d'un miroir que, pour la première fois, je trouvais trop petit, je commandais l'exercice, et le faisais tout à la fois; je chargeais mon fusil, je faisais le moulinet avec mon sabre, je marchais au pas de charge avec la gravité d'un général. Onézyme, pouvant à peine me suivre des yeux, ne disait mot; elle enviait sans doute mon bonheur et ma liberté.

Pour l'heure du déjeuner, la première pièce du pavillon, laquelle durant l'été servait de salon, fut nétoyée, parfumée et parée de fleurs fraîchement cueillies. Nous étions à la mi-mai, c'est-à-dire aux plus beaux jours, et le matin de celui-ci en promettait un des plus riants. On dressa la table sous la tonnelle de la terrasse. De cet endroit, élevé de quelques pieds au-

dessus du sol du parc, on jouissait d'une vue étendue et assez variée. D'un côté, de longues avenues de hauts marronniers, dont la verdure un peu sombre, était égayée par une belle broderie de bouquets blancs. Au bout de la grande allée, une vaste nappe d'eau couronnée d'une magnifique plate-bande de tulippes, dont les vives couleurs, qui se peignaient dans les flots, teignaient le cristal de mille nuances. D'autre part, les murs gothiques, les tourelles, la galerie voûtée, et sur-tout la grosse tour du château, dont la masse et la teinte rembrunie contrastaient avec l'élégance et la légèreté du pavillon. A travers les pampres et le lilas de son berceau, on remarquait mon petit jardin, que, par ordre de mon oncle, son jardinier avait arrangé symétriquement et qu'il avait orné de plants verdoyans et de buissons fleuris. Le concert lointain des oiseaux nichés sous la feuillée, auquel se mêlait le murmure du ruisseau qui baignait la

terrasse, formait une harmonie assortie à ce gracieux et simple paysage.

Vers neuf heures, M. des Anglecourts nous quitta, après nous avoir annoncé la visite de deux dames en faveur desquelles il nous demanda beaucoup de déférences, de politesses et de respect. Lorsqu'il fut sorti, madame Jobin me dit que si je voulais obtenir des confitures et des dragées, je devais témoigner une grande amitié et faire de vives caresses à celle qui portait un chapeau de paille gris-de-lin, et qui d'ailleurs était la plus petite. Toutes ces observations, trop minutieuses pour un enfant, et sur-tout pour un enfant de mon caractère, m'auraient échappé, sans l'article des friandises; c'était, après l'esprit d'indépendance, mon péché le plus mignon : la remarque de madame Jobin subsista.

Un mouvement que nous entendîmes à la barrière du parc, nous prévint de l'arrivée des deux étrangères. Madame Jobin, en parure très-recher-

chée, nous prit tous deux par la main, descendit la terrasse, et marcha à leur rencontre. Ni ma cousine, ni moi n'avions encore vu des femmes du monde : la jardinière et ses filles, que le hasard ou le besoin de leur service, avaient quelquefois amenées sous nos yeux, ne pouvaient nous en donner une juste idée. Le premier aspect des voyageuses me surprit donc et m'intimida. D'un air assez maussade, et en balbutiant quelques paroles inintelligibles, je présentai à chacune un bouquet de roses. La plus grande reçut le sien en riant et m'embrassa avec beaucoup de tendresse ; l'autre semblait gênée, embarrassée et se soutenait à peine. On m'a rappelé depuis, qu'obligée de s'appuyer sur le bras de sa compagne, c'était dans cette situation qu'elle s'était traînée sous le berceau, en répétant d'une voix tremblante : Quoi le voilà ? et que celle-ci, qui ne cessait de me caresser, lui répondait : Oui, madame ; il est charmant.

Le baron fit, comme il le put et avec

moins de simplicité que de zèle , les honneurs du déjeûner. Il présenta aux dames mademoiselle des Anglecourts , que son ajustement rendait plus sérieuse encore qu'à l'ordinaire. Celle qui paraissait affligée , l'embrassa plusieurs fois et presque toujours en pleurant. Cette tristesse m'avait d'abord éloigné d'elle , et il fallut que la nourrice me fit ressouvenir de sa leçon. Afin donc de lier conversation avec cette dame , je vins lui proposer de lui donner un échantillon de mon talent , en faisant la manœuvre devant elle. Elle sourit à travers ses larmes , qui redoublèrent à mesure que je m'escrimais davantage. Le baron , satisfait de son élève , ne remarquait pas cette affliction , que l'obligante madame Jobin augmentait par ses consolations déplacées.

Lorsque l'exercice fut terminé , j'allais , suivant ma coutume , faire le dernier salut à Onézyne ; mais celle-ci , qui n'avait pas ouvert la bouche de tout le jour , s'écria d'un ton mécontent , et en m'indiquant l'étrangère : à ma-

dame ! Cette dernière me prit alors dans ses bras , me serra fortement sur son cœur , me couvrit de larmes et de baisers. Ses baisers me firent plaisir , et je les lui rendis ; mais ses pleurs , qui m'affligeaient , excitèrent les miens. Elle dit à ce sujet quelque chose de fort tendre et de fort mélancolique , que la nourrice ne put bien me rendre quelques années après , mais qui , selon les conjectures de cette femme , témoignait en même temps la douleur , la crainte , les regrets et le repentir.

Après une entrevue de deux heures au plus , les voyageuses prirent congé de nous. La plus petite , après avoir ajouté à ses caresses des témoignages qui devaient m'en laisser le souvenir , ne pouvait me quitter. Arrivée à la porte du parc , elle faillit s'évanouir , et il fallut qu'on m'arrachât de ses bras. M. des Anglecourts , aidé de la seconde étrangère , parvint à la décider. Celle-ci qui , durant la visite , s'était montrée d'une gaieté vive , ne put non plus retenir ses larmes ; bien entendu que les

miennes s'y mêlèrent La bonne Jobin que ce spectacle affligeait\*, vint s'en consoler , en contemplant les ca-deaux qu'elle avait reçus pour elle et pour nous. Sur-tout le magnifique entourage d'une miniature que la dame m'avait passée au col, la frappa. Vive dieu ! je ne me trompe pas , s'écriait-elle , en la contemplant ; c'est une princesse, ou je ne m'appelle pas madame Jobin ! Onézyne , toujours silencieuse , mais moins triste depuis le départ des étrangères, fixait ses regards sur la peinture , et disait de temps en temps avec réflexion : elle est bien jolie !

Toute la belle saison se passa et nous atteignîmes l'automne , sans qu'il survint aucun changement dans notre genre de vie. \* Seulement Onézyne , qui depuis plusieurs mois savait lire, m'apprit à connaître d'abord , puis à assembler mes lettres , au moyen d'un syllabaire , en forme de jeu fort ingénieux. La manœuvre d'ailleurs allait son train et nous retraçait souvent la visite des dames étrangères. Alors ma cousine et moi de-

mandions à voir *le beau portrait*, qui nous était accordé comme une faveur ou comme une récompense. J'ai depuis réfléchi que le baron ne considérait jamais cette miniature qu'avec des regards respectueux et attendris. Il faisait observer à madame Jobin la beauté, la grâce et la délicatesse de la personne qu'elle représentait : c'est à la fois, ajoutait-il, la plus aimable et la meilleure des femmes, mais c'est aussi la plus malheureuse. La nourrice, fâchée que le secret n'échappât point tout entier à son maître, feignait de ne pas l'entendre et répondait : c'est une princesse sans doute, car je ne vis jamais de plus gros diamans.

Le mois de septembre, marqué par la naissance d'un Dauphin, qui fut depuis Louis XIV, fut pour toute la France le signal de la joie, des fêtes et de l'espoir. La nation, également lasse de la faiblesse de son roi et de la tyrannie du principal ministre, crut voir, dans ce royal enfant, le gage et peut-être l'auteur d'un gouvernement plus fortuné. La longue stérilité de la reine

avait achevé de fermer les âmes que comprimait, depuis long - temps , le spectacle des échafauds dressés par Richelieu. Elles se dilatèrent et s'ouvrirent de nouveau à l'époque de ce mémorable événement: M. des Anglecourts se piqua de le célébrer d'une manière digne de son objet. Son inclination pour la maison royale lui en faisait un devoir, autant que les marques d'estime et de protection qu'il avait reçues de Louis XIII; dont je crois avoir dit que mon oncle avait été menin avant que ce prince fût roi. La politique du cardinal-ministre, qui tendait à rassembler sous le joug royal tous les seigneurs dont la puissance avait jadis balancé et pouvait encore inquiéter celle du monarque; cette administration hautaine et arbitraire avait toujours ménagé le baron et respecté ses privilèges, de manière qu'avec un esprit remuant et un caractère ambitieux, il eût peut-être embarrassé le gouvernement et barré au moins pour un temps, son système despotique; et

cela, avec d'autant plus de facilité, que la faveur du prince et de la reine lui avaient valu le commandement supérieur de plusieurs régimens qui lui étaient dévoués. Mais loin de fomentér dans son cœur des sentimens contraires à la soumission d'un sujet fidèle et à la reconnaissance d'un bon serviteur, M. des Anglecourts n'y en gardait aucun; il n'en avait même jamais éprouvé un seul qui ne se dirigeât tout entier vers la prospérité de ses maîtres et le maintien de leur autorité. Peut-être intérieurement satisfait de se voir épargné dans la ruine qui avait bouleversé la noblesse française, il se regardait moins comme le propriétaire de ses domaines, que comme l'usufruitier. Il n'ignorait pas qu'il en avait conservé la jouissance par l'intervention de Leurs Majestés, qui n'avaient pas dédaigné de le protéger auprès du ministre réformateur. Cette idée, en échauffant continuellement sa gratitude, garantissait la cour de son dévouement; et il était besoin que son caractère pacifique rassurât

sur son influence, pour que M. de Richelieu non seulement ne la détruisît pas, mais parût la voir sans souci.

Si, par les rapports de son âge et de sa charge, ses premières années avaient semblé exclusivement consacrées au roi, des circonstances, que ce récit expliquera, l'attachaient avec non moins de zèle et peut-être plus de délicatesse et de sensibilité aux intérêts de la reine. Sans devancer ici la marche des faits, ni sans hâter le développement des sentimens, il suffit de rappeler que depuis plus de vingt-deux ans, cette princesse, écartée du lit nuptial par les menées du cardinal et les préventions de son époux, n'avait connu de l'hymen que les rigueurs; que, d'ailleurs, la singularité de sa position ne lui permettait, au faite des grandeurs, que d'en embrasser le fantôme; que, formée enfin par la nature pour aimer et destinée par sa fortune au commandement, elle s'était vue contrainte de fermer son ame à la tendresse et ses yeux à l'éclat du sceptre. Fille, femme, sœur et belle-sœur des

rois, elle avait dû comprendre que le trône n'est souvent qu'un pompeux esclavage. Issue des Césars, unie aux Bourbons, alliée aux Stuarts, tant de couronnes et de lauriers n'avaient écarté ni les nuâges de son front, ni les ennuis de son cœur. Ce cœur n'avait rencontré à la cour d'Espagne aucun cœur digne de lui; celle d'Angleterre peut-être lui eût offert quelque dédommagement; mais le devoir, mais tant d'autres sentimens le retenaient en France! Le principal cependant lui avait été jusqu'alors refusé; celui qui obtient et mérite un titre sans lequel une reine de France n'est qu'une femme: il fallait qu'Anne devint mère. Nous verrons si cette qualité, qui lui assurait de la considération, lui valut le bonheur.

Il ne tint pas au baron que cet événement ne commençât celui de sa souveraine. De magnifiques réjouissances furent célébrées aux Anglecourts: une illumination des bâtimens et du parc, une jôûte sur la pièce d'eau, des emblèmes ingénieux et des devises, un

festin donné à toute la noblesse des environs , des tables servies avec profusion pour les paysans, un grand bal paré et des danses durant toute la nuit, firent éclater l'allégresse de mon oncle , et imprimèrent de l'événement qui l'occasionnait une idée aussi satisfaisante qu'ineffaçable.

Mon objet n'est pas de décrire cette fête , qui , quoique fort agréable relativement au temps et au lieu où elle fut donnée , a été surpassée de si loin par celles qu'a multipliées depuis le prince qui en était l'objet , que mes détails paraîtraient pour le moins fastidieux et superflus. Je ne saurais pourtant passer sous silence l'allégorie qui fit remarquer le feu d'artifice. Il avait été placé sur le donjon de la grosse tour et fut tiré à minuit. La nuit étant belle , mais obscure , permit de jouir de son ingénieuse composition. D'abord des nuages épais parurent s'élever du milieu des crénaux , et de-là se répandre sur le ciel, qu'ils couvrirent comme d'un vaste rideau. Bientôt, au bord de l'horizon

méridional, on vit se lever le croissant argenté de la lune, qui après un cours traversé par de nombreux nuages, s'arrondit en disque, mais s'enveloppa d'une vapeur rousse et ensanglantée. A sa suite parut, dans un lointain vague, une petite étoile, qui brilla immobile durant quelques minutes. Cependant la lune qui venait de s'échancrer, approchait de son déclin, lorsqu'au point opposé, une vive blancheur, marque de l'aurore, présagea l'arrivée d'un astre resplendissant. Le soleil en effet s'élança tout étincelant d'un océan de lumière, et parcourut à pas de géant son éblouissante carrière sous un pavillon d'azur. La lune sembla ranimer sa lueur pâ-  
lissante pour contempler la marche auguste de ce grand astre; mais dans les tourbillons lumineux qu'il roulait autour de soi, la petite étoile fut éclipsée et disparut. Chacun fit des conjectures, hasarda des explications, devina à peu près. On fut d'accord sur la justesse des emblèmes principaux, mais l'étoile partagea tous les avis : plusieurs observè-

rent que si elle désignait le roi, elle était trop brillante; mais que si c'était son ministre, elle n'était ni d'une forme assez menaçante, ni d'une influence assez funeste. Un gentilhomme, que M. de Richelieu avait complètement ruiné, s'écria, en franc Bourguignon, que pour que l'allégorie eût été juste, il eût fallut, au lieu d'une étoile paisible, montrer une comète flamboyante. M. des Anglecourts ne répondit rien; mais comme il avait été l'inventeur de l'artifice, il fut aussi le seul qui en eût le secret. J'en compris tout le sens bien des années après.

A dater de ce jour, dans lequel le tumulte inséparable d'une fête de cette espèce, ne permit à ma cousine, ni à moi, d'être beaucoup remarqués; nous quittâmes l'habitation de la maisonnette et nous nous installâmes au château. Sans s'expliquer nettement sur mon sexe, mon oncle augmenta ma garde-robe de plusieurs habits masculins; mais comme madame Jobin me resta attachée pour la conduite intérieure,

et que l'on continua à me nommer *Caroline*, tout le monde s'accoutuma à me prendre pour une petite fille qui manifestait des inclinations un peu viriles.

Quoique militaire et courtisan, M. des Anglecourts ne manquait pas d'instruction; il possédait mieux encore, étant doué d'un esprit facile, qui lui permettait de tout comprendre, et d'un jugement sain, qui le mettait à même de prévoir et d'apprécier. Quelques fussent ses projets pour sa fille et ses pressentimens sur moi, je dois reconnaître que les uns et les autres furent à notre avantage. Dans l'état actuel des choses, il n'était pas certain que ni Onézyme, ni moi fussions à l'abri des événemens. En nous donnant le trésor d'une éducation distinguée, il voulut nous placer hors de leur atteinte, ou du moins nous armer contre leurs traits. Le baron avait été jadis bon cavalier, excellent maître d'escrime, nageur adroit, chasseur infatigable. A ces exercices qui développent les facultés physiques, il avait joint plusieurs connaissances intellec-

tuelles. Les élémens de la géométrie lui avaient été familiers, et il les avait conduits, avec succès, jusqu'à la tactique et aux fortifications. Ces lumières, plus que sa naissance, lui avaient mérité un commandement supérieur, et il avait pris nombre de ses grades sur le champ de bataille. Contraint depuis à vivre retiré, et presque toujours à la campagne, il avait profité du loisir qu'elle donne pour revenir, avec détail, sur ses humanités. Les anciens lui redevinrent familiers; mais des convenances personnelles lui firent préférer à toutes études, celle de la langue espagnole, et à tout auteur Michel Cervantes. Aussi nul doute qu'il ne commençât le cours de mes instructions par me mettre entre les mains l'immortel et singulier roman de cet écrivain. *Don Quichotte* était le favori de la reine Anne, qui, le regardant à juste titre comme la gloire de sa patrie, en faisait un tel cas, qu'au lieu de répondre : Je suis Espagnole, elle avait coutume de dire : je suis du pays de Cervantes et de D. Quichotte. Il fal-

lait moins que cette protection déclarée pour que chaque courtisan s'empressât de placer, sinon dans sa tête, au moins dans sa bibliothèque, celui qui en était l'objet; mais comme la traduction de Filleau-Saint-Martin n'avait pas encore paru, ceux qui voulurent ou lire, ou citer l'auteur, furent obligés d'apprendre son idiôme. M. des Anglecourts, encore plus par goût que par nécessité, n'avait pas été un des derniers; cette étude depuis lui avait été, en quelque sorte, imposée par des motifs bien plus puissans, et ces motifs, que je n'ai connus que long-temps après, m'en firent à moi-même une obligation indispensable. Me voilà donc inséparable compagnon du chevalier de la Triste-Figure, de Rossinante et de Sancho-Pança : chevauchant par les monts et vaux de la Manche; incapable encore de soulever l'enveloppe badine qui couvre cet excellent traité de morale; mais m'amusant beaucoup de l'attaque des moulins à vents, des mésaventures du pauvre écuyer, et répétant à Onézyme les beaux

vers castillans que D. Quichotte adresse à sa Dulcinée. Par un calcul bien entendu, mon oncle ne nous permettait la lecture de ce divertissant ouvrage, que comme un encouragement et une récompense. Ma cousine en récitait un morceau, qu'à l'aide de son père, je traduisais en français ; puis, sur ma version, je recomposais en espagnol les sublimes rêveries du héros de la Manche.

M. des Anglecourts ajoutait à cette occupation l'étude plussérieuse de Virgile, et une notion générale des mathématiques. La feue baronne avait été médiocre musicienne, et son mari, dans sa jeunesse, n'avait pas laissé que de râcler de la mandoline. C'était encore un appendice de l'éducation castillanne. On obtint de l'évêque d'Auxerre une permission de six mois, pour une religieuse du monastère dont j'ai fait mention plus haut. Cette dame, d'une complexion très-grasse, ne pouvait prendre assez d'exercice dans les jardins de son couvent. Sa santé fut le prétexte, et le clavier le motif de son séjour au château.

On tira de sa boîte poudreuse l'instrument de la baronne : il était en fort méchant état ; mais la dame se trouvait munie de bonnes cordes de Naples ; avec de l'intelligence et des conseils , le baron , qui était adroit , raccommoda les sautereaux , recolla les touches et mit le clavier en ordre. Mademoiselle des Anglecourts ne tarda pas à prouver , qu'avec infiniment de maturité dans l'esprit , elle possédait encore une grande justesse d'oreille et beaucoup d'agilité dans les doigts. Ses succès , qui d'abord avaient étonné , ensuite ravi la bonne religieuse , furent si rapides qu'ils la fâchèrent un peu. Le séjour du château , quelque solitaire qu'il fût , lui déplaisait moins que celui de son cloître , où elle trouvait , avec la chaîne des règles , l'orgueil d'une abbesse et la jalousie de quelques sœurs. C'était d'ailleurs une très-faible claveciniste , bonne pour les commencemens , assez forte sur les principes , mais n'ayant aucune exécution. Cependant comme Onézyne ne pouvait que profiter , du côté de l'esprit , qu'elle

avait cultivé, et plus encore du côté du caractère qui était sensible et bon, le baron fit prolonger son congé. Ce tendre parent m'avait acheté une guitare, dont, sous ses yeux et par ses leçons, je ne tardai pas à m'escrimer proprement. Le soir, à la suite du souper, qui, comme tous les repas, était abondant, mais peu recherché, la religieuse se mettait au clavier; quelquefois ma cousine s'y plaçait avec elle pour des sonates à quatre mains; plus souvent aussi, elle chantait quelque vieille romance du temps des Maures d'Espagne; je l'accompagnais en dessus avec ma voix d'enfant de chœur, et souvent je faisais une double partie, en pinçant mon petit instrument. M. des Anglecourts se contentait de marquer la mesure, à moins que le morceau ne demandât un accompagnement de basse, dont il se tirait toujours au mieux. Personne n'était admis à ces petits concerts; hormis madame Jobin, que je contrariais sans cesse sans qu'elle m'en aimât moins, et qui, reculée au fond de l'appartement, sur un sofa de

Bergame, s'attendrissait et s'essuyait les yeux au récit des malheurs d'Inès ou des exploits du Cid. Je m'attendris moi-même, et des pleurs obscurcissent mes regards, en retraçant ces détails de mon enfance. Tableaux d'innocence et de félicité formés par ceux auxquels l'amitié, la reconnaissance m'avaient si tendrement, si fortement lié; charmes des cœurs heureux de soupirer ensemble; doux songes qui berçâtes mon jeune âge, qu'êtes-vous devenus?...

L'exercice du cheval et du fleuret durant l'hiver; pendant l'été, les bains et la natation; dans toutes les saisons la course à pied, quelques travaux manuels et une fatigue modérée contribuaient merveilleusement au développement de nos membres et de nos forces. Je parle au pluriel, car Onézime, d'après l'ordre exprès du baron et même son propre goût, partageait cette éducation agreste et virile. M. des Anglecourts avait craint que si j'étais le seul à la recevoir, cette singularité ne fit naître quelques soupçons; et pour les prévenir, il rejetait

sur l'inclination de sa fille et de sa nièce, le régime un peu extraordinaire qu'il nous avait fait adopter. Ce régime d'ailleurs trouvait son excuse dans la liberté de la campagne, et dans la crainte du retour de ces troubles civils, dont le père du baron avait été l'un des acteurs, et dont son enfance à lui-même avait vu mourir les dernières étincelles. Qui sait, répondait-il aux objections ou à l'étonnement de quelques amis? de nouveaux Guises, d'autres Colignys n'ont qu'à paraître; peut-on prévoir ce que nous prépare la mort du roi, infirme et moribond depuis si long-temps? La régence d'Anne, la minorité de son fils seront-elles exemptes d'oppositions et de débats? Le parti du cardinal, si adroit, si vigoureux, si politique, laissera-t-il tomber les rênes de l'état dans les mains d'une princesse qu'il a toujours haïe? Et cette haine même n'est-elle pas un gage de persécution? Il est donc bon de tout craindre, afin de tout prévenir. On est surpris que de jeunes filles jouent avec l'épée, au lieu d'a-

giter l'aiguille ; mais , l'une n'exclut pas l'autre. Jeanne Hachette , qui nous chassa de Beauvais , nous autres Bourguignons , n'avait-elle pas brodé le drapeau sous lequel elle combattit si vaillamment ? On sait aussi que Jeanne-d'Arc faisait tourner le fuseau , avant que son glaive sauvât la France. Ce n'est pas que de mademoiselle des Anglecourts je veuille faire une héroïne , non plus que de mademoiselle de Louvigny ; mais rien n'empêche , qu'après avoir enchanté nos oreilles par la délicatesse de leur exécution sur le clavecin , elles étonnent nos femmellettes , soit en désarçonnant un fier-à-bras , soit en lui faisant sauter son fleuret à vingt pas. Mon oncle fortifiait ordinairement un tel discours , en me criant : En garde , Caroline ! et je le justifiais avec un petit courage opiniâtre qui confondait jusqu'aux spadassins.

Il faut avouer pourtant qu'Onézime ne mettait à nos jeux ni tant d'action que moi , ni tant de souplesse et de légèreté. Quoique depuis assez long-

temps son père lui eût fait endosser le justaucorps, elle n'avait pu se pénétrer complètement de l'esprit qu'il exige ou qu'il suppose. Elle ne posait pas son chapeau sur l'oreille; elle se plaignait quelquefois de la pesanteur du fleuret ou des galops du cheval; elle prétendait que son jeu au clavecin se ressentait de ces violences et devenait lourd. La religieuse, dont les vacances ne finissaient pas, était de son avis; et bien que ce ne fût pas celui de madame Jobin, qui me protégeait ouvertement, M. des Anglecourts, autant par raison que par tendresse, écoutait sa fille, la renvoyait au salon, et m'emménait dans ses bois.

C'était là qu'il fallait me voir gravissant des buttes escarpées pour atteindre Mouflar, auquel le baron lançait une balle; ou courant à perdre haleine sur sa trace, en rase campagne, et faisant lever des compagnies de perdrix; ou grimpant au sommet d'un arbre pour y ravir un nid, ou pour y cueillir un fruit. Ce cas-ci m'arrivait plus que

l'autre , qui n'était nullement du goût d'Onézime , avec laquelle , quoique gourmand , je partageais ma conquête.

Mon oncle , qui faisait marcher de front l'éducation du corps et les instructions de l'esprit , descendait avec moi jusqu'à la conversation familière et triviale qui convient à un enfant. J'étais curieux et j'interrogeais souvent : il daignait répondre sans impatience et expliquer avec détail. Ma cousine , plus réservée , hasardait peu de questions , se les faisait à elle-même , et s'éclairant par ses propres réflexions , s'instruisait d'une façon plus solide. Je me sentais avide de tout connaître ; c'est le moyen de ne savoir que superficiellement : heureusement que ma curieuse impatience était servie par une facilité extrême ; mais pour balancer cet avantage , qui réunirait dans un individu tous les talens , j'étais , malgré moi et sans le savoir , le jouet perpétuel de l'inconstance. Dans la même heure et presque au même instant , je sautais de cheval pour

courir au clavecin; je volais du clavecin à mes livres de géométrie, que je quittais bientôt pour un joujou nouvellement apporté. Quand j'eus atteint les élémens de la fortification, et que j'y vis cités Polybe et Végèce, je voulus connaître ces maîtres de la guerre et leur méthode. Je fis plus, il me passa dans l'imagination de l'effectuer. En conséquence, la première cour du château fut encombrée de terres grasses, dont je formai des bastions, des demi-lunes, des courtines, des ouvrages à cornes. Le baron, enchanté, applaudissait à ces pronostics qui, selon lui, présageaient un grand ingénieur. Cette fantaisie, qui avait succédé à celle de planter un quinconce, fut elle-même remplacée par une autre : ce fut, pour cette fois, la sage Onézime qui me l'inspira.

Toujours douce, mais toujours d'une fermeté prudente et d'un sens bien au-dessus de son âge, ma cousine n'avait point approuvé que je m'essayasse dans la carrière qui, à l'heure où j'écris,

illustre Folard et a immortalisé Vauban, né la même année que moi. Onézyme répugnait à me voir les mains et le visage barbouillés , appuyer sur les touches d'ébène de son clavecin des couches d'argile jaune et grasse. Elle me proposa un amusement plus fait pour elle, plus gracieux et peut-être aussi plus instructif.

Vers la fin de décembre , mon oncle nous avait conduit, elle et moi , à sa bibliothèque, et en nous montrant trois superbes volumes placés sur son bureau, il nous avait dit : Voilà un exemplaire de l'Histoire Naturelle de Pline, publiée par les Elzévir , fameux imprimeurs hollandais. Admirez avec moi la finesse et la transparence du papier , la belle nuance de la couleur, la forme élégante des caractères; considérez sur-tout ces magnifiques estampes , où le crayon le plus correct et le burin le plus pur ont si vivement exprimé toutes les productions de la nature , qu'on croit voir l'homme penser, sa compagne sourire, le cheval s'élancer au galop, le chat

guetter la souris. Entendez-vous les rugissemens de ce tigre affamé ? Examinez la robe variée et brillante de ce serpent. Respirez l'odeur de cette rose, dont le calice arrondi comme une coupe de corail, se balance mollement au sein d'une tendre verdure, sur sa tige hérissée de dards. N'oubliez pas maintenant ce riche manteau de maroquin, à dentelles et broderie d'or, et cette tranche luisante où le même métal brille sous une autre forme : eh bien ! mes enfans, ce bel ouvrage, qui, sous tous rapports, est un chef-d'œuvre, est à celle de vous qui, pour le premier janvier prochain, aura traduit fidèlement et récité de même les trois premières églogues de Virgile. Pline est à moi, m'écriai-je en bondissant. Onézyne fut plus modeste : au jour des étrennes, cependant, je ne sais comment cela se fit, mais elle eut le prix.

Nous étions en état de traduire quelques morceaux du célèbre naturaliste ; mon oncle nous invita d'en choisir. Les estampes des animaux m'avaient séduit ;

je voulais essayer de rendre leur histoire dans notre idiôme. Ma cousine s'y opposa , et son motif fut que nous n'avions pour vérifier notre auteur que peu d'objets de comparaison. Comment , disait Onézyne , pourrions-nous étudier les mœurs du lion , de l'aigle ou du crocodile ? Au lieu qu'il nous est aisé de connaître par nous-mêmes celles du jasmin , de la laitue et des peupliers. Crois-moi , traduisons les plantes durant l'hiver ; au printemps , nous irons les visiter. Docile , selon ma coutume , aux désirs de ma cousine , j'obéis à ce conseil sensé et fis la version d'une demi-douzaine d'articles. Onézyne , plus constante , continua jusqu'à la naissance des beaux jours , et ce fut seulement alors que je me sentis tout de feu pour l'histoire naturelle.

Le parc , après avoir secoué les derniers frimats , se revêtait d'une jeune et tendre verdure , sur laquelle on voyait rougir le bourgeon. Les saules commençaient à baigner leur longue chevelure : d'un jour à l'autre , on remar-

quait un accroissement aux pointes du gazon. Dans le jardin , la laitue déployait sa large feuille plissée ; le cardon s'armait de dards, et le bouton de rose perçait déjà sa fragile enveloppe. Quel plaisir d'épier la marche de la nature dans les progrès de la floraison ; de voir le fruit succéder aux fleurs , et celui-ci mûrir par une fermentation insensible ! Oh ! si nous pouvions marcher sur les pas de Pline , disait mademoiselle des Anglecourts ! oh ! si nous pouvions le devancer et découvrir ce qu'il n'a pu savoir, m'écriais-je étourdiment !

Le baron vit avec satisfaction ce nouveau genre d'étude. Mais le jardin ne tarda pas à m'ennuyer. Le bel agrément de demeurer des heures entières, le nez fixé sur une tulippe ou sur une asperge ! Que de précautions d'ailleurs ne fallait-il pas prendre pour ne pas fâcher le jardinier ! Tantôt j'avais arraché ses ocilletons d'artichaux ; tantôt j'avais effeuillé son œillet le mieux panaché. Fuyons au parc , dis-je à ma cousine , et ma cousine toujours complaisante, pour-

vu qu'elle pût étudier et s'instruire, s'exila dans le parc pour l'amour de moi.

Pendant quelques jours, le parc me parut aussi vaste et aussi beau qu'il l'était réellement. Je revis avec transport notre maisonnette, où, depuis plusieurs années, nous n'avions pas été conduits. Ce ne fut pas sans plaisir aussi, que je contemplai cette magnifique allée de hauts maronniers, dont les branches, ornées de belles aigrettes, se ceintraient avec une grâce pleine de majesté. Je ne fus pas moins charmé de la pièce d'eau, avec son rideau de peupliers d'un côté, et sa plate-bande de tulippes sur les bords. Enfin le labyrinthe de la charmille me fit passer une journée bien agréable, par le plaisir que j'eus en poursuivant Onézime dans ses détours; mais ce divertissement ne pouvait toujours durer, et le quatrième jour, autant que je m'en rappelle, je prétendis que le parc était petit, sombre, uniforme, et voulus sortir dans le bois pour me mettre au large.

Oh ! pour cette fois, la patiente

Onézyne cessa d'être de mon avis et se fâcha sérieusement. C'était, je pense, la première colère qu'elle m'eût manifestée. Aussi combien j'en fus affecté ! Je me jetai à ses pieds et lui fis des excuses, dont mes larmes abondantes attestaient la sincérité. Mon repentir la toucha facilement ; non seulement elle m'accorda mon pardon, mais pour ne pas faire les choses à demi, elle courut demander au baron la permission de faire une promenade dans le bois. M. des Anglecourts nous envoya la nourrice, et nous partîmes.

Croirait-on que c'est à cet incident, si simple en lui-même, et si ordinaire entre enfant, que je dois un changement notable dans mon caractère, et une amélioration dans mes études ? L'idée d'Onézyne mécontente, au point de verser des pleurs, ne s'était jamais offerte à mon esprit. Cette image y resta si fortement empreinte, qu'en ce moment même, que je la rappelle, c'est-à-dire plus de cinquante années après l'événement, elle s'y retrace encore, et

par une illasion, dont je ne puis me défendre, et qui m'est bien douce, me reporte à ce temps fortuné.

Je commençai à comprendre qu'il valait mieux connaître un seul objet parfaitement, que d'en effleurer dix; c'est dire, que je mis plus d'ordre, quelque suite et de la constance dans mon travail. Soit par crainte de déplaire à Onézime, soit par amour pour la liberté, dont il semble qu'on jouisse plus véritablement au milieu de la campagne, je crus satisfaire ces deux sentimens, en me livrant comme ma cousine, à la botanique. Nous fabriquâmes des herbiers; et munis de notre volume de plantes coloriées, nous allions à la découverte de leur originaux sur les lisières et quelquefois dans l'intérieur du bois. Bien entendu que madame Jobin, ou notre religieuse, ne nous perdait pas de vue. Le baron, avec sa complaisance accoutumée, était souvent de nos promenades scientifiques. A propos d'herborisations, il nous citait les Alpes, dont il avait gravi les cimes il y avait trente

ans; et les Pyrennées, dont il avait parcouru une petite chaîne, ayant été envoyé en Espagne quelque temps après ma naissance. C'est sur le revers, et aux pieds de ses fameuses montagnes, nous dit-il, qu'il faut chercher les modèles de ces plantes, que le naturaliste a si éloquemment décrites. Elles y croissent aujourd'hui comme on les y trouvait de son temps. Pline a dû y rencontrer des troupes de chamois, comme j'y en ai rencontré. Les nations vieillissent, les empires se renouvellent; la nature est long-temps la même.

A des intervalles périodiques et à peu près égaux, nous consacrons un jour entier à la recherche et à l'arrangement des plantes. Dans un joli cabinet de verdure, ouvert au milieu d'une clairière; on faisait porter une collation de viandes froides et de fruits, que nos gouvernantes gardaient assises; en travaillant, causant ou lisant à l'ombre. Onézyne, son père et moi, animés du beau feu de la science, pleins de vigueur et de joie, nous nous enfoncions dans les

taillis le plus épais, sous les halliers les plus sombres. La lizière de la forêt, les charmilles naissantes, les ruisseaux cachés sous la mousse, la croupe des tertres montueux, le bassin des fontaines, nous parcourions avidement tous les endroits où germaient, où croissaient nos trésors. A la vue d'une plante ardemment désirée, cherchée depuis longtemps, je poussais des cris d'allégresse; Onézyme souriait avec contentement; le baron partageait notre bonheur. Après quatre heures de courses, le soleil déjà haut et brûlant, nous avertissait de l'heure du dîner. Nous reprenions gaiement le chemin de la salle à manger, moi, chargé d'un énorme fagot d'herbages bizarrement assemblés, ma cousine, parée d'une guirlande de marguerites et de bassinets; tandis que mon oncle, cheminant avec plus de lenteur, répondait par des signes aux clameurs bruyantes dont j'amusais l'écho. Sur une belle nappe de fin gazon, émaillée de fleurs champêtres, on étalait un repas, que l'appétit transformait

en festin : le pâté de gibier , avec sa croûte dorée , près d'une pyramide de poires vermeilles , et un panier de cerises purpurines , à demi renversé dans une jatte de crème. Madame Jobin présidait à la distribution avec une attitude magistrale , dont je me permettais quelquefois de plaisanter ; ce qui , pour le dire en passant , n'était pas trop du goût d'Onézime , et m'attirait de sa part de vertes réprimandes. Après avoir assouvi la première faim , on admirait l'agrément du local. La religieuse , qui sans doute avait lu des romans , observait que c'était dans de tels endroits que se faisaient les rencontres les plus intéressantes. Effectivement , ces beaux portiques , dessinés par de longues avenues ; cette haute coupole de verdure , à travers laquelle on distinguait le ciel , tantôt nuageux , tantôt azuré ; ces chants lointains ou rapprochés , mais toujours harmonieux ; ce souffle , qui agitait d'un doux frémissement les feuillages qu'on eût dit émus ; tout ce spectacle , d'une na-

ture gracieuse , était bien capable d'inspirer quelques tendres idées , ou d'en réveiller le souvenir. Je l'ai senti plus tard ; mais alors , un morceau de pain d'une main , de l'autre je faisais dans ma collection un choix , auquel présidait ma cousine. Quelquefois ma guittare , suspendue aux branches d'un vieux orme penché , m'avertissait de ce qu'on demandait de nous. Quézyne s'asseyait sur un épais coussin de mousse , à l'ombre d'un buisson en fleurs ; moi debout , un peu derrière elle , je suivais des yeux et de la main l'accompagnement. Le plus souvent elle chantait des romances , auxquelles convenait sa voix simple , touchante et un peu mélancolique. Parmi celles que nous exécutions , le baron montrait pour celle-ci une préférence marquée :

Bergère qui , dans la prairie ,  
Aux bords d'un ruisseau ,  
Assise sur l'herbe fleurie ,  
Tourne ton fuseau ;  
Que j'aime de ta destinée  
La tranquillité  
Et ce qui la rend fortunée ,  
La médiocrité !

Ce lin que sous tes doigts tu presse,  
Est ton vêtement ;

A naître la rose s'empresse  
Pour ton ornement :

Tu peux rafraîchir ton visage  
Dans ce réservoir ;

Veux-tu contempler ton image ?  
Son onde est un miroir.

Si quelquefois ton cœur soupire  
De peine ou d'amour,

Choisis pour conter ce martyre  
L'écho d'alentour ;

Ce confident rempli de zèle  
Te consolera ;

Le nom de ton amant fidèle,  
Il le répètera.

Pour moi, qui vis dans l'opulence  
Et dans les grandeurs,

Je ne connais mon existence  
Que par mes douleurs :

Qu'est-ce que le pouvoir suprême,  
Qui m'a tant coûté !

Ah ! reprenez le diadème,  
Je veux ma liberté !

Reine de nom, plus triste épouse,  
Comment parvenir

A dompter la raison jalouse,  
Comment la fléchir ?

O vous, à qui l'humeur sévère  
Défend de charmer,

Puisque vous ne pouvez me plaire,  
Permettez-moi d'aimer !

Un jour, qu'en l'absence de M. des Anglecourts, resté au château, nous avions fait, loin de madame Jobin, notre unique conductrice, une excursion assez lointaine, le hasard et nos recherches nous conduisirent dans une petite gorge resserrée entre deux monticules, tout ombragés de jeunes taillis, et au fond de laquelle murmurait doucement la source d'une fontaine. Son bassin, creusé sans symétrie, mais avec des agrémens rustiques, avait ses bords revêtus de cressons, qui rayonnaient sur ses mousses rembrunies et parmi des cailloutages, comme des étoiles de verdure. L'angle d'un tertre saillant au-dessus, et comme à demi suspendu, laissait échapper de longues guirlandes de mûriers sauvages, qui, s'entrelaçant, inclinaient jusques à la face de l'eau leurs pâles feuillages et leurs petits fruits pourprés. Des touffes de glayeuls et de roseaux fleuris se balançaient au-dessous, et de distance en distance, on remarquait les feuilles vernissées des scolopendres, et les rinceaux découpés des capillaires, qui se plaisent dans les

fentes des rochers humides et moussus. Quelques larges nymphéas, épanouis à la surface du bassin, n'altéraient point le calme et la pureté de son onde, si claire et si tranquille, qu'outre les branchages verdoyans de ses rives, elle peignait une petite échancreure du ciel sur son lit sablonneux. On arrivait à ce charmant réduit par un sentier sinuoux, pratiqué à travers l'épaisseur des arbres, dont les rameaux touffus offraient une voûte impénétrable à la chaleur et à la clarté. Il est vrai que d'un côté opposé, la petite salle où jaillissait la fontaine aboutissait à une allée irrégulière et plus large, qui, elle-même, après quelques détours, se rendait sur la route publique, aux bords de la forêt.

C'était un jour d'été; nos recherches et notre course avaient augmenté de beaucoup pour nous l'ardeur de la saison. Charmé de trouver dans ce bocage un moyen de l'amortir, je proposai à ma cousine d'en profiter. Dans le premier instant, elle avait accepté; puis un peu de réflexion amenant la

crainte de notre gouvernante, et peut-être déjà cette pudeur, qui, chez les femmes devance l'âge, elle m'invita à me baigner seul, en ajoutant qu'elle allait se tenir à l'écart pour garder mes habits. J'en fus bientôt dépouillé. Me voilà descendu dans le réservoir, dont l'eau froide et dormante ne me parut plus si belle qu'auparavant. Cependant je poussais de grands éclats de rire et m'agitais avec beaucoup de fracas. Onézime, à demi-cachée derrière un massif de noisetiers, me jetait des regards à la dérobée et souriait un peu malignement. Nous étions dans cette situation, lorsqu'un froissement de feuillages attira notre attention. Sautant promptement hors du bassin, je courus à l'endroit où il semblait se faire, et ne fut pas médiocrement surpris d'en voir sortir un cavalier monté sur un cheval superbe. Rentré près de ma cousine, et couverts tous deux par les coudriers, nous ne pouvions être vus. Tout en reprenant mes habits, la curiosité m'engagea à examiner. Je vis le cavalier des-

cedre de cheval , regarder autour de soi , et après lui avoir jeté la bride sur le col , lui laisser la liberté de paître ou de se reposer. L'homme vint ensuite s'asseoir au pied du taillis qui nous dérobaît , de manière qu'en avançant un peu la tête , aucune de ses actions ne pouvaient nous échapper. Onézyme me disait tout bas que j'étais indiscret ; mais la curiosité parlait plus haut que ma cousine. Par la position du cavalier , il m'était impossible d'apercevoir son visage ; mais à ses soupirs longs et multipliés , il était aisé de juger qu'il était pénétré de tristesse. Il tira de sa poche un portefeuille qu'il ouvrit , y prit plusieurs papiers , qu'au cachet , je reconnus pour des lettres , en déploya une , qu'il se mit à lire attentivement. Je remarquai qu'il s'interrompait de temps en temps pour réfléchir et pour porter la main à ses yeux , que sans doute il avait embarrassés de larmes. Après cette lecture , il donna plusieurs baisers à la lettre , en ouvrit une seconde , et montra , en parcourant celle-ci , de

violens signes d'indignation. Alors il se leva, fit quelques pas, s'arrêta, et tout à coup changeant de position, il tourna son visage de notre côté. Il me parut d'une physionomie agréable, quoiqu'un peu défigurée par la pâleur et les larmes, car il en versait d'abondantes; et tandis que sa main droite froissait fortement la lettre qui semblait causer son émotion, de la gauche, qu'il avait posée sur son front, il serrait sa tête, comme un homme au désespoir. Si l'on demande comment un enfant a pu observer tous ces détails, et comment, après de longues années, on peut s'en ressouvenir et les rapporter, je répondrai que vraisemblablement ils m'auraient échappé, si la personne qu'ils regardent m'eût moins intéressé; si l'occurrence dans laquelle je la vis eût été moins extraordinaire, et si mille circonstances postérieures, toutes plus ou moins relatives à cette aventure, ne me l'eussent depuis tant de fois retracée. Quoi qu'il en soit, je remarquai encore et je fis observer à Onézime qu'à

tous ces indices d'un noir chagrin, l'étranger ajoutait les signes moins équivoques de la parole. Des pleurs avaient succédé à ses soupirs; des expressions articulées se mêlèrent à ses pleurs. Sans pouvoir rendre celles-ci à la lettre, nous comprîmes qu'il joignait des termes d'attachement et d'amour à ceux de la vengeance et des regrets. Il avait ramassé son portefeuille et y avait réuni les papiers épars à ses pieds. En imprimant de nouveau sa bouche sur celui qu'il avait déjà couvert de baisers, nous l'entendîmes qui, d'une voix entrecoupée de sanglots, disait: Passion fatale!... événement funeste!... malheureuse princesse!... Si du moins son persécuteur se contentait d'une seule victime!... Le barbare!... est-il possible qu'un prêtre?... et mon fils, qu'est-il devenu?... Se pourrait-il que le cruel?... Quelle horrible idée!.. Ah! grand dieu, que je suis infortuné!.. A ces mots, comme accablé par ses pensées et par sa douleur, l'inconnu se laissa glisser sur l'herbe, où d'abord il tomba sur ses genoux; tandis que ma-

cousine et moi, tout émus de sa situation pénible, oubliâmes notre rôle d'espions et courûmes à lui dans le dessein de lui offrir des consolateurs. Onézyne s'avançait timidement; moi, plus vif et plus hardi, je m'étais élancé dans ses bras avant même qu'il nous eût aperçus. Notre apparition subite le surprit et le troubla. Il se leva soudain, mit promptement son portefeuille à l'abri de nos regards, et nous demanda, avec une vivacité mêlée d'effroi, ce que nous étions, ce que nous demandions? Mademoiselle des Anglecourts lui répondit en tremblant et sans lever les yeux, que comme il nous avait paru malheureux, nous venions le soulager. Eh! quoi, dit-il, alors, vous m'avez donc vu, vous avez entendu ce que je disais? Je baissai les paupières à mon tour, et sentant que je rougissais excessivement, je gardai le silence. Pendant cet intervalle, le voyageur nous ayant considéré plus attentivement, et ayant reconnu qu'il n'avait affaire qu'à deux petits garçons peu dangereux.

s'était remis, et prenant des manières et un ton caressant, il avait cherché à nous donner le change. Il est certain, nousdit-il, que j'éprouvais tout à l'heure une affliction mortelle; j'avais égaré dans ces herbes, qui sont fort hautes, un portrait, dont je fais grand cas; et cette perte, que je croyais irréparable, me causait beaucoup de chagrin. Un portrait? dis-je en l'interrompant; il peut être beau, et sans doute il vous est cher; mais tel qu'il est, je ne le crois ni si cher, ni si beau que me l'est le mien. Vous avez un portrait, mon bel enfant? — Oh! ce n'est pas le mien; je veux dire celui de la belle dame. — Et quelle belle dame, mon petit ami? — Une voyageuse, qui me le passa au cou en me quittant. — Pourrait-on le voir? — Rien de si facile; car hier j'avais traduit correctement trois morceaux de Plinè, et mon oncle ordonna à ma *Bonne* de me le prêter: il m'est resté aujourd'hui et le voici. En achevant ces mots, je voulus porter la main dans mon sein pour en tirer la minia-

ture ; elle ne s'y trouvait plus. Imaginez mon inquiétude : les larmes aux yeux , j'en fais part à ma cousine , qui se met en recherches , et au voyageur , qui me considérait avec la plus grande attention , et répétait : cela est incroyable ! cela passe toute imagination ! A cet âge ! et cela traduit Pline !... Je remarquais peu ces exclamations , plus occupé de joindre mes efforts à ceux d'Onézyme. Elle cherchait depuis long-temps courbée sur l'herbe , et montrait beaucoup plus de patience que moi , durement contrarié par ce contretemps. Tout à coup le voyageur , en portant des regards attentifs devant soi , est frappé d'un reflet brillant qui rayonnait dans l'enfoncement de la fontaine ; il y vole : c'était le portrait que , probablement , mon agitation dans le bain avait détaché de mon cou , et qu'un hasard fort heureux avait accroché par le cordon aux rameaux épineux du mûrier. Ma joie fut sans mesure , ainsi que l'avait été mon chagrin ; mais les nouveaux mouvemens de l'étranger ne me permirent

pas de m'y livrer. A peine cette miniature fut-elle dans ses mains et sous ses yeux, qu'il demeura immobile et comme frappé du tonnerre; nous le vîmes pâlir sensiblement, chanceler et se soutenir au tronc d'un arbre. Fort inquiets de cet incident, nous nous regardions, ma cousine et moi, sans ouvrir la bouche et sans oser l'interroger. Ce fut lui qui commença; et m'adressant la parole avec un ton brusque qui m'épouvanta, il me demanda quel était ce portrait, d'où je le tenais, quelle était la dame qui me l'avait donné, pourquoi elle me l'avait donné, qui j'étais moi-même? Il me fit bien d'autres questions, avec une volubilité inquiète qui m'empêcha de lui répondre: son air d'abord et son geste m'avaient intimidé; toutes ses demandes, que je trouvais déplacées, me déplurent; je m'enhardis, et lui dis avec assez de fermeté qu'il eût à me rendre ce portrait, qui était à moi, et que tant qu'il le garderait, je ne le satisferais point. Je ne sais ce qu'il pensa de cette bouffée de

fierté enfantine ; mais je n'avais pas encore achevé , que ses yeux se remplirent de larmes , dont il arrosa la peinture , qu'il couvrit de baisers ardents. Onézyme touchée, lui dit que s'il voulait s'instruire, il fallait qu'il s'adressât à son papa , dont le château était fort peu éloigné. Qui est votre papa ? demanda-t-il en sanglotant encore. Le baron des Anglecourts , répondit ma cousine , et voici sa nièce , Caroline de Louvigny. Je crus qu'à ces derniers mots notre voyageur deviendrait fou. Des Anglecourts , s'écria-t-il avec une expression impossible à rendre ; quoi ! vous seriez ? quoi ! ce serait ?... Mais laquelle des deux ?... Ah ! si j'en crois mon cœur , l'apparence , mes pressentimens , c'est celle-ci !... ma Caroline , ajouta-t-il avec passion , viens dans mes bras , sur mon sein ; viens , enfant chéri , dont la vue me console de tous mes maux !... Et m'attirant à lui , malgré quelque résistance , il me prodiguait les plus doux noms , les plus tendres caresses. Peu à

peu , je ne sais quel mouvement secret me les fit partager ; son bonheur et son ivresse semblèrent en augmenter. Il m'éleva dans ses bras , et me présentant au ciel , je l'entendis qui défiait ses ennemis. Rien ne manque à ma félicité , disait-il ; je l'ai vu , je sens son cœur palpiter sur le mien ; féroce Richelieu , tes bourreaux peuvent se préparer , je ne mourrai point sans avoir connu le bonheur !

Cette scène dura long-temps , selon toute apparence , car nous entendîmes la voix de madame Jobin , qui faisait retentir la forêt de nos noms. Nous nous hâtâmes de répondre ; et après avoir prévenu le voyageur , nous sortîmes du bocage pour regagner le chemin du château. L'étranger , qui avait conservé le portrait , le considérait alternativement avec moi et nous embrassait tour à tour. Son cheval suivait , la tête penchée , et Onézime attendrie , fermait la marche.

Je dois passer sous silence , et l'on imaginera facilement la surprise de la nourrice , et celle plus grande encore de

la religieuse , qui se promenait dans l'avenue du parc , et qui nous vint recevoir à la grille. J'arrive à l'introduction de l'étranger , que j'annonce à mon oncle comme un voyageur qui réclame l'hospitalité.

M. des Anglecourts s'avance avec la politesse noble qui lui était familière ; mais à l'aspect de l'inconnu , il jette un cri et se précipite dans ses bras. Cette reconnaissance touchante , qui accroît notre étonnement , fait couler les larmes de ceux qu'elle intéresse. Le baron fait retirer tout le monde , moi seul excepté. Sa fille , affligée de ce procédé nouveau , cache son mécontentement sous un air d'indifférence ; et madame Jobin avec la religieuse vont se livrer aux conjectures.

Demeuré dans le salon avec mon oncle et l'étranger , je les vois se retirer dans l'embrasure d'une fenêtre où ils se parlent à demi - voix. Celui-ci semble faire au baron un récit également tendre et attachant qui captive toute son attention , et de temps en

temps provoque ses larmes. A la suite de ce narré, l'inconnu insiste sur un objet que lui refuse mon oncle ; ce premier interlocuteur pleure à son tour ; mais M. des Anglecourts montre d'autant plus de fermeté, qu'on déploie plus d'obstination. Enfin mon oncle élève l'organe, et j'entends distinctement ces mots : Non, M. le duc, non ; par égards pour elle, pour lui et pour vous, permettez que je vous désobéisse. L'inconnu se tait et gémit en silence.

Après s'être promené quelque temps sans rien dire, jetant par intervalle des regards de pitié sur le voyageur, le baron s'adresse à lui, lui prend la main d'un air riant, et lui dit : Eh bien ! monsieur, est-ce que ma Caroline n'est pas charmante ? L'étranger, encore incapable de parler, me tend les bras ; je m'y élance, et me sens à la fois couvert de baisers et inondé de larmes. Monsieur est bien triste, dis-je à mon oncle ; veux-tu que nous l'égayons ? Je vais faire appeler Onézyme, nous romprons ensemble quelques fleurets. Le

voyageur ne put encore que m'embrasser , en s'écriant d'une voix étouffée : Aimable et malheureux enfant !... Lorsque ma cousine , la religieuse et la nourrice entrèrent dans le salon , j'entendis mon oncle qui lui disait : Allons , mylord , de la fermeté ; vous n'êtes pas tous les jours si heureux !

Nous donnâmes à ce mylord inconnu le spectacle de nos exercices , c'est-à-dire le résumé de notre éducation. La gentillesse , les grâces et les talens d'Onézyne n'obtinrent de lui qu'une approbation froide qui fâcha beaucoup madame Jobin et la religieuse musicienne ; mais les éloges qu'il me prodiguait les réconcilièrent avec lui. Il exigea que je prisse place à ses côtés durant le souper , et vantant continuellement la beauté et la délicatesse de mes traits , il gagna tout à fait mon amitié. Je m'aperçus plus d'une fois que le baron , embarrassé du tour qu'il donnait à la conversation , la faisait sans cesse retomber sur les voyages , qui paraissaient familiers à l'inconnu. Nous sûmes ,

à cette occasion , qu'il revenait d'Italie, d'où il rapportait des chapelets et des médailles , dont il promit une paco-tille à la religieuse ; aussi bien qu'à la nourrice ; il ajouta qu'il se proposait de partir sous peu pour l'Allemagne. Ces voyages , comme la suite me l'a prouvé , étaient supposés , et il n'en employait le récit , par les conseils du baron , que pour dépayser ses auditeurs.

Cet étranger , qu'on appelait *Monsieur*, sans aucune autre qualification , passa bientôt , dans l'esprit des femmes et des domestiques , pour un grand seigneur qui voyageait *incognito*. Sans prévoir les conséquences de mon indiscretion , j'avais confié à madame Jobin , sous le secret , que mon oncle l'avait appelé *M. le Duc* et *Mylord*. Madame Jobin avait révélé cette particularité à la religieuse , qui en avait raisonné avec sa femme de chambre , par laquelle tous les gens l'avaient apprise ; si bien que , dès le lendemain , elle était devenue la rumeur du village ,

d'où la renommée l'avait portée plus loin. Elle y avait aussi porté, avec cette conjecture, la rencontre dans le bocage de la fontaine, rencontre dont je n'avais pu faire mystère à ma nourrice, que tout cela faisait beaucoup rêver.

Cependant il avait été annoncé que l'étranger séjournerait une huitaine au château. Le lendemain de son arrivée, il avait eu de longs entretiens avec mon oncle, qui, loin de montrer sa gaieté accoutumée, semblait sérieux et inquiet. Onézime, négligée par son père, s'étonnait de cette indifférence plus encore qu'elle ne s'en plaignait. Madame Jobin, de son côté, s'enfermait avec la religieuse pour causer plus à son aise. Enfin la venue de ce personnage produisait je ne sais quel mystérieux souci, qui exerçait toutes les âmes, hormis la mienne; car, constamment avec lui, pour lequel mon inclination redoublait, je ne m'étais jamais vu si caressé, si content et si gai.

La soirée, ou plutôt la nuit du cinquième jour, sera pour moi, jusqu'à

mon dernier soupir, une époque en même temps bien malheureuse et bien mémorable. Mes infortunes à la vérité avaient commencé dès ma naissance, qui avaient été la première ; mais jusques ici avais-je été d'un âge à les sentir ? Aujourd'hui seulement je revêts, si j'ose employer cette comparaison, un épiderme tellement délicat, que le moindre souffle des adversités exercera sa douloureuse sensibilité. Aujourd'hui, j'entre, avec toute connaissance, dans la carrière du malheur ; je viens me livrer à lui, en victime soumise, et mon premier sacrifice, qui pourtant sera terrible, en entraînera de plus affreux encore ; jusques à ce qu'enfin, blessé dans toutes mes affections, frappé sur toutes mes facultés, éprouvé par toutes les pertes, il ne reste plus à jeter dans l'abîme, creusé pour moi par l'injuste destin, que les débris de ma déplorable existence. Reprenons.

Le jour, éclairé par un soleil sans nuages, avait été employé à la promenade. Vers le soir, mon oncle fait

jeter l'épervier dans la pièce d'eau du parc, afin de donner à son hôte le spectacle d'une pêche aussi abondante que commode. Assis autour d'une table, où l'on commençait à en servir le produit, nous nous disposions à contenter notre appétit, aiguisé par la fatigue, lorsque des coups de fouets annonçant un postillon ou une voiture qui entraient dans les premières cours, suspendirent notre attention. M. des Anglecourts ayant envoyé aux informations, on introduisit un courrier, si exténué, qu'il pouvait à peine se mouvoir, et qui assura avoir fait cinquante lieues en moins de dix-sept heures. Cet homme remit au baron un paquet cacheté, que celui-ci alla ouvrir dans son cabinet. Le messenger fut conduit aux cuisines, et l'on se prépara à manger, suivant l'ordre qu'en avait donné mon oncle. Mais environ dix minutes après, ce dernier reparut avec un visage, dont il déguisait vainement l'altération; il fit signe à l'inconnu et s'enferma un quart d'heure avec

lui. Au bout de ce temps, mon oncle, revenu seul dans la salle, pria la religieuse de se faire servir à souper chez elle, où l'accompagnerait madame Jobin; il ordonna que sa fille fût couchée sur-le-champ, et que tous les domestiques, hormis un seul qu'il désigna, descendissent aux cuisines et se retirassent de bonne heure. Pour moi, j'entrai dans le cabinet du baron, où je trouvai l'étranger, enfoncé dans une rêverie profonde. M. des Anglecourts, se confiant au domestique que je viens de désigner, lui enjoignit de tenir prête, dans le plus court délai, la chaise de poste, attelée des trois meilleurs chevaux de l'écurie. Germain sortit, nous restâmes seuls, mon oncle, l'étranger et moi. Au nom du ciel, Mylord, s'écria mon oncle, en se plaçant devant lui dans une attitude suppliante, revenez à vous ! Rappelez ce courage qui, dans les fers même, étonna, intimida, subjuguait vos ennemis; redevenez vous-même; soyez un héros. — Ah ! mon cher baron, dit celui-ci, en prenant les

main de M. des Anglecourts , quand il n'a fallu exposer que moi , je n'ai point hésité ; qu'est-ce que ma vie , sinon un tissu de revers ? Que me serait la mort , sinon leur terme ? Mais ici , j'ai à trembler pour celle qui m'est plus chère mille fois que l'existence ; pour celle qui jusqu'alors en adoucit l'amertume , en prolongea la durée ; j'ai à trembler pour ce déplorable enfant , dont les bourreaux n'épargneraient ni la douceur , ni la jeunesse , ni les grâces , s'il tombait entre leurs mains. Ah ! cette idée me fait frémir : elle bouleverse tout mon sang ; comment voulez-vous que je sois tranquille et que je retrouve du courage ? — Il le faut , Mylord , la raison l'ordonne , votre gloire en dépend ; l'intérêt même de ces êtres si chéris l'exige. Puisque madame de Chevreuse a pu me dépêcher un courrier ; puisque ce courrier n'a point trouvé d'obstacles pour parvenir à moi , le péril qui nous menace est encore éloigné. Rassurons-nous : mon auguste maîtresse a des amis ; sa bonté ,

sa douceur, sa bienfaisance lui ont fait des protecteurs, que tout l'or de ses ennemis ne pourrait corrompre, que la toute puissance de son persécuteur ne pourrait intimider. Des soupçons aux preuves il y a loin; et les recherches, toutes exactes qu'elles soient, peuvent devenir infructueuses. Fuyons: dans ce cas, abandonner le combat, c'est s'assurer de la victoire. Embrassez Caroline qui s'endort sur ce fauteuil, et hâtons-nous de gagner la voiture que Germain a sans doute préparée. — Le baron me porta dans les bras de l'inconnu, qui, me serrant sur son sein, me transporta dans la chaise de poste; il m'y plaça, tout endormi, entre M. des Anglecourts et lui; pendant que le fidèle Germain prenait, au tour de la roue, le derrière des bâtimens, et gagnait, par la traverse du bois, la route de Dijon. Alors seulement il pressa les chevaux, de sorte qu'à la pointe du jour nous avions fait plus de dix lieues.

C'était mon premier voyage, et je m'y trouvais embarqué sans m'en dou-

ter. Le mouvement de la voiture, la diversité des objets qui passaient sous mes yeux, l'interruption de mes habitudes, la tristesse de mon oncle et de son compagnon, mon éloignement d'Onézyme, que je n'avais jamais quittée ; tout dirigeait mes facultés vers de nouvelles idées et d'étranges sensations. Le changement de mon costume, auquel, durant mon sommeil, on avait substitué un habit de fille, me surprit et je crois, m'affligea plus que le reste. Je pleurai beaucoup, je montrai de l'humeur, de l'impatience, du dépit. Peu à peu, las de m'affliger, je m'assoupis. On m'éveillait aux relais, ou plutôt aux endroits où l'on descendait pour se rafraîchir et pour d'autres besoins : car les chevaux du baron continuaient à nous traîner, et ce n'était ni dans les villages, encore moins dans les villes qu'on faisait halte. Les provisions dont mon oncle avait garni la voiture avaient suffi durant les deux premiers jours. Au déclin du troisième, Germain, après l'avoir remisee et détellé les chevaux

dans l'épaisseur d'un taillis éloigné de tout chemin, courut à une ferme prochaine et en rapporta des vivres nouveaux. M. des Anglecourts mangea gaïement ; l'étranger lui-même prit part au repas et à sa bonne humeur ; elle était singulièrement augmentée par mes saillies, qu'excitait ma situation nouvelle et extraordinaire. Le dévouement et la jovialité de notre conducteur contribuaient aussi à soulager nos peines, ou plutôt celles de mes compagnons ; car, quoiqu'il se devinasse qu'il se passait quelque chose de particulier, ce n'est point à treize ans qu'un voyage paraît une proscription, et qu'un festin sur l'herbe, à l'ombre d'un joli bosquet, peut être de mauvais augure.

A la suite du souper, on s'enfonça dans une allée de la forêt, que la lune commençait à éclairer. Après une petite promenade, durant laquelle l'entretien du baron continua d'alléguer la mélancolie de l'autre voyageur, on revint à la salle du banquet dont Germain expédiait les débris. Je sommeil-

lais déjà sur un matelas de mousse; l'inconnu me transporta dans la chaise. Puis, enveloppé d'un grand manteau de voyage, il se coucha près de son ami, qui ne tarda pas à s'endormir. Mais l'inquiétude l'ayant tenu éveillé toute la nuit, il alla relever notre domestique qui faisait sentinelle. Au retour de l'aube, les chevaux repus et délassés furent remis, et nous reprîmes notre route.

Elle continua de cette sorte encore deux jours, à la fin desquels nous nous trouvâmes avoir fait un peu plus de soixante lieues; car dès le troisième au matin, mon oncle qui aimait ses chevaux, et qui d'ailleurs nous avait mis hors du péril, ne permit pas qu'on les excédât. Dans la soirée du cinquième, il jugea convenable et nullement dangereux de descendre dans une auberge de village, pour trouver, entre des draps, un peu plus de repos que nous n'en avions goûté les nuits précédentes, en couchant à la belle étoile. En effet, nous passâmes la nuit fort

tranquillement , et l'étranger même avoua qu'il venait de jouir d'un sommeil assez paisible.

On déjeûna, et pendant que Germain attelait, celui-ci se revêtit d'un vêtement, dont la couleur rembrunie et la forme singulière provoquèrent ma surprise et ma curiosité. Monsieur est Espagnol, me dit mon oncle, et de plus pèlerin; après avoir visité St.-Jacques de Compostelle, auquel il a porté ses prières pour un fils bien-aimé, il a poussé ses pas jusqu'au centre de la France, pour y voir, pour embrasser cet enfant; et maintenant qu'il s'est procuré cette satisfaction, il reprend le costume de son état, et va poursuivre sa route, un bourdon à la main. — Quoi, mon oncle, monsieur va nous quitter? — Il le faut, mon ami. En auriez-vous du chagrin? ajouta l'inconnu. — Si j'en ai? N'êtes-vous pas aimable et bon? N'ai-je pas un cœur sensible? Ah! je vais pleurer! — Voilà ce que m'a dit mon fils. — Qu'il est heureux de vous avoir pour père! — Songez donc qu'il a fallu m'en séparer? — Ah! oui.

Qu'il est malheureux ! N'aurait-il pas pu vous suivre ? — Il y a des obstacles. — Je m'en serais moqué. — Mais il n'est pas son maître. — Peut-on l'empêcher d'aimer, d'accompagner son père ? — Eh ! oui, pauvre innocent ; il est des êtres dont ces persécutions font le métier et le plaisir. — Ah ! grand Dieu ! les scélérats !

M. des Anglecourts, commandant à son attendrissement par prudence, s'approcha de moi avec une gravité douce, me prit par la main, et d'une voix qu'il s'efforçait d'assurer, il me dit : Si j'en crois vos paroles et vos yeux encore mouillés de larmes, mon enfant, vous aimez monsieur et vous le souhaiteriez pour père ? Que vos vœux soient remplis ! mettez-vous à ses genoux, méritez son amour et demandez-lui sa bénédiction ! — Viens dans mes bras, viens sur mon cœur, enfant infortuné, s'écria l'étranger en m'enlaçant : voici l'instant de ma vie le plus amer et le plus doux ! — Quoi ! vous êtes mon père, m'écriai-je avec joie ! oh ! comme je suis contente ! oh ! combien je vais vous aimer ! — Aime-

moi, je le mérite, et rappelle-toi souvent du malheureux *Charles*!... — M'en rappeler ? ah ! je ne veux le quitter jamais ! — Impossible ! il faut que je me sépare de toi. — Pourquoi ? — Je te le disais tout à l'heure, des obstacles... — Je vous suivrai. — Voudrais-tu me causer du chagrin ? — Vous ne craignez pas de m'en donner, vous ! — Mais je te reverrai bientôt. — Ah ! oui ! et quand ? peut-être jamais. Je fondais en larmes ; mon père les recueillait de ses baisers, le baron retenait les siennes. Mylord, s'écria-t-il avec une sévérité affectée ; où est votre fermeté ? où sont vos résolutions ? — Ah ! mon ami, peuvent-elles tenir contre les pleurs de cet enfant ? Ne venez-vous pas de l'entendre ? il a dit que nous ne nous reverrions jamais !

Germain entre à ces mots, tout essoufflé, avec un visage pâle et ne pouvant s'exprimer. Monsieur, dit-il à son maître, des cavaliers de maréchaussée viennent d'entrer dans le village, au nombre de cinq ; notre voiture, attelée devant la porte de cette auberge, a frappé leurs

regards; je mettais le troisième cheval. Le chef s'adressant à moi, m'a demandé à qui appartenait cette chaise? — A mon maître. — Et quel est votre maître? — M. le baron des Anglecourts, gentilhomme bourguignon. — Voyage-t-il seul? — Vous voyez que non, puisque je lui appartiens. — Je demande s'il n'a personne dans sa voiture avec lui? Vous êtes son domestique et non son compagnon. — M. le baron me fait l'honneur de m'appeler son ami, et j'ai celui d'être son valet-de-chambre. — Valet-de-chambre ou domestique, peu importe: vous ne répondez pas à ma question. Vous comprenez, monsieur, ajouta Germain, que je l'éluais; je sifflais en bouchonnant mon porteur qui n'en avait pas besoin; je relevais le brancard, rehaussais le harnais et montais dans la voiture. Le brigadier impatienté, dit: Je vois que ce maraud n'entend pas, ou feint de ne pas entendre: entrons. Il a mis pied à terre avec sa troupe, et pendant qu'ils sont aux informations auprès de l'hôtesse, j'ai accouru vous prévenir.

Il n'y a pas un instant à perdre, dit le baron, il faut partir. Germain, la chaise est-elle prête? — Oui, monsieur. — Descends; nous te suivrons. Tu entreras chez l'hôtesse, à laquelle tu paieras le compte sans marchander. — Oui, monsieur. — L'escalier n'ouvre-t-il pas sur la cour? — Oui, monsieur. — Et la grande porte de la cour, dans la rue? — Votre voiture est devant. — Fort bien : nous autres, marchons à la garde de Dieu!

Nous avions quitté notre chambre et descendu l'escalier; j'étais dans la voiture, où s'asseyait mon père, dont la pâleur avait quelque chose d'effrayant; mon oncle, soutenu par Germain, se soulevait jusques au marche-pied, quand une voix forte et sonore retentit à nous du seuil de l'auberge : M. le baron? Le baron se plaçait dans la chaise à côté de moi — M. des Anglécourts? — Qui m'appelle? demanda le baron, obligé pour cette fois de répondre. Le chef de la maréchaussée s'était avancé; il avait son chapeau à la main, et se présentait avec beaucoup de politesse. Que me voulez-

vous, monsieur? dit mon oncle, en affectant un peu d'humeur, qu'on pouvait attribuer au déplaisir d'être retardé. — M. le baron, je suis aussi désespéré de retarder votre marche, que de troubler votre tranquillité; mais quoiqu'un nom tel que le vôtre soit le meilleur et le plus honorable des passeports, les troubles, dont nous sommes journellement témoins et victimes, ne permettent pas de s'en contenter; daignez ne pas nous en vouloir si nous exécutons les ordres du roi. — Cela est trop juste, monsieur le brigadier, quoiqu'on abuse souvent de ce nom sacré, non pour réprimer les troubles, ce qui serait très-louable, mais pour en supposer, afin de se rendre nécessaire, ce qu'au surplus je ne dis pas pour vous, qui exécutez les ordres et n'en donnez pas. Voyons, de quoi s'agit-il? — De vouloir bien produire une autorisation de voyager. — Monsieur le brigadier, je suis le colonel de deux régimens; j'ai eu l'honneur d'être menin du monarque actuel, et Sa Majesté, aussi bien que la reine ne m'ont point encore

retiré leur protection. — Dieu me garde, M. le baron, d'en douter; mais les ordres du roi sont exprès. — Dites-*ceux* du cardinal. — Ils sont signés de Sa Majesté. — Tenez, M. le brigadier, je veux bien me soumettre à cette tyrannie, en attendant que je m'en plaigne. Je n'ai pas de passeport; mais voici un brevet de colonel, qui constate l'identité de ma personne; c'est tout ce qu'il vous faut. — M. le baron répond-il de ce religieux qui l'accompagne? Mon père à ces mots frémit sensiblement. *Don Carlos*, répondit mon oncle, n'est point un religieux; c'est un pèlerin espagnol qui m'a été recommandé et qui, muni d'excellens papiers, retourne dans sa patrie: les voici. Le brigadier les parcourut, ou pour mieux dire, les lut attentivement; en comparant la personne avec son signalement; après quoi il les remit avec un mécontentement visible, salua le baron avec une civilité froide et s'éloigna. Un mot, avant de nous quitter, lui dit mon oncle: M. le brigadier, pourrais-je savoir votre nom? — M. le baron, répondit celui-

ci, en enfonçant son chapeau : j'ai trente-deux ans de service ; je ne crains personne ; on me nomme *Desbarres* : c'est moi qui arrêtai le maréchal de Montmorency. — Desbarres, lui cria mon oncle en faisant signe à Germain de toucher, vous avez tout lieu d'espérer ; les belles actions ne restent point sans récompense !

On garda quelque temps un silence assez morne, dont mon père semblait marquer les minutes par de profonds soupirs, et que le baron interrompit, en disant : il faut que je note ce faquin sur mes tablettes, afin d'en faire justice quand il en sera temps. Ah ! dit le faux Don Carlos ( je dis le faux, comme je l'ai su depuis ; car alors, rien n'empêchait qu'il fût Espagnol pour moi ), ses yeux pénétrant ont fixé sur moi leurs regards d'une façon alarmante ; et quand il a parlé de Montmorency, tout mon sang s'est retiré vers le cœur ! — La crainte du péril vous l'exagère, dit mon oncle ; songez que ce que Desbarres nous a dit du maréchal est un conte dénué de vraisem-

blance. Ne vous souvient-il plus qu'il fut fait prisonnier à la bataille de Castelnau-dary, où sans doute ce maraud de brigadier eût été moins téméraire que dans ce village? — Ce que vous me dites, reprit mon père, est loin de me rassurer; si l'on parvint à prendre un si vaillant homme les armes à la main, que fera-t-on de moi? Croyez-en mes funestes pressentimens, ajouta-t-il les larmes aux yeux, Richelieu triomphera, et je périrai, comme a péri Montmorency!... M. des Anglecourts continua à le consoler du mieux qu'il lui était possible; mais mon père de son côté repoussait toutes consolations, perdait tout espoir, et pleurait avec amertume en m'embrassant.

La journée se passa sans nouveaux incidens. Par celui du matin, j'appris que mon père nous aurait quitté à deux portées de fusil du village, à la croisière d'un chemin, dont celui de droite conduit à Bordeaux. De cette ville, il devait gagner l'Espagne, où une fois parvenu, il serait en sûreté,

et même certain de la protection du roi auquel il était puissamment recommandé. Vers le soir , une seconde bifurcation de route se présenta ; il fut question de se séparer. Alors le cœur de mon pauvre père se brisa ; il me tint long-temps en silence sur son sein , où il me pressait fortement. Il détacha de mon col le portrait qui y était suspendu , le couvrit de baisers , le garda , en l'échangeant contre un médaillon , qui d'un côté présentait la même image et de l'autre la sienne propre. Adieu , mon aimable Charles, adieu ! ma fille.... c'est l'unique fois que j'ai pu te voir ; ce sera la dernière ! Oui , tout me dit que je ne te verrai plus !... Baron , je vous recommande cet enfant... Si vous vous rapprochez d'*Elle* , parlez-lui de moi... Dites-lui que j'ai vécu , que je mourrai pour elle !.... Adieu !.... — Il s'était élancé de la voiture , avait jeté une bourse à Germain , et s'enfonçait dans la campagne. Le baron immobile , était pâle et tremblant ; je poussais des cris

douloureux ; et quand j'eus perdu mon père de vue, je m'évanouis.

Les affections de l'ame qui, telles légères qu'elles soient, sont les germes des passions, prennent dans tous les individus la teinte de leur caractère, lequel, à son tour, paraît avoir sa racine dans le tempéramment. J'étais né vif, pétulant, emporté ; mais j'étais sensible. Chez une personne calme et tendre, la sensibilité réfléchie se concentre dans le cœur ; elle s'y complait ; elle y fermente ; elle se confond, pour ainsi dire, avec la substance dont il est formé, ou du moins elle y dépose un sentiment actif, sombre et brûlant, qui cause des ravages secrets, et dégénère en cette tristesse profonde et fortement sentie à laquelle on a donné le nom de mélancolie. C'est un brasier souterrain qui dévore en silence, en conservant dans son intégrité la superficie qu'il respecte. Dans les ames remuantes, au contraire, la sensibilité, fougueuse comme elle, se consume par son propre mouve-

ment ; elle s'exhale avec les soupîrs qu'elle fait répandre. Voilà le caractère de celle que j'éprouvais dans mon enfance. J'en avais déjà ressenti de faibles atteintes ; cette séparation d'un père , vers lequel je me sentais entraîné par un instinct sympathique ; cette séparation , environnée des plus sinistres augures , l'exerça plus vivement. Diverses occasions l'ont depuis mise à l'épreuve d'une manière peut-être plus rude ; mais la première douleur paraît la plus cuisante. Celle-ci alluma dans mon sang une fièvre délirante qui inquiéta vivement le baron et qui le força de s'arrêter quelques jours dans un village , à quatre lieues de Moulins. Dans mon transport , je nommais Onézyne , j'appelais mon père , que je voyais au milieu d'une troupe de soldats ; je voulais l'en délivrer. Vers le soir du troisième jour , l'accès tomba , et avec lui les alarmes de mon oncle. Un sommeil long et profond fit refluer la vigueur dans les sources de la vie ; et il ne me resta de cet accident qu'une faiblesse

momentanée, qui en est la suite ordinaire. M. des Anglecourts, charmé du calme dont je commençais à goûter les douceurs, craignit de l'altérer, en me retraçant un souvenir amer, et voulut le prolonger par une occupation sentimentale. Il me proposa d'écrire à sa fille, et de joindre ma lettre aux ordres qu'il transmettait à madame Jobin. J'ai conservé cette première épître d'un enfant à un autre enfant, qui depuis fut sa femme, mais qu'alors il ne regardait que comme sa cousine. En voici quelques fragmens :

« Que fais-tu, cousine, loin de moi  
» et sans moi ? N'es-tu pas malade ?  
» Pour moi, je l'ai *bien* été, et si fort,  
» que j'ai cru ne plus te voir jamais.  
» J'ai eu aussi bien du chagrin ; ce beau  
» seigneur, que tu sais, nous a quittés ;  
» et si tu savais ce qu'il m'a appris  
» avant de nous quitter, tu pleureras,  
» comme j'ai pleuré. Cela m'a donné  
» la fièvre dans un village, qui a duré  
» trois jours. Et je suis encore dans mon  
» lit en t'écrivant. Je pense bien à toi

» et à ma bonne amie Jobin, et à ma-  
» dame Ste-Restitue et à notre Plinc,  
» avec ces jolis animaux. Vas-tu tou-  
» jours herboriser ? Si tu y vas, n'ou-  
» blie pas la fontaine où je me suis  
» baigné, et où le beau seigneur a tant  
» pleuré. Ah ! Onézyne, si tu savais  
» comme il est malheureux ! J'aurais  
» bien envie de t'en dire davantage ;  
» mais mon oncle ne veut pas. Il dit que  
» nous partons demain pour Moulins,  
» qui est une grande ville, et nous  
» irons voir madame la maréchale de  
» Montmorency, qui est religieuse à  
» la Visitation, comme madame Ste-  
» Restitue. Nous visiterons aussi le  
» tombeau de monsieur le maréchal ; tu  
» sais bien sa mort que nous avons lue  
» dans la gazette de mon oncle, qui nous  
» a tant fait pleurer ? Quoique ça soit  
» bien beau de voyager, je regrette en-  
» core notre château, notre jardin sur  
» le donjon, notre volière, et sur-tout  
» nos charmans herbiers. Si tu m'aimes  
» comme moi, tu en auras bien soin de  
» nos herbiers, et tu m'écriras, afin

» que loin de ma petite Quézyme , je  
» sois encore près d'elle. Je t'embrasse,  
» chère cousine , et tu embrasseras  
» toute la maison pour moi. »

Je confiai ma missive à M. des Anglecourts, qui en parut content , et sourit en en prenant lecture. Fort bien, Caroline , me dit-il gaîment , tu montres des dispositions au style épistolaire. — Vous riez, mon oncle ; peut-être vous moquez-vous de moi ? — Je n'ai garde , mon enfant , je t'assure, au contraire , qu'en supprimant une demi-douzaine de conjonctions , en éclaircissant quatre à cinq passages , en liant trois à quatre phrases et en en ajoutant un égal nombre , ta lettre serait un chef-d'œuvre. — C'est-à-dire qu'elle est détestable ? — Ecoute, Caroline , à ton âge , on pardonne au style en faveur du sentiment ; et il y en a beaucoup dans ta lettre. — Vous me dites cela pour me consoler ? — Non , c'est la vérité ; et puis , quoique ma fille soit un peu plus raisonnable que toi , elle n'est pas encore grande connaisseuse. — Oh ! vous

me rassurez! — Je te jure quelle sera plus enchantée de l'affection de ton cœur, que sensible aux inégalités de ta plume. — Croyez-vous, mon oncle? — Je crois même pouvoir te promettre qu'elle te répondra. — Recommandez-le lui bien, s'il vous plaît. — Oui, Caroline.

Ce nom de *Caroline*, que continuait à me donner M. des Anglecourts, me fit ressouvenir que l'étranger, après s'être déclaré mon père, m'avait appelé *Charles*; j'en fis l'observation à mon oncle. Crois-tu? me dit-il avec un peu d'embarras. Tu ne te rappelles pas exactement, ou tu t'es méprise. C'est lui qui se nomme ainsi, et tu as confondu son nom avec le tien. N'en a-t-il pas d'autre? demandais-je. — Sans doute, celui de sa maison. — C'est *Louvigny*, n'est-ce pas, puisque c'est celui que je porte? — Sans contredit, reprit-il; mais tu n'es pas encore d'âge à le prendre; et pour moi qui le trouve trop sérieux, j'aime mieux te nommer *Caroline*. — En effet, ajoutai-je, on dit Onézyme seule-

ment, et non pas mademoiselle *des Anglecourts*.

Cet entretien finit là pour cette fois. Ce ne fut que quelque temps après que s'étant retracé à ma mémoire, il me fit naître des soupçons justifiés par l'événement; mais alors un léger ressentiment de fièvre, auquel se mêlait le souvenir d'un père, aussitôt enlevé qu'offert à mon amour, occupait trop mes facultés pour les porter sur un objet différent. Le portrait de ce père, aussi aimable que malheureux, était sans cesse sous mes yeux, mon oncle l'ayant suspendu sous une courtine enfoncée de mon lit. Je l'y contempiais avec un recueillement pieux, peu compatible, j'ose le dire, avec mon âge et mon caractère, mais qui m'était inspiré par ma situation et par les douleurs dont j'avais vu affecté l'original de cette peinture. Je ne la quitterai point sans avoir fixé dans cet écrit les principaux traits qui le rendaient agréable aux yeux; en attendant qu'une main plus habile analyse les grandes qualités et les senti-

mens sublimes de l'ame dont ils étaient l'enveloppe :

La miniature que j'ai maintenant devant moi représente mon père à la fleur de l'âge. Quand je le vis, ses traits, parfaitement conservés, ne différaient de ceux de la copie que par moins d'éclat. Sa position présente avait pour ainsi dire gravé l'inquiétude dans les plis de ses beaux sourcils ; et une longue et cruelle proscription , à laquelle il venait d'échapper , avait substitué au coloris de sa carnation, une pâleur plus touchante que disgracieuse. Je ne crois pas qu'il eût trente ans ; son image donne à peine l'idée de vingt-cinq. Sa taille médiocre , mais bien prise , avait tout ce qu'il faut pour réunir la noblesse à la grâce. Mon oncle m'a dit souvent qu'il avait la jambe coupée avec une correction singulière , et que ce genre de beauté lui avait valu bien des conquêtes dans une cour où , depuis Catherine de Médicis , qui l'avait superbe elle-même , on se piquait d'en apprécier le mérite. Cette élégance dans les

formes , l'ayant rendu habile à tous les genres d'exercice , avait été à la fois la cause de sa fortune et le prétexte de ses disgraces. Pour avoir trop plu à ses maîtres, il avait déplu à ses rivaux et irrité contre lui des hommes souvent puissans et toujours adroits. Les charmes de son caractère , les agrémens de son commerce auraient dû désarmer ceux qui feignirent d'envier et qui calomnièrent les beautés de son visage. Mais, comme on le verra bientôt , il avait affaire à un ennemi qui choisissait ses victimes , et qui, je crois, eût dédaigné même un sang noble, s'il n'eût été illustré par des qualités personnelles, des alliances recommandables , des vertus héroïques. Mon père qui possédait tous ces avantages, en rehaussait encore l'éclat par le dédain où il les tenait. Il avait tant de rivaux qu'un seul eut énorgueilli, qu'il n'est pas étonnant qu'on ne lui eût point pardonné ce peu d'estime pour sa propre personne ; car en rejaillissant sur eux , elle les abaissait d'une façon trop humiliante. Mais mon

père , qui n'avait nulle considération pour ce qu'il appelait des lots de bonheur , pouvait-il tenir compte de ces délicatesses ? Incapable cependant de les railler , il l'était plus encore de feindre pour elles des égards ; il n'en montrait que pour les sentimens de l'amour , de l'amitié , de la compassion. Sa tendresse , dans ce cas , allait facilement à la passion : il soulageait l'humanité , comme si tous les hommes eussent été ses amis ; il avait pour ses amis de ces attentions recherchées , que beaucoup de maîtresses désireraient dans leurs amans ; et les termes d'adoration ou d'idolâtrie peindront mal l'idée qu'il faut se faire des affections que lui inspira sa maîtresse. Il n'en eut jamais qu'une , à laquelle la décence , autant que la raison , veulent qu'on donne le titre d'amante. Jamais on n'aima si tendrement , si délicatement , avec un tel abandon. L'amour n'avait de long-temps rassemblé deux cœurs plus dignes l'un de l'autre , comme il n'éclaira , dans leur union , plus de charmes , plus de jeunesse , plus de santé. Je crains d'affaiblir ce tableau si pur et si doux , en revenant plusieurs fois sur ces touches ra-

vissantes ; mais la main pieuse d'un fils pourrait-elle en altérer les formes , ou en flétrir les couleurs ? Qu'il m'est glorieux de penser que c'est d'un tel couple que je reçus la vie ! Ils m'e la transmirent dans des torrens de délices , que sans doute la religion a droit de condamner , en les appelant criminelles ; mais que l'amour excusait , en en prolongeant la durée et en y puisant son aliment. Dans cette occasion rare , il offrit aux deux amans le frais bouton d'une volupté virginale et mutuelle ; pourquoi ne put-il y joindre l'innocence ?... Ah ! ce ressouvenir , qui excite mes regrets , ne doit-il pas , en me forçant de remonter à la source de mes malheurs , me faire rougir des indiscretions échappées à ma plume ? Est-ce à plus de soixante ans , avec une tête blanchie dans la captivité , qu'il m'est permis de ranimer des cendres presque éteintes ? Ah ! si mon sort ne m'a pas convaincu , puis-je fixer sans émotion cette image , dont les traits charmans réveillent à la vérité la pensée de l'amour qu'ils ont dû inspirer , mais n'excitent pas moins celle des malheurs dont on les ren-

dit l'objet et des larmes dont ils devinrent la cause ? Oui , c'est de ces yeux , dont le regard est en même-temps si pénétrant et si doux ; c'est de cette bouche qui sourit d'une manière si séduisante , que sont partis les premières étincelles d'un feu coupable et les accens qui peut-être en ont pallié l'attentat. Pardonne , ô père infortuné d'un fils encore plus malheureux ; puis-je blâmer des torts auxquels je dois ce que je vau<sup>x</sup> ? Mais aussi faut-il louer ce qui fit mes revers ? Ah ! si mes yeux se fixent sur cette seconde image voisine de la tienne , oublierai-je que je vois encore une victime ?

Celle-ci , dont il ne sera pas inutile qu'à l'époque présente je laisse un croquis , pour établir un point de comparaison avec l'original qui paraîtra en sa place ; ce portrait , dis-je , qu'on se rappelle être le même que celui dont m'avait décoré l'une des dames qui me vint visiter dans mon enfance , différerait de celui de mon père dans les formes , l'air de tête , l'expression et le mouvement. Tout était candeur , tendresse , sensibilité dans l'un ; tout dans l'autre était

dignité ; grandeur, noble orgueil : c'était une beauté majestueuse, dont la régularité intimidait d'abord, et à qui, pour lui dé mêler des agrémens , il fallait un second coup-d'œil. Il y avait dans ces grands yeux d'un bleu foncé, je ne sais quelles grâces tranquilles qui imposaient. On devait admirer l'éclat d'un si beau teint ; mais il me semble que sa blancheur eût paru fade sans le vermillon de cette bouche, où parmi d'attrayans souris, on distinguait quelque fierté ; sans ces teintes d'incarnat , épanouies sur les joues, comme des roses dans une touffe de lis ; et aussi sans ces cheveux d'un noir lustré (1), qui dessinaient sur un front d'ivoire deux croissans d'ébène ; et dont les tresses, d'abord vagabondes sous le sein, remontaient pour former un diadème. J'ai prononcé ce mot, qui réveille des idées de royauté et de domination : ce devaient être celles que l'aspect de cette

---

(1) Les portraits qui nous restent de la reine Anne d'Autriche, et notamment la miniature de Petitot, représentent cette princesse avec des cheveux *blonds*. Il est vrai que Mad. de Motteville remarque qu'ils avaient changé de couleur en vieillissant, et que durant la régence sa maîtresse paraissait *brune*.

peinture commandaient aux personnes qui en ignoraient l'original. On s'écriait sans doute, et cela sans égard à la médiocrité de la taille, qu'un buste dissimule : voilà un port-de reine; mais en contemplant l'autre portrait, on oubliait bientôt ce qu'il avait de gracieux, pour s'occuper de ce qu'il offrait de bon. Et quand je les ai montrés tous deux, j'ai vu souvent que, si l'on éprouvait à l'aspect de l'un un saisissement d'admiration, on ressentait pour son voisin un penchant sympathique qui, après avoir captivé les regards, finissait par enchaîner l'opinion, le sentiment et la volonté.

Mon oncle voulut accorder à ma convalescence quelques jours de repos, après lesquels nous prîmes le chemin de Moulins, dont, comme je l'ai dit, nous n'étions éloignés que de peu de lieues. Arrivés à l'extrémité d'un de ses faubourgs, nous fûmes arrêtés par une foule nombreuse, qui remplissait la rue, et qui paraissait dans une grande agitation. Elle se précipitait autour d'une maison d'une très-médiocre apparence, dont le toit de chaume témoignait assez la pauvreté de ses habitants. Des

groupes d'hommes, et surtout de femmes, s'étaient formés au seuil de la porte qu'ils obsédaient. Ceux qui les composaient semblaient fort animés : les femmes particulièrement, qui joignaient à des gestes très-expressifs des clameurs bruyantes. M. des Anglecourts s'étant informé du motif qui les occasionnait, un jeune homme, qui, au milieu de cette foule émue, montrait un visage plus triste que courroucé, s'avança et dit à mon oncle, que tout ce tumulte se faisait devant la maison de sa mère et se dirigeait contre sa sœur, qui ayant eu le malheur de se laisser abuser par un soldat de la garnison, et en ayant eu un enfant, était soupçonnée d'avoir fait périr cet innocent aussitôt après sa naissance ; que ce malheureux soupçon se propageait d'autant plus, que le matin même, deux femmes qui, à la pointe du jour, s'étaient transportées au bord du canal pour y lessiver leur linge, avaient été attirées vers la voûte d'un petit pont voisin par des gémissemens plaintifs ; que c'était effectivement ceux d'un enfant nouveau-né, emmailloté dans sa barcelonnette, et qui ayant suivi jusques-là le fil de

L'eau, s'était trouvé arrêté sous cette arche par un grillage de fer ; que ces femmes alors , qui demeuraient dans le quartier de l'accouchée , et qui avaient ouï dire que son enfant venait d'être déposé à l'hôpital , s'étaient persuadées que celui-ci était le sien ; que dans cette opinion , elles le lui avaient apporté ; mais que ne le pouvant reconnaître , ni à ses traits , ni au berceau dans lequel on l'avait découvert , ni même à son sexe , autre que celui de son enfant ( ce qui formait pour son innocence une preuve irrésistible ) , elle avait refusé de le garder ; cependant , ajouta ce garçon , comme ma sœur est compâtissante , elle n'a pu voir cet orphelin privé de sa première nourriture sans éprouver le désir de le soulager ; elle lui a offert son sein , auquel le petit malheureux s'est jeté avec avidité. Eh bien ! monsieur , croyez-vous que cette action si naturelle et si humaine a tourné contre la pauvre fille ? On dit que malgré sa cruauté , la nature parle chez elle ; que si cet enfant n'eût pas été le sien , elle ne l'eût point allaité ; on lui fait même des reproches et un crime des pleurs qu'elle a répandus en

le pressant dans ses bras, comme si le souvenir de son amant qui l'a abandonnée, et de son fils, dont notre misère l'a forcée de se priver, n'étaient pas des motifs suffisans pour les faire couler ! Ah ! monsieur, il y a dans le monde de méchantes gens ! — Je vois dans cette circonstance, dit mon oncle, de bien faibles probabilités contre un fait dont l'évidence est facile à vérifier ; pourquoi n'a-t-on pas rapporté son enfant à votre sœur ? Ce témoignage irrécusable, appuyé de celui des administrateurs de l'hôpital, eût fait taire la calomnie et dissipé cette foule, dont l'agitation peut dégénérer en émeute. — Vous avez raison, monsieur, répondit le frère ; mais un malheureux hasard a voulu que, dans ce moment l'hôpital se trouvant surchargé, on fut contraint d'envoyer l'enfant en nourrice à sept lieues d'ici, dans un établissement fondé par un vénérable prêtre, nommé *Vincent de Paul*. — Je le connais, interrompit M. des Anglecourts, et le respecte infiniment. La France est pleine de ses œuvres de charité. S'il était ici, son intervention dans votre affaire l'aurait bientôt éclaircie et terminée.

— Monsieur, reprit le jeune homme, Dieu a permis qu'il s'y trouvât; aussitôt qu'elle lui est parvenue, il n'a consulté que son zèle, et, monté sur un méchant cheval, il a couru chercher avec l'enfant, la justification de ma sœur. — Digne homme! s'écria mon oncle: voilà son caractère; il ne vit que pour la *bienfaisance* (1) et la charité. Ne doutez pas, mon ami, qu'il les fasse triompher dans cette occasion. — J'ose le croire, monsieur, j'en suis même persuadé, et c'est ce qui me fait supporter patiemment les injures dont ma pauvre sœur est accablée. — Cependant la réunion de cette multitude augmente et se grossit à vue d'œil. Il est à craindre que son faux jugement et la prévention ne la poussent à quelques excès; je suis même surpris de ne voir ici aucun magistrat; leur présence et leur autorité peuvent devenir nécessaires: si vous alliez à l'hôtel de ville, mon ami? — Monsieur, je

---

(1) Il y avait *bienveillance* dans le manuscrit; l'auteur, qui écrivait vers 1701, ne pouvait se servir du mot *bienfaisance*, créé quelques années après par l'abbé de Saint-Pierre. On a cru pouvoir le substituer au premier, comme plus exact et plus significatif.

n'y ai pas manqué aussitôt que le rassemblement a voulu se former ; mais on m'a répondu que là où paraissait le père Vincent, l'intervention de la justice était inutile. — Cette réponse fait autant d'honneur à la magistrature qu'à lui ; je vous avoue pourtant que la rumeur chagrine que j'entends circuler dans ces rangs pressés ne me laisse pas tranquille. J'aurais quelque envie d'entrer chez vous, ne fut-ce que pour rassurer votre sœur : un homme de mon âge et de mon caractère imposerait, en cas de besoin. — Monsieur, vous nous ferez honneur et plaisir ; mais je crois ma sœur moins troublée que ne le sont ces gens-ci. Elle se repose sur son innocence, autant que sur la prudence du digne père des païvres et des orphelins.

Tout en admirant l'influence d'un nom révééré sur l'opinion publique, M. des Anglecourts avait tiré d'une petite cassette, placée dans la caisse de la voiture, les signes de son grade, et il les attachait à son surtout d'uniforme. Pendant que nous descendons, et que le jeune homme nous précède, Germain écarte la foule, dont cet incident avait

attiré les regards , et s'écrie : place à M. le baron ! Place à M. le colonel ! Nous pénétrons dans la maison , où le tableau le plus touchant vient captiver notre attention et intéresser nos cœurs..

Au coin d'une chambre , aussi remarquable par la grossièreté que par la propreté des meubles , est un vieux lit , dont les colonnes torses supportent un baldaquin et des rideaux de serge jadis cramoisie. Sous cette espèce de dais , entre deux draps d'une grande blancheur , repose une jeune personne d'une figure plus honnête que belle ; un enfant , penché sur son sein à demi voilé , y dort paisiblement , tandis qu'une femme âgée place sur une petite table une écuelle de bouillon , dont le fumet s'exhale en vapeur appétissante. A la vue du baron , cette vieille parut d'abord embarrassée ; mais quand le jeune homme , qui était son fils , lui eut expliqué le motif qui guidait mon oncle dans sa visite , elle lui témoigna sa reconnaissance d'une manière également libre et respectueuse. Le baron observa alors que l'accouchée , qu'il avait d'abord jugée endormie , était dans un recueillement pro-

fond, causé par la récitation d'un rosaire qu'elle tournait dans ses doigts. Il me vient du père Vincent, dit-elle en regardant mon oncle avec un sourire tranquille, et c'est à l'intention de son voyage que je le dis. Quoique j'aie offensé la mère de toute pureté, j'ose pourtant l'invoquer; mais je ne me présente à elle qu'accompagnée de son serviteur. M. des Anglécourts, charmé à la fois et surpris d'entendre cette fille si calme pendant que la tempête grondait autour d'elle, admira la puissance de la religion, et celle de son ministre vertueux, plus respecté que toute justice humaine, et redoutable même à la fureur populaire qui ne redoute rien.

Il se fit en ce moment un mouvement extraordinaire au dehors, et bientôt nous vîmes entrer dans la chambre une femme d'un certain âge, vêtue d'une manière simple et propre, ayant une grande coëffe de soie noire, et sous cette coëffe, une physionomie ronde, posée et très-agréable. Elle s'approcha à petit bruit du lit de l'accouchée, sur les bras de laquelle elle posa ses mains en signe d'amitié, et lui dit d'une

voix presque basse : Courage, mon enfant ! tu as demandé au Seigneur de faire triompher ton innocence ; que dirais-tu , s'il se préparait aussi à faire triompher ton amour ? Et voyant que la jeune personne la fixait avec des yeux étonnés : tu parais surprise, ajouta-t-elle, de m'entendre parler de la sorte ; mais la même raison qui m'a fait condamner ta faiblesse , me porte à applaudir aux moyens qu'on prend pour la réparer : Ce que je dis-là te semble encore une énigme ; notre ami , qui arrive, ne tardera pas à te l'expliquer. En attendant, remercie Dieu , à qui tu n'avais redemandé que ton fils , et qui t'accorde ton époux. Oui, mon enfant , le père Vincent le ramène avec lui.

Pendant que cette femme parlait , mon oncle, qui l'avait observée avec beaucoup d'attention, crut la reconnaître ; il s'approcha d'elle, la salua avec un respect marqué et lui demanda s'il n'avait pas l'honneur de parler à madame *le Gras* ? Celle-ci ayant considéré le baron quelques minutes, le reconnut à son tour ; ils s'étaient rencontrés nombre de fois dans le monde, à la cour et dans Paris. M. des Anglecourts avait été lié d'amitié

avec M. le Gras, époux de cette dame, lequel, jusqu'à sa mort, avait rempli près de la reine Marie de Médicis la charge de secrétaire de ses commandemens. Depuis cette époque, dit sa veuve, la société cessa d'avoir pour moi quelque attrait; les ridicules qu'on avait jetés sur les opérations de mon oncle de Marillac, le garde-des-sceaux, me furent pour le moins aussi sensibles qu'à lui : ils commencèrent à faire entrer dans mon cœur un certain dégoût de la vie et un grand mépris des hommes. L'un et l'autre s'accrurent pendant le procès que M. le cardinal fit intenter à mon pauvre père; et je compris, par sa mort, combien sont périssables les grandeurs mondaines. Je portais alors au pied du confessionnal les amertumes de mon âme; M. de Belley, malgré ses talens, ne parvenait pas à les adoucir. Il parla de moi au père Vincent de Paul, son ami, lui peignit ma déplorable situation, et lui demanda des conseils. Vincent conjectura qu'avec un caractère tel que le mien, la vie contemplative ne pouvait que m'être dangereuse : il vint me voir, sonda mes dispositions, étudia mes goûts et daigna m'as-

socier à l'entreprise de ses bonnes œuvres. Après avoir fondé autour de Paris quelques confréries de charité, il m'a envoyée dans cette ville, où l'intention de madame la maréchale de Montmorency, qui s'est faite religieuse, après la mort tragique de son mari, est de propager l'établissement des servantes des pauvres, auxquelles le père Vincent a donné le nom de *Sœurs Grises*. On m'a cru digne et capable de contribuer à la formation d'une maison à Moulins; et, graces aux libéralités de madame la maréchale et aux sermons de l'infatigable Vincent, j'ai déjà réuni un assez grand nombre de filles. La plupart sont jeunes et pauvres; il y en a quelques-unes pourtant qui ont de la fortune ou de la naissance, et plusieurs les deux ensemble : mais tout cela disparaît devant la charité; chaque jour j'éprouve moi-même qu'elle seule vaut quelque chose.

M. des Anglecourts témoigna à cette héroïne de la religion l'admiration que lui inspirait son dévouement. Vous le mettez à un haut prix, répondit-elle agréablement; en ne l'estimant que ce qu'il me coûte, vous diminuerez de beaucoup la

bonne opinion que vous avez de moi. Tout le temps que j'ai été dans le monde, esclave des vanités, je n'osais ni penser par moi-même, ni agir pour les autres. Ce n'est qu'en m'occupant que j'ai retrouvé ma liberté, et je puis dire aussi le bonheur. La vie nonchalante de la cour me tuait ; les voyages, les soins de nos établissemens, tout ce qui tient à la vie active me fait renaître. Aussi voyez mon embonpoint et comment je me porte. Ah ! monsieur, Dieu n'est pas un maître ingrat, et l'on ne maigrit point à son service.

Cette conversation, que je n'étais pas alors en état de comprendre, et que pourtant la bonne mine et la voix douce de madame le Gras me rendaient attachante, fut interrompue par des cris confus et des clameurs tantôt lointaines et tantôt rapprochées. La pièce dans laquelle nous nous trouvions ayant son sol plus élevé que la rue, nous courûmes à une fenêtre, vers laquelle le baron m'exhaussa. Je n'oublierai jamais le spectacle que j'eus alors sous les yeux. Au milieu d'une foule en mouvement, qui se roulait en flots tumultueux,

paraissaient deux chevaux rendus de fatigue, tout pondeux, et qui ne marchaient alors qu'au petit pas, arrêtés par la multitude toujours croissant. Sur le premier de ces chevaux, on remarquait un jeune militaire qui faisait des signes et des gestes, riait et pleurait en même temps. Le peuple l'applaudissait avec transport ; mais ses applaudissemens redoublaient à l'aspect du second cheval qui portait un vieil et vénérable prêtre, chauve, et un peu courbé, dont les bras croisés pressaient un petit enfant, et de temps en temps l'élevaient aux regards publics mouillés de larmes ; lui-même en versait et rendait grâce à la Providence, en portant ses yeux au ciel. La rue retentissait de ces accens mille fois répétés : Vive Vincent de Paul ! vive le père des pauvres et des orphelins ! Il eut quelque peine à pénétrer dans la maison de l'accouchée, à laquelle il remit son fils et présenta son amant. Mais, ajouta-t-il, c'est à la condition qu'il deviendra votre époux. Le ciel a permis que vous recussiez cette grande mortification pour vous punir de votre faiblesse, mais en même temps pour

faire entrer le repentir dans l'ame de votre séducteur et assurer le triomphe de l'honnête amour. Adieu, mes enfans, n'oubliez pas cette leçon salutaire; en vous la rappelant quelquefois, vous ne sauriez manquer d'être heureux dans les nœuds que vous allez former. *Frédéric* (c'était le nom du soldat) vous dira qu'avec un congé de six mois, il a obtenu du colonel de son régiment une petite pension qui vous mettra à même de nourrir votre fils. Louez le Seigneur, vivez contents et venez me voir pendant mon séjour à Moulins. Le jeune homme, son amante, la mère et le frère de celle-ci, saisis d'admiration et de reconnaissance, ne pouvaient les exprimer que par des soupirs et des larmes. L'amant avait déposé sur le sein de sa maîtresse le fruit de leurs amours; celle-ci, sans articuler aucune parole, mais avec une véhémence qui n'appartient qu'à une mère, l'avait fortement appuyé sur sa poitrine, et découvrant ses mamelles, les lui avait présentées. On voulut alors lui ôter l'enfant qui avait été l'occasion de cette aventure; mais elle le retint, et le couchant

ensuite auprès de son fils , elle déclara qu'elle les nourrirait tous deux , et serait également la mère de celui que lui avait procuré un hasard qu'elle bénissait, et la mère de celui qu'elle devait à la nature. Mon oncle s'avança pour lors ; s'adressant à la fois au père Vincent de Paul , à sa respectable compagne, à l'accouchée et à sa famille : Permettez , leur dit-il , que je sois digne d'admirer tant de vertus , en y participant. Chacun de vous a fait son devoir ; car cet homme extraordinaire blâmerait qu'on appelât d'un autre nom ces actions sublimes , exécutées aussi vite que conçues par son ame charitable. Moi seul , je n'ai pas fait le mien ; en attendant mieux , souffrez pourtant que je l'essaie. Je promets à Frédéric son congé absolu , pour lequel je me charge d'entrer en arrangements avec son colonel ; j'assure à la mère et nourrice de ces deux enfans une pension de cent écus, reversible sur leurs têtes, et je prie la maman de permettre que je m'occupe de la noce , à laquelle je m'invite avec cette petite fille qui est ma nièce. Ce discours du bâron excita un nouvel enthousiasme.

siasme, dont j'eus ma bonne part en vives et tendres caresses. Madame le Gras présenta mon oncle au père Vincent, qui se ressouvint de l'avoir vu souvent chez madame de Gondy. Cet homme, si modeste et si recommandable, était pour lors gouverneur de ce jeune et intrigant abbé, si fameux depuis sous le nom de Cardinal *de Retz*. Mon oncle et le père Vincent remirent à en parler dans une autre circonstance; car dès cette époque, l'abbé de Gondy, qui venait de recevoir l'assurance pour la place de coadjuteur de l'archevêque de Paris, son oncle, commençait à faire deviner aux observateurs ce qu'il promettait de se montrer par la suite. Ils se donnèrent rendez-vous, pour le surlendemain, dans le cloître extérieur de la Visitation, où, après avoir fait leurs prières sur le tombeau du maréchal de Montmorency, ils iraient présenter à sa veuve inconsolable leurs respectueux hommages; et ils ne sortirent de cette maison qu'au milieu des bénédictions publiques qui mêlaient au nom de Vincent de Paul celui du baron des Anglecourts, dont la géné-

rosité n'avait pas tardé à être promulguée par des cœurs trop reconnaissans et trop joyeux pour être discrets. Ces incidens nouveaux, auxquels mon oncle était bien loin de s'attendre à son arrivée à Moulins, n'effacèrent ni de son cœur ni du mien l'idée et l'image de mon père infortuné. Ses divers entretiens avec le baron m'avaient fait comprendre qu'il était victime du cardinal; les discours de ce Desbarres, brigadier de maréchaussée, qui disait avoir arrêté M. de Montmorency, venaient de redoubler la terreur que m'inspirait le nom de Richelieu; et le peu qu'en avait dit madame le Gras ne pouvait contribuer à la dissiper. Cependant ma curiosité sur cet homme fameux étant pour le moins égale à ma crainte, je priai M. des Anglecourts de la satisfaire, en m'expliquant son opinion et en éclairant la mienne sur le ministre. Ce que vous demandez, me répondit mon oncle, ne saurait ni se dire entièrement, ni entièrement se taire. Quant à ce qui me regarde sur cet objet, j'en sais trop peu et j'ai lieu d'en soupçonner trop pour pouvoir me faire entendre; ce n'est pas à

vosre âge d'ailleurs que vous me comprendriez : vous êtes vive , légère , quelquefois inconséquente et souvent étourdie ; qu'il vous suffise de savoir que ces défauts , presque toujours dangereux , ne le sont jamais plus que sous un gouvernement inquiet , et qui croit avoir des motifs pour l'être. M. le cardinal , que vous connaîtrez plus tard , a sa manière d'administrer. Se voyant beaucoup d'ennemis , il a pensé qu'il leur fallait opposer beaucoup de sévérité ; il agit quelquefois avec une inflexibilité si cruelle , qu'on ne peut s'empêcher de le blâmer ; et d'un autre côté , il gouverne au milieu de tant de troubles , que s'il était faible ou plus doux , on aurait peut-être mauvaise grace à le blâmer davantage. Le moment n'est pas venu d'en parler d'une manière ouverte ; je crois même qu'il serait difficile d'en penser ce qu'on en doit. C'est un grand et rare génie : il a porté le coup mortel au calvinisme ; il a fait respecter au-dehors la puissance française qu'il a élevée au premier rang : dans l'intérieur , il l'a affermie , en la concentrant dans les mains du roi. Il est certain qu'il opprime souvent la noblesse ,

se joue de ses privilèges, et rapporte à l'autorité royale toute l'existence de l'état; mais le peuple a moins à se plaindre de la tyrannie exercée sur les grands, qu'il n'avait à gémir de celle que les grands exerçaient sur lui. Il est vrai encore qu'il fait des victimes; le temps apprendra s'il les immole à la sûreté de l'état ou à ses propres passions. On lui attribue une ambition sans bornes, une hauteur insultante, un faste insolent, et surtout la soif des vengeance. On lui reproche particulièrement de n'en faire tomber les coups que sur des têtes illustres; et l'on cite le maréchal de Montmorency, M. de Marillac, père de madame le Gras, M. le Garde-des-Sceaux son oncle, le commandeur de Jars, tous personnages distingués par leur naissance, leurs dignités, leurs qualités personnelles; je pense qu'il faut y joindre, dès aujourd'hui, M. de Cinq-Mars, grand écuyer, et M. de Thou son ami, qu'au moment actuel le cardinal, tout malade qu'il est, traîne à sa suite et conduit à Lyon, où il a intention de faire instruire leur procès. C'est au moins ce qu'on m'écrivait de Paris quel-

ques jours avant notre départ. A cette liste, déjà considérable de noms connus, on prétend qu'il faut en ajouter de bien autrement dignes de la vénération publique. Si l'on en croit les détracteurs du ministre, la mère, l'épouse et le frère du roi, les ducs de Lorraine et de Bouillon lui sont redevables de leurs malheurs. Marie de Médicis lui attribue l'exil dans lequel elle végète ignominieusement à Cologne; la reine régnante se plaint qu'il l'a privée de l'autorité due à son rang, des droits acquis à son titre d'épouse, et même des égards qu'on ne refuse jamais à son sexe; elle lui impute l'éloignement de mesdames de Hautefort et de Lafayette, ses dames d'honneur, qui, par une conduite pleine d'esprit et de délicatesse, avaient su se concilier son estime et l'attachement de son auguste époux. Elle lui redemande aussi la duchesse de Chevreuse, l'amie de son cœur et la confidente de ses peines, exilée à Bruxelles, dit-on, pour quelques plaisanteries indiscrètes lâchées contre le cardinal. C'est lui enfin que la France, ou du moins un parti nombreux et puissant en

France, accusé des persécutions exercées contre Monsieur, frère du roi ; persécutions qui, après avoir causé la rupture de son mariage avec la princesse Marguerite de Lorraine et la perte du prince de Chalais, son confident, l'a forcé de s'expatrier et d'errer de royaumes en royaumes pour susciter des vengeurs à sa querelle. Voilà quelques-unes des plaintes échappées à la rumeur générale contre M. de Richelieu. Sont-elles toutes également fondées ? Si elles le sont, il en résulterait que son despotisme, son orgueil et sa sévérité font fléchir impitoyablement les têtes les plus formidables, et s'attachent de préférence à celles qui portent la couronne. Un bruit que je crois calomnieux, s'est même glissé sur lui à ce sujet : on a prétendu, on a même imprimé qu'il n'avait négocié le mariage de madame Henriette, avec le roi d'Angleterre, que pour attirer contre ce monarque la haine de ses sujets, mécontents de la protection déclarée qu'il accordé aux catholiques de ses états ; protection que doit fortifier et leur assurer plus que jamais l'amitié de la reine, qui professe

leur croyance. J'ai lu à ce sujet la copie d'un billet que le cardinal écrivait à un de ses agens secrets. Après s'être plaint amèrement de ce qu'il appelait l'insolente audace du duc de Buckingham, qui, fier de la faveur de Charles I<sup>er</sup>, dont ce seigneur était l'envoyé à la cour de France, pour la conclusion du mariage de son maître avec Madame; avoit osé, disoit toujours M. de Richelieu, lever des regards amoureux jusques sur la reine. Il ajoutait : « Tant » d'audace du valet et tant de dédains du » maître ne peuvent demeurer impunis. » L'un ne reparaitra jamais en France, et » tant que je serai quelque chose à la cour, » ce hardi faquin n'y sera rien : quant au roi » d'Angleterre, je veux, avant qu'il soit un » an, qu'il sache qu'il ne fallait pas me mé- » priser. » Mais ce billet est-il bien authentique ? Somme totale : si l'on a des preuves de l'extrême dureté de son gouvernement, l'on en a aussi de ses succès, qui sont trop continuels pour n'être imputés qu'au hasard ou qu'au bonheur, et l'on n'en a pas d'évidentes de ses injustices. Qui assurera que ceux qu'il poursuit et fait punir sont exempts de blâme, ou même tout-à-fait in-

nocens ? En matière d'état , il faut peu de chose pour former ou pour causer un crime. Nous ne savons le tout de rien ; étudions donc les hommes avant de les juger , et ne avançons pas les événemens par notre prévention. Le silence vous convient , Caroline , à vous qui êtes du sexe timide et dans l'âge d'ignorance ; il me convient aussi à moi qui suis dans la saison de l'expérience et qui fait partie du sexe discret. Suivons , vous et moi , les démarches d'un homme qu'il nous importe peut-être de connaître pour le bien apprécier ; écoutons , recueillons tous les renseignemens ; mais gardons-nous de condamner notre juge et d'irriter celui qui a sous ses ordres des armées , des trésors et des bourreaux.

Ce discours de mon oncle , dont je rapporte le sens exact , sans garantir la précision des termes , vraisemblablement plus mesurés à mon intelligence que ceux que je viens d'employer , m'étonna par sa longueur autant que par sa gravité. C'était la première fois que le baron me parlait avec cet esprit de suite , qui suppose du sens et l'usage , ou au moins la possibilité des réflexions , dans la personne à laquelle

on s'adresse. Je ne pouvais alors démêler son but ; et ce ne fut qu'en revenant par la suite sur les idées , les faits et les expressions dont il avait composé sa réponse , que je parvins à le soupçonner. M. des Anglecourts , ménagé par le cardinal , ne pouvait , sans manquer à la gratitude , le noircir dans mon esprit ; M. des Anglecourts , ami de plusieurs ennemis du cardinal , devait , pour ne pas outrager la vérité , me mettre sous les yeux les taches dont ils inculpaient sa conduite. Je n'étais pas en état de saisir parfaitement cette marche tempérée , plus prudente qu'oblique , également éloignée d'une véracité dangereuse , et d'une dissimulation servile ; mais , comme si l'intention de mon oncle eût été de fortifier en moi l'horreur que me causait un nom dès long-temps redouté , je trouvais moins dans ce qu'il me dit , les hésitations d'un honnête homme , qui craint d'accuser et qui ne veut pas flatter , que des motifs de redoubler mon indignation et ma haine. L'une et l'autre en effet n'étaient-elles pas comme nées avec moi ? Chaque jour de ma vie , pour ainsi dire , avait été occupé

par le récit des exécutions sanglantes du ministre ; mon père, dont il avait privé mes premiers ans , et qui venait de m'être aussitôt ravi que rendu , mon père était sa victime. Je pressentais , quoiqu'on ne s'en fût pas ouvert franchement devant moi , que cette dame , dont j'avais reçu une unique visite , était ma mère , et que ce titre lui valait la persécution du cardinal. Les premiers pas que je faisais dans le monde étaient inquiétés par lui ; et quelque part que j'allasse , je rencontrais des familles qu'il avait mises en deuil. Un enfant , un adolescent même ( car je commençais à le devenir ) est plus touché de ces signes funestes , que de l'utilité des mesures qui y donnent lieu. Quand le cœur se développe avec les sens , qu'il est vierge encore des attentats de la politique , il s'ouvre aisément , et de lui-même , aux douceurs de la pitié ; il plaint le malheur , sans songer qu'il existe des crimes , et préfère , sans le vouloir , sans le savoir , et par instinct , l'avantage de quelques-uns , à ce que les états nomment le bien de tous. Il faut de longues réflexions , l'usage du monde , la pratique de ses abus , la connaissance du mécanisme des corps

sociaux ; il faut peut-être aussi quelque penchant à l'égoïsme et à l'insensibilité pour penser autrement. Alors je me figurais Richelieu entouré d'échafauds ; sa personne me faisait horreur ; son nom me faisait frémir. Eh ! que m'importait , après tout , qu'il eût détruit les factions ; s'il opprimait mon père ?

Je demandai au baron pourquoi , dans la liste des victimes du cardinal , il avait oublié le nom de ce père infortuné ? Je l'ai prononcé , me répondit-il. Cela me donna beaucoup à penser , et aurait provoqué de ma part une plus ample explication , sans l'ordre exprès de mon oncle , qui m'imposa silence. Voici à cette occasion l'apologue qu'il me récita :

### L'ÉLECTRICITÉ,

#### *Fable.*

« Au milieu d'un magnifique cabinet , décoré d'une multitude d'instrumens et de vases d'une forme singulière , était suspendue , à deux cordons de soie , une barre de fer poli. L'une des extrémités de cette barre , revêtue d'une frange d'or , recevait

les frottemens réitérés d'un globe de cristal , que faisait mouvoir la main d'un ouvrier. A l'autre extrémité était retenue une longue chaîne , que devait soulever ceux qui désiraient tenter l'expérience de la machine. Cette expérience , qui quelquefois avait pour but de procurer du soulagement à diverses infirmités , n'en avait d'autre souvent que d'amuser une jeunesse folâtre et curieuse ; car à peine celui qui osait s'y hasarder , monté sur un trépied magique , s'était emparé de la chaîne mystérieuse , que de chaque partie de son corps jaillissait de longues et brillantes étincelles ; ses cheveux hérissés par une puissance plus qu'humaine , rayonnaient en aigrettes azurées ; et de toutes parts enfin , il offrait le spectacle merveilleux d'un mortel vivant , comme la Salamandre , dans un tourbillon de flammes.

Un écolier , charmé de ce prodige , crut pouvoir en augmenter l'effet , en supprimant l'usage de la chaîne. Plein d'un transport aussi beau que téméraire , il s'élance et prend place au trépied ; il empoigne à deux mains la barre , qui , sous les mouvemens pressés du globe , se charge bien-

tôt d'un fluide subtil; encore un tour, et la foudre, qui brille en large colonne de feu, a frappé l'imprudent. Il tombe, victime à la fois de la présomption et de la curiosité. »

Le lendemain, nous allâmes visiter l'amante de Frédéric, pour la noce duquel mon oncle prit des arrangemens avec la mère; nous y rencontrâmes encore la vénérable madame le Gras, qui donna au baron des renseignemens précis sur la détention de son oncle et la mort de son père. Ils ne contribuèrent pas à changer mon opinion sur le compte du cardinal. Si vous avez lu, dit madame le Gras à mon oncle, les observations que M. du Châtelet a publiées sur la condamnation du maréchal de Marillac, vous y aurez vu qu'il fut arrêté au milieu de l'armée qu'il avait si souvent conduite à la victoire, et qu'il commandait alors en Italie, comme ayant conjuré, conjointement avec son frère le Garde-des-Sceaux, contre l'existence du cardinal de Richelieu. Ce complot prétendu n'a jamais été prouvé; le seul témoin qui ait déclaré avoir ouï mon père s'emporter contre le ministre, et

offrir de le tuer de sa propre main , ce témoin unique a été puni comme faussaire, après s'être avoué suborné. Mais un peu trop de fierté dans la correspondance du maréchal , le projet que le Garde-des-Sceaux avait conçu d'humilier les parlementaires , et plus que tout cela , l'humeur farouche du cardinal , à qui les services des deux frères portaient ombrage , voilà ce qui causa leur perte. Je dois rendre justice à M. du Châtelet , que le ministre impitoyable choisit pour commissaire dans le procès du malheureux maréchal : auteur d'une violente satire contre lui, il lui fit demander sa récusation ; ce trait est digne de la loyauté de celui qui ne craignit pas, à peu près dans le même temps, de défendre l'innocence de M. de Montmorency contre le pouvoir suprême et tyrannique de son ennemi ; mais les mêmes motifs qui décidèrent le supplice de ce général , hâtèrent aussi celui de son infortuné collègue. Son affaire s'entama à Verdun, dont il avait fait reconstruire la citadelle ; quelques prévenus que fussent contre lui les commissaires, et de quelques menaces qu'on les eût environnés , ils ne purent lui refuser le

droit qu'à tout accusé de se justifier. Voici ce qui proclame hautement l'iniquité du cardinal. Mon père avait évoqué son procès au parlement, et selon toutes les lois et coutumes du royaume, cette cour avait rendu un arrêt pour le juger. Cette décision fut cassée par le conseil. M. le procureur général *Molé*, décrété d'ajournement personnel, ne dut sa décharge qu'à sa gravité opiniâtre, que les duretés du ministre ne purent déconcerter. De nouveaux commissaires, parmi lesquels on comptait M. du Châtelet, l'ennemi de notre maison, reprirent sur nouveaux frais cette œuvre d'iniquité. Le procès dura près de deux ans : on accumulait vainement les accusations ; n'étant étayées par aucunes preuves, il fallait bien que tout s'écroulât, et c'était à recommencer. A la fin, on s'avisa d'examiner la conduite particulière, je dirais presque domestique de mon père, dans la construction de la citadelle de Verdun ; on lui imputa des dilapidations commises par des valets ou par des ouvriers, et qui, sous tous les rapports, ne pouvaient lui être reprochées. On lui attribua aussi la mauvaise manutention des vivres

pendant son généralat , et il se trouva des témoins assez déhontés pour produire des échantillons de pain de mauvaise qualité , et de fourrages malsains. « Quelle bassesse, » écrivait alors mon malheureux père , et » quelle honte pour un homme de la qualité , du rang , du caractère et du génie » de M. de Richelieu, de dénaturer un procès intenté pour crime de lèse-majesté , » et de le changer en affaire de pillage et » de vol ? Et pourquoi ? Pour servir , pour » justifier une haine manifestement coupable , et des procédures encore plus » criminelles , puisqu'elles sont illégales ! » Que vous dirai-je , M. de baron ? Il fut convaincu de concussion , de péculat , d'exactions , et condamné. Nous courûmes nous jeter aux genoux du roi ; mais qu'attendre d'un homme qui a plus d'entêtement que de fermeté , et qui prend pour du caractère le honteux courage qu'il montre à soutenir son ministre contre toute l'Europe ? Nous ne fûmes pas entendus ; le cardinal nous fit éconduire inhumainement , et mon père , après quarante ans de services , offrit aux bourreaux un corps criblé de blessures , et mourut à titre

de spoliateur et de brigand. Quelques temps après cette horrible catastrophe, le cardinal ajouta à la cruauté de l'avoir fait assassiner, l'infamie de railler ses juges ; il tourna leur sagacité en dérision ; juste récompense de la lâcheté et de sa scélératesse ! Pour ce qui est de mon oncle ; après avoir traîné pendant près de trois ans son existence misérable de prisons en prisons, il mourut dans la pauvreté, en la forteresse de Châteaudun, trois mois après son frère, dont la fin précipita la sienne. Vous voyez, M. le baron, si j'ai en tort de recourir à Dieu, puisque j'étais trahie par les hommes dans les personnes qui me furent les plus proches et les plus chères. Je lui demande pardon à ce Dieu de miséricorde de m'exprimer un peu vivement sur le compte de notre persécuteur ; qu'il s'amende et se convertisse, la religion m'ordonne l'oubli de tout ; et voilà, ajouta-t-elle en essuyant ses yeux, les dernières larmes que j'accorde à la nature !

FIN DU TOME PREMIER.

# OEUVRES

DE MONSIEUR

REGNAULT DE WARIN.



L'HOMME

AU

MASQUE DE FER.

